



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

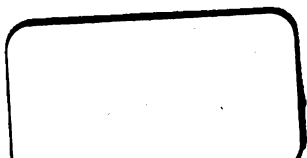
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

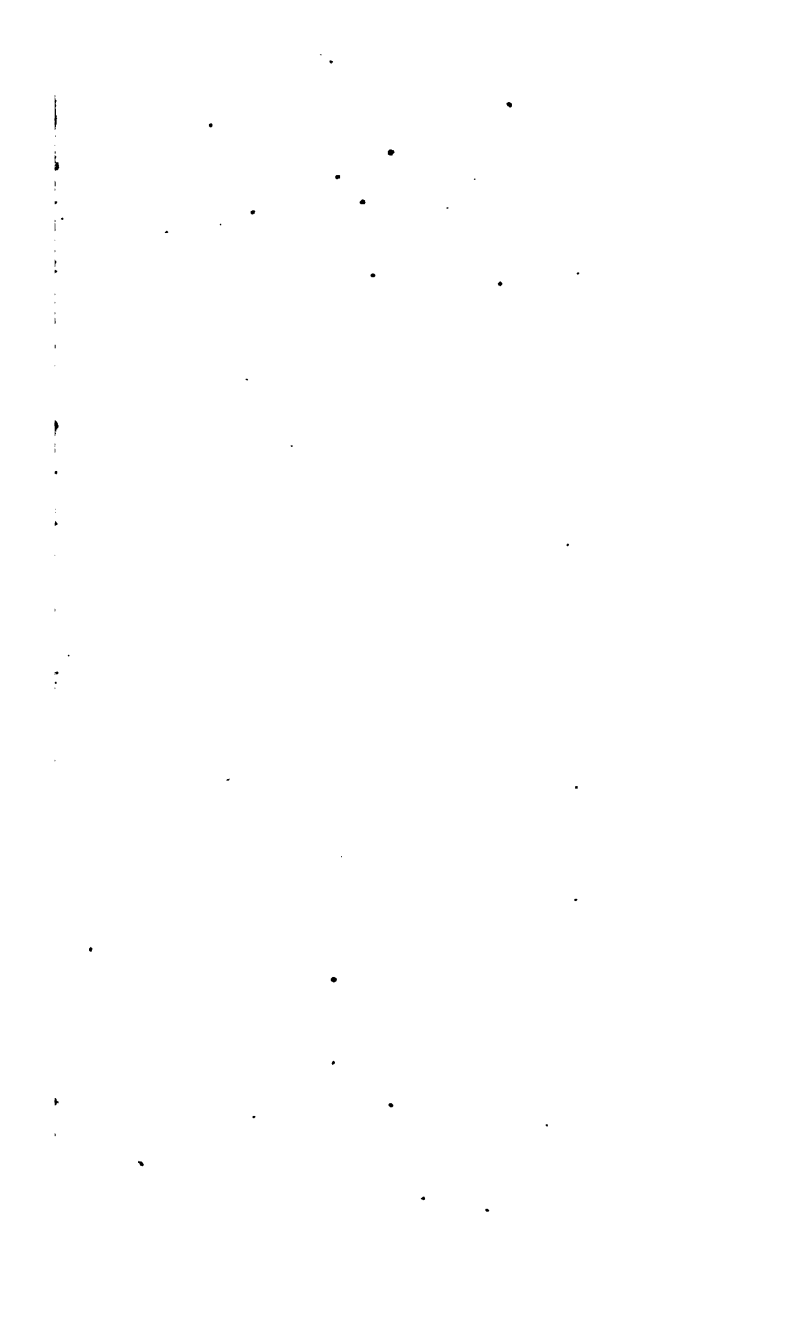
46735



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY









HISTOIRE MODERNE.

TOME VINGT-HUITIEME.

1715-
44.3
036-4

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne
de M. ROLLIN.*

*Continuée par M. RICHER, depuis le douzième
volume.*

28

TOME VINGT-HUITIEME.

Trois livres relié.



A PARIS,

Chez { **SAILLANT & NYON, Libraires,**
rue Saint-Jean-de-Beauvais ,
vis-à-vis le College.
Et veuve DESAINT, Libraire,
rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



H 67.55



HISTOIRE

DES

TERRES POLAIRES.

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DES NORVÉGIENS.

LES commencemens de l'Histoire de Norvège sont enveloppés de ténèbres si épaisses, qu'il est impossible de découvrir la vérité au travers. Aucun Historien ne nous annonce comment ce pays fut peuplé & comment il se polica. La Norvège fut d'abord habitée, sans doute, par des peuples errans, qui, pour quelque motif inconnu, y fixerent leur séjour : chacun se trouva possesseur du canton où il s'arrêta, & eut soin de le disposer à lui fournir des avantages.

Tome XXVIII.

A

conformes à la maniere de vivre. Ces habitans d'un nouveau monde , pour ainfi dire , prirent des mœurs , des ufages , conformes au pays qu'ils habitoient. Ces mœurs & ces ufages pafferent à leurs descendans , & fe perpétuerent d'âge en âge , jufqu'au tems où les Tartares allerent s'établir dans la Norvège. Ils joignirent leurs mœurs & leurs ufages à ceux des Norvégiens, qui , de leur côté, joignirent ceux des Tartares aux leurs.

Nous ignorons fi la Norvège , avant l'invasion des Tartares , étoit gouvernée par des Rois ; mais il eft certain que la chronique de ce pays en donne une lifte qui remonte à la plus haute antiquité. Il eft vraifemblable que ceux qui conduifoient ces guerriers conferverent leur rang & leur dignité après l'établiffement formé en Norvège , comme ils le faifoient dans tous les autres pays où ils s'établiffoient. Il paroît encore que cette Nation guerriere avoit un Général, auquel tous ceux qui la compofoient étoient fubordonnés , & que les autres Commandans étoient plus ou moins fournis à fes ordres. Les différentes dignités fe transmirent de génération

en génération. Les Chefs augmentèrent insensiblement leur puissance aux dépens de celle du Général, qui avoit pris le titre de Roi. C'est de là qu'on trouve dans l'Histoire de Norvège plusieurs Souverains, presque indépendans du Roi; mais, ce qui est arrivé dans le reste de l'Europe, le Monarque les soumit tous & resta seul maître.

ARTICLE I,

SUIBDAGER, premier Roi de Norvège.

IL vivoit vers l'an 300 avant J. C. Les Historiens ne parlent point de ses ancêtres: on le représente comme un Prince belliqueux, qui faisoit des courses continuelles dans les Etats voisins du sien. Il se livroit à toutes ses passions, & sacrifioit tout pour les satisfaire. Instruit que *Gram*, Roi de Danemarck & de Suède avoit une sœur & une fille, dont la beauté excitoit l'admiration de tous ceux qui les voyoient, il conçut le desir de les posséder toutes deux, donna ordre

SUIBDAGER.

*Alberti
Krantzii
Daniae, Sueciae,
Norvegiae
chronica.
Regnorum
Daniae ac
Norvegiae,
descriptio
elaborata,
studio atque
operâ Rutgeri
Hie.manni-
dix.*

4. HISTOIRE

SUIBDAGER, à plusieurs de ses soldats de se transporter en Danemarck , & de chercher l'occasion d'enlever ces deux Princesses. Ils resterent long - tems sans pouvoir la trouver , parce que , selon l'usage de ces tems , les femmes sortoient peu en Danemarck. Il arriva cependant qu'on célébra des fêtes , & que les Princesses Danoises , profitant de la liberté qui étoit alors accordée à leur sexe , se mêlerent dans la foule. Elles furent bientôt enlevées , transportées en Norvège & deshonorées.

Le Roi de Danemarck justement indigné de l'outrage fait à sa famille, leve une armée formidable , se met à la tête & entre en Norvège. Suibdager ne fut point étonné de sa conduite , il l'avoit prévue : ses troupes étoient sous les armes ; il alla à la rencontre de Gram sitôt qu'il fut instruit de sa marche. Les deux armées se rencontrèrent , se battirent avec un acharnement égal : la fatigue seule les séparoit ; elles recommençoient le combat sitôt qu'elles avoient réparé leurs forces. La terre étoit couverte d'armes brisées , de membres épars , de cadavres mutilés , & l'on combattoit encore.

Pendant que le Roi de Danemarck étoit occupé à venger l'outrage fait à sa sœur , à sa fille , & par conséquent à lui-même , il en reçut un autre pour le moins aussi humiliant. Simblus, Roi des Finnois ou Finlandois , lui avoit donné quelque tems auparavant sa fille Signa en mariage : le Duc de Saxe étoit amoureux de cette Princesse ; il profita de l'absence de Gram , son mari , pour l'enlever , & , à force de sollicitations , de présens & de promesses , obtint de Simblus la permission de l'épouser : celui-ci consentit d'autant plus facilement à ce mariage , qu'il connoissoit la valeur du Roi de Norvége , & qu'il étoit persuadé que Gram périroit dans cette guerre , ou du moins que ses forces seroient tellement affoiblies , qu'il ne seroit en état ni d'attaquer ses voisins , ni de leur résister.

Gram apprit , avec la plus grande douleur , ce qui venoit d'arriver à sa femme : il fit une trêve avec le Roi de Norvége , prit des soldats d'élite , quitta les marques de la royauté , affecta de contourner la bouche afin de se mieux déguiser , & se rendit dans l'endroit où l'on célébroit les nêces du Duc de Saxe.

Ibid.

SUIBDAGER.

Le Roi de
Danemarck
tue par sur-
prise le Duc
de Saxe.

Il se présenta comme un Seigneur étranger qui venoit avec une partie de ses vaisseaux assister aux fêtes qu'on célébroit. On ne forma aucun soupçon sur lui, & on l'admit au nombre des convives. Pour remplir le projet qu'il avoit formé, il résolut de ne pas suivre l'usage alors établi, qui étoit de boire des liqueurs fortes avec le plus grand excès. Il conserva toujours sa raison, & fut imité par ceux qui l'accompagnoient : lorsqu'ils virent que tous les convives étoient pris de vin, au point qu'ils avoient perdu la raison & les forces, ils mirent le sabre à la main & en firent un carnage horrible. Le Duc de Saxe fut enveloppé dans ce massacre ; alors Gram enleva sa femme, la conduisit sur des vaisseaux qu'il avoit fait préparer, & la ramena en Danemarck.

A peine cette expédition fut-elle achevée qu'il retourna en Norvège avec de nouvelles forces, il espéroit surprendre Suibdager sans défense, & laver dans son sang l'affront fait à sa sœur & à sa fille ; mais il se trompa : le Roi de Norvège s'étoit toujours tenu prêt à le recevoir ; d'ailleurs les Saxons, indignés contre Gram qui avoit massacré leur

Duc , étoient allés se ranger sous les étendards de Suibdager. Le Norvégien, SUIBDAGER. Le Roi de Danemarck est battu par celui de Norvège , & périt dans l'action. enhardi par ce renfort , marcha à la rencontre du Danois , l'attaqua avec tant de fureur , qu'il railla son armée en pièces : Gram périt lui-même dans cette action.

Suibdager entra dans le Danemarck à la tête de son armée victorieuse , & s'en empara. Il épousa solennellement la fille de Gram , dont il avoit fait auparavant sa concubine. Peu de tems après la célébration de son mariage, il passa en Suède , & joignit ce Royaume à ses autres Etats ; ainsi Suibdager se vit possesseur de trois couronnes.

Gram avoit laissé deux fils ; l'un se nommoit Gutoris ; il l'avoit eu d'une première femme , nommée *Gro* ; l'autre s'appelloit *Haddingue* , & étoit fils de *Signa* , qu'il avoit épousée en secondes noces , & que le Duc de Saxe lui avoit enlevée. Ces deux Princes , craignant d'être les victimes de la haine que Suibdager avoit vouée à leur pere , avoient cherché une asile dans des Cours étrangères. Suibdager cédant aux prières & aux larmes de sa femme , rappella Gutoris , qui étoit né de la même

SUIBDAGER. mere qu'elle, lui donna le gouvernement du Danemarck, & lui imposa un tribut annuel. Il offrit en même-temps des terres considérables à Haddingue; mais celui-ci étoit plus fier & plus impétueux que son frere: loin d'accepter les offres que Suibdager lui fit, il résolut de périr ou de venger la mort de son pere. Il resta dans une Cour étrangere, servit dans plusieurs guerres, où il montra tant de valeur & d'habileté, qu'il s'acquit l'estime & l'amitié des soldats & du Monarque qui lui donnoit asile. Les autres Princes des environs concurent pour lui les mêmes sentimens. Ils se liguerent en sa faveur contre Suibdager, réunirent leurs forces, & les confierent à Haddingue, qui, pour être plutôt arrivé en Danemarck & surprendre Suibdager avant qu'il fût sur la défensive, mit son armée sur des vaisseaux. Celui-ci fut instruit de ce qui se tramoit contre lui; il se hâta de lever des troupes, les fit aussi embarquer sur des vaisseaux, armés en guerre, &, guidé par son activité ordinaire, il alla au-devant de Haddingue, le rencontra à la hauteur de l'Isle de Gotland. La haine que les deux Chefs se portoient excitoit leur courage; ils firent des prodiges de va-

leur , & furent imités par leurs soldats. ~~_____~~
 Enfin, après beaucoup de sang répandu , **SUIBDAGER.**
 la victoire parut se décider en faveur de
 Haddingue ; alors Suibdager , voulant
 exciter les soldats par son exemple , s'é-
 lança au milieu des ennemis : il y combat-
 tit avec un courage qui tenoit de la fu-
 reur, & tomba enfin sous les coups de la
 multitude ; ainsi Haddingue vengea la
 mort de son pere, & acquit les couronnes
 de Danemarck, de Norvége & de Suède.
 Les Historiens ne marquent point l'an-
 née où ces événemens arriverent.

ARTICLE II.

H A S M O N D.

HA S M O N D, instruit de la mort de ~~_____~~
 son pere , se hâte de lever des troupes : **HASMOND.**
 il se fait proclamer Roi de Norvége &
 de Suède, laisse un Vice-roi en Norvé-
 ge, passe en Suède avec deux fils qu'il
 avoit alors, Eric & Uffo. Aussi-tôt qu'il
 est arrivé on se hâte de lui prêter ser-
 ment de fidélité.

Haddingue avoit perdu tant de monde
 dans la bataille où il avoit défait Suib-

HASMOND,

dager , qu'il ne fut pas en état de pour-
suivre Hasmond en Suède : il passa en
Danemarck avec les débris de son ar-
mée. Il espéroit y trouver son frere Gu-
toris , qui se réuniroit avec lui pour ven-
ger la mort de leur pere sur les descen-
dants de Suibdager , & recouvrer le
Royaume de Suède ; mais son frere n'étoit
plus. Suibdager , voyant que Haddingue
avoit amassé assez de forces pour lui ré-
sister , même pour l'attaquer , eut peur
que les deux freres ne se réunissent
contre lui , & fit périr Gutoris. Cette
cruelle politique irrita Haddingue , au
point , qu'il rassembla toutes les forces
du Danemarck , entra dans la Suède ,
avec le dessein d'exterminer tous les
enfants de Suibdager. Hasmond s'étoit
attendu à voir bien-tôt paroître Haddin-
gue en Suède , à la tête d'une nombreu-
se armée , & avoit fait tous les prépa-
ratifs nécessaires pour se défendre. Les
deux armées se chercherent , se rencon-
trèrent & se battirent avec une égale
fureur. Hasmond avoit amené avec lui
son fils Eric , pour lui apprendre à con-
noître & à braver les dangers de la
guerre.

Ce jeune homme , cédant à l'impé-

tuosité , ordinaire à son âge , s'élança =====
au milieu des ennemis , arriva jusqu'à HASMOND.
Haddingue ; mais celui-ci lui porta un
coup de lance si terrible, qu'il l'abbattit
à ses piés. Hasmond fut pénétré de la
plus vive douleur en apprenant la mort
de son fils : il l'aimoit avec une tendresse
véritablement paternelle. Il ne s'arrêta
point à verser d'inutiles larmes , il ré-
solut de venger ce cher fils ou de périr
lui-même , jeta son bouclier , prit sa
pique avec les deux mains , renversa
tout ce qui se présenta devant lui , & fit
un carnage horrible dans l'armée enne-
mie. Haddingue , excité par son courage
ordinaire , s'arme d'une hache , marche
vers Hasmond , le joint , lui porte un si
terrible coup qu'il le renverse. Hasmond,
avant d'expirer , lui enfonça sa pique
dans le pié , lui fit une blessure si pro-
fonde , qu'il en fut estropié le reste
de ses jours.

Gunnilde , femme de Hasmond ,
avoit accompagné son mari & se tenoit
à quelque distance des deux armées ,
pour attendre l'issue de la bataille. Lors-
qu'elle fut instruite que Hasmond avoit
été tué , elle s'enfonça un poignard dans
le sein , & demanda , avant d'expirer ,

HASMOND. qu'on réunît son cadavre à celui de son mari. On les transporta tous deux en Suède, où on leur donna une sépulture honorable.

ARTICLE III.

UFFO.

UFFO. **L**ES Norvégiens & les Suédois, instruits de la mort de Hasmond & d'Eric son fils aîné, se hâtèrent de proclamer Roi Uffo, son second fils, afin de ne pas rentrer sous la domination des Danois.

L'activité de Haddingue rendit leur précaution inutile. Ce Prince étoit trop prudent pour ne pas profiter de sa victoire ; il conduisit son armée en Suède & s'y fit proclamer Roi. Uffo, instruit par le malheur de son ayeul, de son pere & de son frere, sentit qu'il seroit dangereux pour lui d'attaquer à force ouverte un ennemi, dont le courage étoit toujours secondé par la fortune. Il se tint caché, & ne fit connoître le lieu de sa retraite qu'à ceux qu'il savoit être disposés en sa faveur, &

qui haïssoient le gouvernement Danois.

UFFO.

Le nombre de ses partisans accrut ,
 au point qu'il se vit en état de former
 quelque entreprise. Il les rassembla tous
 un jour , leur dit , que l'attachement
 qu'ils lui marquoient le mettoit dans le
 cas de pouvoir essayer de chasser les Da-
 nois de la Suède & de la Norvège , &
 ajouta , qu'il falloit prendre les plus
 grandes précautions contre un homme
 aussi prudent & aussi courageux que
 Haddingue. « Levez , continua-t-il , le
 » plus de troupes que vous pourrez : lorf-
 » que vous aurez formé une armée, vous
 » la conduirez secrètement sur les fron-
 » tières du Danemarck ; j'irai me mettre
 » à la tête , j'entrerai dans les Etats hé-
 » réditaires de Haddingue, j'y ferai joint
 » par une armée de Norvégiens qui est
 » toute prête à marcher au premier ordre
 » que je donnerai. Nous mettrons tout
 » à feu & à sang dans le Danemarck , &
 » nous forcerons Haddingue d'évacuer
 » la Suède , pour voler au secours des
 » Danois ; alors nous rentrerons en Suè-
 » de , & nous prendrons les précautions
 » nécessaires pour la défendre contre
 » les Danois ».

*Albert
 Krantzi
 Suecia &
 Norvegia
 Hist.*

Tous lui dirent d'une voix unanime,

UFFO.

qu'ils étoient disposés à le seconder dans ses entreprises , & qu'ils sacrifieroient pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils ne tarderent pas à remplir leur promesse , leverent une armée assez considérable , la conduisirent par détachemens , au lieu qu'Uffo leur avoit indiqué. Il ne tarda pas à aller en prendre le commandement, entra en Danemarck , où il fut joint par les Norvégiens , & y mit tout à feu & à sang. Haddingue , à cette nouvelle , se hâta , comme Uffo l'avoit prévu , d'évacuer la Suède pour courir au secours des Danois. Uffo repassa sur le champ en Suède , où il fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour repousser les efforts de Haddingue. Il se doutoit bien qu'un homme aussi bouillant & aussi impétueux que lui ne manqueroit pas de tenter une seconde fois la conquête de la Suède : il établit de fortes garnisons dans les villes, eut soin de les approvisionner de toutes les munitions nécessaires pour soutenir un long siège, se mit à la tête d'un corps d'élite & se prépara à harceler les Danois lorsqu'ils seroient arrivés.

Dès le commencement du printemps Haddingue entra en Suède avec une

armée formidable. Uffo , suivant le plan qu'il s'étoit proposé , suivit son armée en queue & la harceloit continuellement. Haddingue voulut former le siège de plusieurs villes ; mais Uffo lui livroit combat toutes les fois qu'il vouloit donner un assaut , & la garnison faisoit une sortie si terrible qu'il étoit obligé de lâcher prise. Haddingue , furieux de voir qu'un jeune homme l'arrêtoit dans le cours de ses victoires & de ses conquêtes , résolut de ruiner entièrement la Suède ou de s'en rendre maître. Pour y réussir il ravagea toutes les campagnes ; mais les moyens qu'il employoit contre les ennemis tournerent contre lui-même. Ses troupes ne trouverent plus de subsistance dans la Suède, & Uffo , qui avoit accoutumé sa petite armée à la guerre légère , interceptoit tous ses convois. Il avoit soin de faire prendre des vivres dans les Etats voisins, & trouvoit moyen de les faire transporter dans les villes où tous les Suédois s'étoient retirés. Les Danois se trouverent enfin réduits à prendre pour mets les choses les plus dégoûtantes : malgré ces inconvénients , Haddingue restoit en Suède & persistoit dans la

 UFFO.

Uffo.

réolution de conquérir ce Royaume ; il y retint les Danois pendant près de cinq ans ; la fatigue , la faim & les maladies en détruisirent une si grande quantité , que leur armée se trouva presque entièrement détruite ; alors Uffo rassembla toutes les garnisons qu'il avoit mises dans les villes, les joignit aux troupes qu'il avoit choisies pour harceler les Danois , attaqua Haddingue , le battit , & le força de prendre la fuite.

Uffo, quoique cette victoire fût complète , crut qu'il ne resteroit pas paisible possesseur de la Suède & de la Norvège tant que Haddingue vivroit ; mais , sentant combien il lui seroit difficile de détruire un homme aussi courageux , & qui étoit Souverain d'un Etat aussi puissant que le Danemarck , il résolut d'employer contre lui la perfidie. Il lui proposa une entrevue , afin de pouvoir changer leur haine mutuelle en amitié réciproque. Les hommes vifs & courageux descendent rarement aux inquiétudes de la méfiance. Haddingue se rendit au lieu désigné pour l'entrevue , & ne se fit accompagner que par un très-petit nombre de gardes. Il s'aperçut bientôt qu'on lui avoit rendu un piège ;

chercha & trouva le moyen de s'enfuir.

UFFO.

Lorsqu'il fut arrivé dans ses Etats il ne s'occupa que du soin de se venger ; il rassembla ses troupes , & , instruit par ses malheurs passés , il prit toutes les précautions nécessaires pour abattre son ennemi. Il entra en Suède , poursuivit Uffo avec tant d'ardeur qu'il le força d'accepter la bataille , le défît & le tua. Il emmena son fils Undingue en captivité ; mais il conçut tant d'amitié pour lui qu'il lui céda le Royaume de Suède , à condition seulement qu'il lui payeroit un tribut annuel.



ARTICLE IV.

GEWARE.

PENDANT que les Rois de Danemarck & de Suède étoient occupés à se faire la guerre, le Royaume de Norvège étoit dans la plus terrible confusion. Les Loix se trouvoient sans force, parce que personne n'étoit chargé du soin de les faire exécuter ; les crimes se multiplioient, parce qu'on ne craignoit point la punition qui les suit ; le commerce languissoit, parce que personne ne le protégeoit. Les grands du Royaume, ennuyés de cet affreux désordre, s'assemblerent, partagerent entr'eux la Norvège, se promirent de vivre en bonne intelligence, & de rétablir, chacun dans son district, les loix qui y avoient régné autrefois. Cette aristocratie subsista pendant un tems assez considérable ; mais il arriva ce qui est ordinaire dans ces conjonctures. Ces Seigneurs, qui s'étoient donné le titre de Ducs, devinrent jaloux les uns des autres ; ils prirent les armes, & le plus fort soumit les autres : ce fut Geware. Ce Prince ne chercha

point à établir sa puissance par la crainte & la sévérité : il n'employa , pour sou-

GEWARE.

mettre les Norvégiens , que la douceur & la prudence. Ils conquirent pour lui une amitié si tendre , qu'ils le regardoient comme leur pere. De son côté il les regardoit comme ses enfans & ne s'occupoit que de leur bonheur.

La renommée vanta ses vertus dans les Royaumes étrangers. Hotbrod , qui régnoit alors en Suède , le pria de prendre à sa Cour Hoter , son fils aîné , afin qu'il apprit de lui à être un Roi sage & prudent. Geware avoit une fille à peu près du même âge que le Prince de Suède : Hoter & elle s'amusoient à ces jeux innocens que l'enfance autorise ; l'amitié les unit , au point qu'elle les rassembloit sitôt qu'ils étoient séparés. La beauté de Nanna , c'étoit le nom de la Princesse , se développoit avec l'âge : l'amitié de Hoter pour elle se changea bientôt en amour : tous les jours il la voyoit , & tous les jours son amour prenoit de nouveaux accroissemens. Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de maturité il la demanda en mariage à son pere. Geware, connoissant les sentimens de sa fille pour le Prince de Suède , la lui

GEWARE.

promit. Hoter touchoit au moment de voir ses desirs accomplis , & de posséder l'objet de toute sa tendresse ; mais le hazard amena à la Cour de Norvège Balder , Roi de Sélande. Il vit la jeune Nanna , en devint éperdument amoureux , & employa tous les moyens possibles pour l'obtenir en mariage ; mais Geware avoit donné sa parole à Hoter ; Nanna l'aimoit avec tendresse , & ne vouloit appartenir qu'à lui. Balder, pour contenter ses desirs , voulut employer la force ; il retourna en Sélande , équippa une flotte considérable & repassa en Norvège pour enlever la Princesse. Hoter avoit prévu ses desseins & se tenoit sur la défensive. Il marcha à la tête d'une armée formidable contre Balder , le battit , & emmena avec lui en Suède la Princesse de Norvège.

Les Historiens disent qu'il ne se passa rien de mémorable en Norvège pendant le cours de plusieurs années ; ils laissent même une lacune dans la chronologie des Rois.

ARTICLE V.

COLLER.

ON ignore quelle étoit l'origine de ce Prince. Krantjius nous dit seulement qu'il régnoit en Norvège dans le tems que Ruric régnoit en Danemarck.

COLLER.

De son tems les Danois , les Norvégiens commençoient à exercer le métier de pirates , & ne regardoient point comme honteux d'attaquer & de piller les vaisseaux qu'ils rencontroient. Horwendillus , Gouverneur du Jutland , avoit équipé une flotte si nombreuse , qu'il passoit pour le plus redoutable pirate de son tems. Coller crut que son honneur ne lui permettoit pas de souffrir qu'il y eut un homme plus puissant & plus formidable sur mer que lui. Cette idée lui inspira le projet de déclarer la guerre à Horwendillus : pour le remplir il équipa une flotte nombreuse , & mit à la voile pour chercher Horwendillus. Il parcourut long-tems routes les Isles de la mer Baltique sans pouvoir le trouver ; enfin , un jour qu'il étoit battu par la tempête , il alla

COLLER.

se mettre à l'abri dans le port d'une de ces Îles : le même motif y conduisit Horwendillus , mais dans un port différent. Ces deux Chefs , voulant jouir du plaisir de la promenade, dont ils avoient été long-tems privés , mirent pié à terre pour parcourir l'Île : ils s'enfoncerent tous deux , par des chemins différents , dans une forêt , & se rencontrèrent pour ainsi dire au milieu : comme ils ne s'étoient jamais vus , ils se demanderent leur nom, & se le dirent mutuellement. Coller goûta beaucoup de satisfaction en rencontrant un homme qu'il cherchoit depuis très-long-tems. Horwendillus qui avoit appris le projet que celui-ci avoit formé contre lui , prit le premier la parole & lui dit : « il y a long-tems » que tu as envie de mesurer tes forces » avec les miennes , l'occasion est favorable ; tu es muni de tes armes & je » le suis des miennes. J'accepte ta proposition , répondit Coller ; mais il faut » nous promettre réciproquement que , » si le vainqueur tue son adversaire , il » lui fera ériger un tombeau dans le lieu » même où il lui aura ôté la vie ; car la » rivalité qui est entre nous ne doit pas » nous rendre inhumains ; il faut encore

« nous promettre mutuellement que , si
 » le vaincu n'est qu'estropié , s'il a un
 » membre coupé , le vainqueur lui
 » payera trois cents soixante mille livres
 » pour le dédommager de la perte qu'il
 » lui aura causée ». Horwendillus ac-
 cepta ces conditions , & , moins atten-
 tif à conserver sa vie , qu'à tuer son ad-
 versaire , il jeta son bouclier à terre ,
 prit son épée avec ses deux mains , s'é-
 lança sur Coller , lui porta un coup si
 terrible , qu'il fendit son bouclier ;
 voyant que son corps étoit à découvert
 il redoubla ses coups avec une violence
 extrême : Coller les para tous & lui en
 porta d'aussi vigoureux pour le moins
 que les siens. Ces deux hommes com-
 battirent long-tems avec le même cou-
 rage & la même vigueur. Horwendillus
 fendit enfin le pié de son adversaire ,
 l'abbatit , lui passa son épée au travers
 du corps , enterra son cadavre &
 rejoignit ses soldats. Les Norvégiens ,
 instruits du malheur qui venoit d'arriver
 à leur Roi , remonterent sur leurs vais-
 seaux & retournerent dans leur patrie.

Ce Royaume fut pendant un tems
 assez considérable déchiré par les guer-
 res civiles : plusieurs ambitieux se dis-

COLLER.

putoient la couronne ; enfin Froger força les autres à le reconnoître.

ARTICLE VI.

FROGER.

FROGER.

FROGER étoit un Prince belliqueux ; la paix l'ennuioit : lorsqu'il eut soumis la Norvège à sa puissance il déclara la guerre à Froton le joyeux , alors Roi de Danemarck ; mais il confia d'abord le commandement de ses troupes à ses Généraux , que Froton battit autant de fois qu'il leur donna bataille. Froger voulut voir si son ennemi seroit aussi heureux lorsqu'il seroit lui-même à la tête des Norvégiens. Il rassembla toutes les forces du Royaume & marcha contre les Danois : les deux armées se rencontrèrent & se préparèrent au combat. Froger fit dire à Froton qu'ils acquiéroient plus de gloire s'ils vuidoient leur querelle dans un combat singulier ; qu'il falloit d'ailleurs épargner le sang de leurs sujets , qu'ils n'avoient que trop fait couler jusqu'alors. Froton accepta le défi : ils se battirent en présence des deux armées & Froger fut tué.

ART.

ARTICLE VII.

HIRVILLUS.

FROGER laissa un fils ; mais il étoit au berceau ; les Norvégiens refuserent de se soumettre à son obéissance , & les différents Ducs reprirent les armes les uns contre les autres. Hirvillus , un d'entr'eux , fit alliance avec le Roi de Danemarck , mit sur pié une armée formidable ; mais il trouva plus de difficultés qu'il n'en attendoit. Les Historiens contemporains assurent , qu'une jeune & belle fille , nommée *Russille* , leva une armée de jeunes Vierges , qu'elle se mit à leur tête & qu'elle attaquoit Hirvillus d'un côté , pendant que les hommes l'attaquoient de l'autre ; qu'elle fut plusieurs fois cause de sa défaite. Son allié lui fournit des forces considérables ; il battit l'armée d'hommes & de femmes , se rendit enfin maître de la Norvége : son ambition ne se borna pas là ; il voulut dépouiller son ancien allié d'une partie de ses possessions ; mais il fut repoussé , & mourut peu de tems après.

*Krantzius :
ubi supra.*

ARTICLE VIII.

GOTAR.

GOTAR.

GOTAR fut le huitième Roi de Norvège : il voulut profiter de la minorité du Roi de Danemarck pour s'emparer de ce Royaume , assembla les Ducs de Norvège , & leur communiqua son projet : un d'entr'eux lui dit qu'il ne falloit pas toujours s'en rapporter aux apparences ; que le Royaume de Danemarck étoit à la vérité rempli de troubles , mais que les divisions cesseroient sitôt qu'on le verroit attaqué par un étranger ; enfin , il parla avec tant de force , & présenta de si bonnes raisons , qu'il détourna Gotar de son projet. Les Historiens gardent le silence sur ce qui se passa en Norvège pendant le règne de ce Roi. Ils disent seulement que les Gouverneurs des différentes Provinces usurperent une puissance sans bornes. Il déclara par la suite la guerre à Froton , Roi de Danemarck , qui lui avoit fait enlever sa fille par surprise ; mais Froton le défit entièrement , s'empara du

Royaume de Norvège, & le céda par la fuite à Roller qui étoit du sang des Rois de Norvège.

ARTICLE IX.

ROLLER.

CE Monarque commença son règne par faire rentrer dans le devoir tous ceux qui avoient osé se soustraire à la domination de son prédécesseur : aussi-tôt qu'il eut établi le calme dans ses Etats, il vola au secours de Froton, son bienfaiteur, qui avoit été attaqué par les Huns, & lui aida à les battre. Ce Prince guerrier étendit ses Etats du côté de l'Orient, soumit l'Estonie, la Livonie, &c.

ROLLER.

Froton ayant reçu quelque mécontentement de ce Prince, auquel il avoit donné le Royaume de Norvège, résolut de se venger : il leva une puissante armée, entra dans la Norvège. Roller étoit trop actif pour être surpris sans défense ; il assembla ses forces, marcha à l'ennemi. Après un carnage horrible les Norvégiens furent vaincus ; mais Froton

ROLLER.

avoit perdu tant de monde qu'il fut obligé de s'en retourner sans pouvoir faire aucune entreprise.

Sous le règne de Roller douze Seigneurs Norvégiens se répandirent dans différentes Provinces, qu'ils ravagerent. L'appas du butin attira autour d'eux une multitude de brigands : ces secours les enhardirent ; ils poussèrent leurs ravages jusqu'en Danemarck & en Suède. Lorsqu'ils étoient poursuivis par des forces supérieures, ils se retiroient sur un rocher escarpé, & environné d'une rivière profonde. Pour arriver à ce rocher ils passaient par un gué qui n'étoit connu que d'eux ; mais Haldam, fils du Roi de Suède, & Fridlef, fils de celui de Danemarck, les poursuivirent avec tant de diligence & d'acharnement, qu'ils connurent le lieu de leur retraite. A force de recherches ils découvrirent le gué par où ils passaient : ils y mirent des troupes, poursuivirent avec un corps d'armée les brigands, qui, ignorant que leur retraite fût gardée par des soldats, voulurent s'y réfugier ; mais ils furent tous taillés en pièces,

*Albert.
Krantziii.
Norvag. l. 1.*



ARTICLE X.

H A S M U N D.

ON trouve dans les annales de Norvège que Hasmund succéda à Roller ; mais on ignore si ce fut par héritage ou par élection. Il avoit une fille , dont la renommée vantoit la beauté , l'esprit & les vertus. Les Rois , ses voisins , aspireroient au bonheur de la posséder. Fridlef , Roi de Danemarck , envoya des Députés à Hasmund pour lui demander sa fille en mariage : il leur répondit , que Froton avoit trop fait de mal aux Norvégiens pour qu'il acceptât son fils Fridlef pour gendre ; que sa fille pouvoit trouver dans la Norvège un mari digne d'elle. La Princesse , instruite du motif qui avoit engagé le Roi de Danemarck à envoyer des Ambassadeurs à son pere , & desirant de se voir la femme d'un puissant Monarque , alla trouver Hasmund & lui dit : « Mon pere , excusez la hardiesse de votre fille & daignez l'écouter. Je crois que vous ne consultez pas vos intérêts en refusant d'ac-

HASMUND.

HASMUND.

» cepter pour gendre un homme aussi
 » puissant que le Roi de Danemarck ;
 » d'ailleurs il peut obtenir par la force ce
 » que vous refusez à ses prieres ». Has-
 mund , loin d'écouter les sages conseils
 de sa fille , lui répondit avec dureté :
 » allez faire les ouvrages qui convien-
 » nent à votre sexe , & laissez-moi gou-
 » verner mon Royaume ».

Le tableau que les Ambassadeurs de
 Danemarck firent à leur Roi de la Prin-
 cesse de Norvège , augmenta le desir
 qu'il avoit conçu de la posséder. Il les
 renvoya une seconde fois ; mais Has-
 mund , loin de les écouter , les fit met-
 tre à mort. Fridlef à cette nouvelle entra
 en fureur , & dit qu'il exerceroit la plus
 cruelle vengeance contre le Roi de
 Norvège , qui , non content de refuser
 pour gendre un homme dont il auroit
 dû rechercher l'alliance , faisoit encore
 périr ses Ambassadeurs. Il leva une
 puissante armée , battit Hasmund qui
 voulut lui opposer de la résistance ; pro-
 posa sa main à la Princesse de Norvège ,
 qui l'accepta & le suivit en Danemarck,

ARTICLE XI.

HOLGON.

C E Prince étoit, selon les apparences, fils de Hafmund ; il monta après lui sur le trône de Norvège. Étant alors en âge de se marier, il résolut d'épouser la fille de Fridlef, & d'envoyer des Ambassadeurs la demander à son frere, qui avoit hérité de la couronne de Danemarck après la mort de Fridlef. Il résolut en même-tems de se mettre au nombre des Ambassadeurs, pour voir si la Princesse lui plairoit & s'il lui plairoit lui-même ; pour cet effet il fit équiper un vaisseau avec une magnificence royale : les voiles étoient peintes, les cables étoient teints en pourpre, le mât étoit doré. Lorsqu'il fut arrivé à la Cour de Danemarck il trouva la Princesse si belle, qu'il se fit connoître au Roi son frere, & lui demanda sa sœur. Ingellus, c'étoit le nom du Roi de Danemarck, lui répondit qu'il avoit pris la résolution de ne la donner en mariage qu'à un homme qui se seroit signalé les armes à la main ;

HOLGON.

Ibid

HOLGON.

qu'il avoit occasion de se montrer digne d'être son beau-frere , puisque plusieurs Seigneurs aspiroient à cet honneur. Le Roi de Norvège lui répondit qu'il étoit tout prêt à livrer le combat au premier qui voudroit se présenter. Il s'en présenta un ; mais il avoit huit freres qui vouloient combattre avec lui. Holgon , autant excité par l'amour que lui avoit inspiré la Princesse , que par la crainte de passer pour un lâche ; consentit de combattre contre tous les neuf ensemble. La Princesse , craignant de voir périr un homme qui l'aimoit si tendrement , qui d'ailleurs lui avoit inspiré de l'amour à elle-même , lui conseilla d'aller de sa part à elle-même trouver un Seigneur Suédois , nommé *Starcuter* , qui étoit d'une valeur invincible , & le prier de lui prêter son bras pour lui aider à vaincre ses rivaux. Holgon part aussi-tôt pour la Suède , arrive à la demeure de *Starcuter* , lui propose de venir à ses noces. Le Seigneur Suédois lui répond : « je ne » vais point aux festins ; mais je vole » aux combats ». Holgon lui répondit : » vous accepterez donc ma proposition : » avant d'être à la noce il faudra com- » battre ». Il lui raconta ensuite ce qui

avoit amené ; Starcutter lui dit de retourner en Danemarck & qu'il y seroit aussi-tôt arrivé que lui ; il lui tint parole. Le rival de Holgon se présenta au combat avec ses huit freres : Holgon & Starcutter acceptèrent le défi , combattirent avec tant de valeur qu'ils tuerent une partie de leurs adversaires & désarmèrent l'autre. Holgon épousa la Princesse de Danemarck. Les causes de ces singuliers mariages sont présentées à l'Article des mœurs & usages des Scandinaves. Les Historiens ne parlent plus de Holgon.

HOLGON.

ARTICLE XII.

HATHER.

Tout ce qu'on fait de la vie de ce Prince c'est qu'il avoit une fille nommée *Thorilda* , qui étoit fort belle. Il forma aussi le projet de ne la donner en mariage qu'à un homme qui se seroit signalé dans les combats particuliers. Parmi ceux qui aspireroient à sa main , se trouva Haldan , Roi de Danemarck : il combattit contre un certain Grimmon,

HATHER.

MATHER.

homme de basse extraction , mais très courageux , le vainquit & obtint Thorilda. Il eut plusieurs enfans de cette Princesse : il en retint quelques-uns en Danemarck , & en envoya un en Norvège qui se nommoit Hasmund.

ARTICLE XIII.

HASMUND.

HASMUND fut proclamé , d'une voix unanime , Roi de Norvège , parce qu'il étoit héritier de ce Royaume du côté de sa mere. Il eut trois fils , Hagbart , Hasmund & Helwic. S'étant réunis , ils exercèrent la piraterie & ravagerent toutes les côtes des environs. Ils firent alliance avec les fils du Roi de Danemarck , qui se joignirent à eux & portèrent le ravage par-tout. Les succès qu'ils eurent dans la piraterie , & les richesses qu'ils amassèrent , cimentèrent leur union. Les Princes de Norvège accompagnèrent ceux de Danemarck jusque dans leurs Etats : ils y furent reçus avec les égards qui étoient dûs à leur sang. Les Princes de Danemarck avoient

HASMUND.
*Id. Ibid. &
in Hist. Sue-
cia , l. 1.*

une sœur qui étoit jeune & belle ; son nom étoit Sygna. Hagbart , Prince de Norvége, conçut pour elle la plus violente passion & lui inspira les mêmes sentimens. Plusieurs Seigneurs qui se trouvoient alors à la Cour de Danemarck, ne purent voir sans jalousie que cette aimable Princesse eut donné son cœur au jeune Hagbart : un d'entr'eux qui aspirait au bonheur d'épouser Sygna , résolut d'employer tous les moyens possibles pour rompre la bonne intelligence qui régnoit entre les Danois & les Norvégiens ; il y réussit, au point que les jeunes Princes des deux Nations en vinrent aux mains. Les Norvégiens , étant dans un pays étranger , ne trouverent personne qui voulût épouser leur querelle ; ils furent accablés par le nombre. Hagbart échappa seul du danger ; mais il revint bien-tôt avec une armée assez considérable pour qu'il pût venger la mort de ses freres. Les Princes Danois allerent à sa rencontre ; il les battit , & les fit périr.

Ne pouvant oublier sa chere Sygna , il prit un habit de femme , se rendit à la Cour de Danemarck , sous prétexte de lui apporter des nouvelles d'un Prince

HASMUND. de Suède , auquel elle étoit promise en mariage. Elle le reçut avec toute la tendresse d'une femme qui est éperduement amoureuse : ils avoient d'autant plus de facilité à se voir & à s'entretenir ensemble, que la jeunesse de ce Prince lui donnoit l'air d'une femme. La passion de Sygna alla au point , qu'elle oubliâ ce qu'elle se devoit à elle-même ; elle lui proposa de partager son lit : lorsqu'ils furent près de se coucher , elle ordonna à ses femmes de lui laver les piés , & leur aida elle-même , sous prétexte de marquer plus d'attention à cette étrangere. Lorsque les piés de Hagbart furent découverts les femmes de Sygna furent étonnées de les trouver calleux : Hagbart s'en apperçut & leur dit : « il n'y a rien qui doive vous surprendre ; » je me suis livrée aux fatigues de la guerre ; les marches continuelles rendent les piés calleux , & l'épée , plus que la quenouille , cause des durerés aux mains ». Lorsque cette prétendue guerriere fût préparée , Sygna ordonna à ses femmes de la mettre dans son lit , disant qu'elle vouloit s'entretenir avec elle de celui dont elle venoit lui apporter des nouvelles. Les femmes qui étoient

présentes n'e parurent pas se douter de la vérité, elles se retirèrent. Lorsque ces deux amants furent seuls ils se livrèrent au plaisir de se posséder mutuellement; plaisir d'autant plus piquant, qu'il étoit le prix de leur peine & de leur adresse; mais l'inquiétude vint le troubler : Hagbart dit à la Princesse :
» ma chere Sygna, si ton pere découvre
» notre ruse il ne manquera pas de me
» faire périr; que deviendras-tu alors,
» toi qui me marque tant de tendresse». « Je périrai à l'instant où j'apprendrai
» ce malheur ». Ils ne savoient pas que la fortune qui les avoit si bien servis, les eut si promptement abandonnés. Les femmes de la Princesse, persuadées qu'elles n'avoient pas lavé les piés à une femme, répandirent le bruit que Sygna avoit admis un homme dans son lit. Le Roi avoit ordonné à ses gardes d'arrêter tous ceux qui passeroient. Hagbart voulut sortir avant le jour; mais les gardes l'arrêterent. On le conduisit en prison; on assembla le Conseil pour décider quelle punition on devoit faire subir à un homme qui avoit fait périr les fils du Roi & deshonoré sa fille; on le condamna à être pendu. La Princesse, inf-

MASMUND. truite de la Sentence qui avoit été prononcée contre son amant, fit assembler ses femmes, & leur demanda si elles vouloient mourir avec elle; toutes lui assurerent qu'elles vouloient l'accompagner au tombeau. Elle leur ordonna d'attacher des cordes au plancher de sa chambre, d'y faire des nœuds, & d'y passer le cou quand elles verroient qu'elle y passeroit le sien; d'autres furent chargées de tenir des torches allumées pour mettre le feu à sa chambre aussi-tôt qu'elles la verroient suspendue.

Pendant que Sygna faisoit les préparatifs de sa destruction, les Juges envoyèrent Hagbart au supplice. Le lieu où il devoit être exécuté étoit sous les fenêtres de la Princesse: lorsqu'il arriva il jeta les yeux dessus, & les ayant vues ouvertes il se douta qu'elle examinoit ce qui se passoit, ordonna à un de ses esclaves qui l'accompagnait au supplice, de porter son habit sur un arbre qui étoit tout près de la fenêtre de la Princesse. Le bourreau lui passa la corde au cou; Sygna, qui attendoit ce moment, donna aussi-tôt ordre aux femmes qui tenoient les torches allumées, de mettre le feu aux quatre coins de sa chambre,

passa son cou à la corde qu'elle avoit attachée au plancher. Le bourreau n'avoit pas encore ferré le cou de Hagbart , lorsqu'on vit l'appartement de Signa tout embrasé. Il dit à l'Exécuteur : « tu peux à présent faire ton devoir , afin que mon ame se hâte d'aller joindre celle d'une femme qui vient de mourir pour moi ».

Les Norvégiens voulurent venger la mort de leur Prince. Ils leverent des troupes , entrèrent dans le Danemarck , y commirent les plus horribles ravages : ils se laisserent enfin de répandre leur sang pour un outrage qui ne pouvoit être réparé & firent la paix avec les Danois.

ARTICLE XIV.

R E G N A U L D.

LES annales de Norvége n'annoncent point quel droit ce Prince avoit au trône : on ne trouve même sous son règne aucun fait qui mérite attention. Krantsius dit , qu'un Prince de Suède , nommé *Gunnan* , faisoit alors des cour-

REGNAULD. ses continuelles dans la Norvège , où il mettoit tout à feu & à sang. Regnauld leva des troupes pour arrêter ses ravages ; mais craignant que la fortune ne lui fût contraire , il voulut , avant de partir , mettre à l'abri des fureurs de Gunnan , Drota , sa fille unique , qu'il aimoit tendrement ; pour cet effet il fit construire une caverne dans un lieu écarté , l'y enferma avec ses femmes , y mit des provisions considérables & tous les trésors qu'il avoit amassés ; il marcha ensuite à la tête de son armée , joignit Gunnan , lui livra bataille ; mais il fut vaincu & périt dans l'action. Le même Auteur assure , que Gunnan avoit conçu pour les Norvégiens une haine si implaquable , qu'il leur donna pour Roi un chien , disant que cette méprisable Nation devoit plutôt être soumise aux cris de cet animal qu'à la voix d'un homme. On avertit ce Prince barbare que la fille de Regnauld s'étoit enfermée dans un souterrain avec des richesses immenses. Cet avis éveilla sa cupidité ; il fit toutes sortes de perquisitions pour découvrir le lieu où cette Princesse s'étoit retirée : voyant qu'elles étoient inutiles il résolut d'aller la cher-

cher lui-même & de faire fouiller dans toute la Norvège pour découvrir cette caverne. Il s'y rendit avec une nombreuse troupe de soldats , & découvrit ce qu'il cherchoit. Il trouva la Princesse si belle qu'il l'épousa & en eut un fils, nommé Hildiger, qui hérita du Royaume de Norvège du côté de sa mere : il surpassa son pere en cruauté & en barbarie, & commit des actions si horribles, que Gunnan lui-même résolut de le punir : il marcha contre lui , le battit & le chassa de ses Etats.

Hildiger alla chez Alver , Roi de Suède , & lui demanda du secours contre son pere. Alver lui refusa des troupes, & lui donna des biens suffisans pour vivre selon son rang.

Gunnan périt dans un combat ; mais on ne fait ce que devint son fils Hildiger.

ARTICLE XV.

H A S M U N D.

Les chroniques rangent Hasmund au nombre des Rois de Norvège & le met- HASMUND

~~Harald~~ tent après Regnauld. Ce Prince étoit d'un caractère fort doux ; mais il avoit une sœur qui étoit d'un tempérament si vif & si bouillant , qu'elle haïssoit autant le repos que son frere l'aimoit : elle prenoit souvent les armes contre lui , & le forçoit de prendre la fuite. Ce Prince , fatigué des querelles continuelles qu'il étoit obligé d'avoir avec sa sœur , implora le secours de Harald , fils du Roi de Danemarck. Harald ne tarda pas à paroître en Norvège à la tête d'une nombreuse armée. La Princesse de Norvège avoit trop de courage pour fuir ; elle alla à la rencontre de Harald , rangea son armée en bataille , & combattit avec un courage héroïque ; mais elle fut vaincue , & Harald rétablit Hasmund sur le trône de Norvège. Celui-ci lui offrit des présens dignes du service qu'il venoit de lui rendre ; mais Harald les refusa , disant qu'il combattoit pour la gloire , que c'étoit les seuls présens qu'il desiroit. Il acquit autant d'honneur en refusant les récompenses , qu'en les méritant.



ARTICLE XVI.

ALO.

CE Prince succéda à Hasmund, son pere, qui l'avoit eu d'une sœur de ce fameux Harald, qui avoit assuré la couronne de Norvège sur sa tête.

ALO.

Alo avoit à peine quinze ans qu'il se mit à la tête de ses soldats pour donner la chasse à une troupe de brigands qui infestoient tous les chemins. Il les poursuivit jusque dans leurs retraites & les fit tous périr. Il se proposa ensuite d'aller en Danemarck voir son oncle Harald ; mais il fut arrêté en chemin par une aventure fort singulière : il eut occasion de passer dans sa route chez un Souverain d'une portion du Danemarck : il trouva ce Prince & toute sa famille dans la consternation. Plusieurs brigands s'étoient assemblés & vouloient forcer ce Roi de donner sa fille en mariage à leur Chef : il demanda quel étoit le sujet du chagrin qui régnoit dans cette famille ; on lui répondit, que le Roi se verroit forcé de donner sa fille

Alo.

à un brigand, si les Dieux ne lui envoient quelque secours. Alo répondit : « il ne faut pas qu'une fille d'une naissance aussi élevée devienne la femme d'un brigand ; je jure même que cela n'arrivera pas ».

Alo avoit les yeux si étincelans que personne ne pouvoit supporter ses regards : la crainte d'être reconnu fit qu'il tint toujours la vue baissée. La jeune Princesse étoit d'un caractère fort doux ; elle marquoit à l'Etranger toutes les attentions que son sexe lui permettoit ; mais elle remarqua qu'il avoit toujours les yeux baissés : cette affectation excita sa curiosité ; elle lui adressa la parole plusieurs fois ; Alo ne put se dispenser , par honnêteté, de jeter sur elle un regard : il étoit si perçant qu'elle en fut toute émue. Son pere s'aperçut de son trouble & lui en demanda la cause ; elle lui répondit : « il y a apparence, mon pere, que ce jeune Etranger est d'une naissance illustre : je n'ai pu supporter l'éclat de ses yeux ; je crois qu'il seroit digne d'être mon époux si ces malheureux brigands ne s'obstinoient à demander ma main ». Le Roi pria Alo de lever les yeux, afin de voir tout le monde &

d'en être vu. On fut charmé de leur éclat, & la joie se répandit à la Cour : tout le monde goûtoit de la satisfaction à voir cet étranger ; mais cette joie fut bientôt troublée par l'arrivée des brigands qui demandèrent qu'on leur livrât la Princesse. Alo se présenta devant eux, & quoiqu'ils fussent au nombre de dix, leur proposa de combattre seul contre tous, pourvu qu'ils l'attaquassent de face & qu'ils ne le prissent pas par derrière : ils acceptèrent la proposition, se rendirent dans un endroit qui avoit été destiné pour le combat. La contenance fière & hardie d'Alo les intimida tellement qu'il n'eut la peine que de frapper ; ils n'osèrent l'attaquer : enfin il les tua tous. Le Prince lui offrit sa fille pour prix de sa victoire. Alo l'accepta & en eut un fils, qui lui succéda dans le Royaume de Norvège sous le nom d'*Omund*.

A peine les réjouissances de son mariage furent-elles achevées qu'il fut obligé de partir pour la Norvège ; il apprit qu'un petit Roi des environs, nommé *Thoron*, y étoit entré à la tête d'une armée & y mettoit tout à feu & à sang. Alo résolut d'employer contre

 Alo.

~~Il~~ lui la ruse. Il se déguisa en vieillard, & fit prendre des habits de femmes à plusieurs jeunes gens qui l'accompagnoient, se rendit avec eux au camp de Thoron. L'usage des Peuples du Nord étoit de recevoir tous les étrangers avec le plus grand accueil. Thoron fit donner à manger aux étrangers. Lorsqu'on vit que leur faim étoit apaisée, on leur demanda qui ils étoient & d'où ils venoient : Alo répondit qu'il avoit long-tems commandé les troupes d'un Roi fort éloigné ; mais qu'ayant déplu au fils de ce Roi, il avoit été obligé d'abandonner le pays & qu'il offroit ses services à Thoron, étant prêt de faire la guerre par-tout où l'on voudroit l'employer. Comme il avoit toujours les yeux baissés, ses soldats de Thoron le prirent pour un vieil insensé, l'appellerent par dérision leur Général, lui promirent de le suivre par-tout où il les conduiroit & de combattre avec courage sous les ordres d'un aussi grand Capitaine qu'il paroïssoit être.

Alo, piqué de cette raillerie, ordonna aux jeunes gens qu'il avoit fait habiller en femmes de tirer leurs épées, (elles étoient dans des bâtons creux) &

de faire main-basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient. Ses ordres furent si bien exécutés, que tous les soldats de Thoron furent massacrés : il périt lui-même avec eux.

Alo.

Après cette expédition Alo retourna en Norvège, où il équipa une flotte si considérable, qu'il ravagea les côtes de presque toute l'Europe : sa réputation, & l'appas du pillage, attirèrent sous ses drapeaux tout ce qu'il y avoit de braves guerriers dans le Nord. Content de la gloire qu'il avoit acquise par ses exploits, il résolut de ne plus différer son voyage en Danemarck : il conservoit toujours le dessein de voir son oncle Harald. Ce dernier, qui étoit fort avancé en âge, reçut son neveu avec tout l'accueil que méritoit un jeune homme qui avoit rempli le Nord de son nom. L'ayant gardé quelque-tems auprès de lui, il l'engagea à passer en Suède, pour connoître les mœurs & les usages de ce pays, lui ajouta qu'il trouveroit plutôt à cette Cour de quoi exercer sa valeur, qu'à celle d'un vieillard comme lui.

Le Roi de Suède & celui de Danemarck avoient alors beaucoup d'amitié l'un pour l'autre & se consultoient

Alo.

réciiproquement dans toutes les affaires intéressantes ; mais pendant qu'Alo étoit à la Cour de Ringon , Roi de Suède , leur union fut rompue ; ils se déclarèrent la guerre. Alo , on ignore pour quel motif , sacrifia les intérêts de son oncle à ceux de Ringon , & combattit contre lui avec tant de courage , qu'il fit gagner la victoire à Ringon , & tua son oncle dans le combat. Ringon , pour prix du service qu'il lui avoit rendu , lui donna la Scanie ; mais , à condition qu'il lui prêteroit du secours dans toutes les guerres qu'il auroit à soutenir.

Ringon , se trouvant maître du Danemarck , en donna le Gouvernement à sa fille ; mais les Danois , impatiens d'avoir une fille pour maître , proposèrent à Alo de se soumettre à lui s'il vouloit les débarrasser du joug d'une femme. Ce Prince , étant sûr d'être appuyé par tous les grands du Royaume , passa en Danemarck , se fit proclamer Roi , & renvoya la Gouvernante à son pere.

Les Danois ne tarderent pas à se repentir de ce qu'ils avoient fait ; Alo les traita en tyran ; ils prièrent ce fameux Starcuter , dont nous avons déjà parlé ,
de

de les en débarrasser. Ce malheureux leur promit de commettre ce crime abominable , & partit sur le champ pour remplir sa promesse. Il trouva Alo qui prenoit le bain ; sans lui donner le tems de se mettre en défense , il lui passa son épée au travers du corps ; ainsi périt un homme qui étoit regardé comme le plus grand Héros de son tems.

Alo.

ARTICLE XVII.

OMOND.

APRÈS la mort d'Alo , Omond , son fils , monta sur le trône de Danemarck , & tous les Ducs de Norvège profiterent de son éloignement pour s'emparer des cantons qui avoient été confiés à leur garde : cependant Omond conservoit toujours le titre de Roi de Norvège , & les Ducs lui prêtoient serment de fidélité : un d'eux , nommé Ringo , avoit deux filles d'une grande beauté ; Omond lui en demanda une en mariage ; mais Ringo lui répondit qu'il préféreroit la valeur à la naissance , &

OMOND.

Tome XXVIII.

C

OMOND.

qu'il n'avoit encore rien fait qui le rendît digne d'être son gendre. Omond, indigné de la réponse qu'un homme si au-dessous de lui osoit lui faire, leva des troupes & passa dans son pays, où il mit tout à feu & à sang. Ringo appella ses amis à son secours ; il arma ses vassaux & ses esclaves, marcha contre Omond & le défir. Omond retourna en Danemarck, revint avec de nouvelles forces dans la Norvége, attaqua Ringo, qui, après s'être défendu avec un courage héroïque, fut blessé à mort. Avant d'expirer il appella ses Officiers, leur ordonna de faire cesser le combat & de se rendre au vainqueur. Il ordonna encore qu'on le portât lui-même devant Omond, & lui dit : « Je te regarde comme digne d'être le mari de ma fille, & je te prie d'accepter ce que je t'ai jusqu'à présent refusé : je paye mon imprudence de ma vie ». Il expira à l'instant.

On trouve dans les annales de Norvége, qu'une jeune fille, nommée *Rusla*, régnoit dans un canton de ce pays avec son frere Trondus : elle étoit d'une ambition si démesurée, qu'elle voulut étendre sa domination sur toute la Norvége. Elle leva des troupes, se

mit à leur tête & soumit plusieurs Ducs. Les succès augmentèrent son ambition & sa hardiesse ; elle refusa de prêter serment de fidélité à Omond. Ce Prince, justement irrité de cette témérité , envoya contre elle un de ses Généraux ; ne daignant pas aller lui-même combattre une femme ; mais il connut qu'il avoit affaire à un ennemi plus redoutable qu'il ne se l'étoit imaginé : Rusla battit ses Généraux & conduisit son armée victorieuse jusque sur les confins du Danemarck où elle fit les plus grands ravages. Les Seigneurs Danois eurent honte de voir qu'une femme osât les mépriser à ce point : ils réunirent toutes leurs forces , marcherent contre elle , désirerent son armée & la forcerent de prendre la fuite. Elle retourna dans son pays avec toute la douleur que l'humiliation peut causer à une femme aussi ambitieuse qu'elle étoit. Son frere , qui depuis long-tems étoit fatigué de l'état de dépendance où elle l'avoit réduit , crut pouvoir profiter de la conjoncture pour secouer le joug qu'elle vouloit encore lui imposer ; mais elle avoit trop d'activité & de courage en même-tems : elle appella à son secours toutes les

OMOND.

OMOND.

femmes & les filles qui l'avoient souvent accompagnées dans les combats ; elle les arma : tous les jeunes chevaliers se mêlerent dans cette armée de femmes ; Trondus fut battu & forcé de prendre la fuite.

Omond , indigné de la hardiesse de cette femme , envoya une armée dans la Norvège , & chargea ceux qui la commandoient de gagner par douceur la confiance & l'amitié des Norvégiens , & de les engager à se déclarer en faveur de Trondus. Ils exécuterent ses ordres : Rusla fut abandonnée de tout le monde , & obligée de prendre la fuite lorsque son frere parut avec les Danois. Trondus la poursuivit avec tant d'acharnement qu'il la trouva ; & sacrifiant la gloire de pardonner à une sœur au plaisir de se venger , il la fit mettre à mort.

Deux Chevaliers Norvégiens , qui avoient juré de défendre cette Princesse aux dépens de leur vie , furent saisis de la plus vive douleur en apprenant sa mort , & se proposerent de la venger : ils firent proposer à Omond de se battre en duel ; ce Prince crut qu'il se deshonoreroit s'il refusoit le défi ; marqua le

jour & le lieu où il se battoit : telles étoient les mœurs du tems. Il se présenta devant eux avec une fermeté qui étonna tous ceux qui étoient présents ; mais sa vigueur & son adresse les étonna encore davantage ; il en tua un & fit grace à l'autre.

OMOND.

Remarques.

ON voit que l'Histoire de Norvège ne présente jusqu'à présent rien d'intéressant : c'est, sans doute, par le défaut de bons Ecrivains : ceux qui ont transmis le peu de faits que nous avons présentés, n'avoient aucune capacité, & y ont apporté si peu d'attention, qu'on n'y trouve même pas la chronologie. Ce qui s'est passé depuis Omond jusqu'à l'an 800 de J. C. est encore plus obscur. On n'y trouve que des armemens, des batailles navales, des excursions, des ravages, des pirateries, & le tout est rapporté avec tant de confusion, qu'il forme un cahos qu'on ne peut débrouiller. Nous garderons le silence avec Krantzius, notre guide ; il laisse environ trois cents ans dans l'oubli.

ARTICLE XVIII.

G O T H O.

GOTHO.

G O T H O régnoit en Norvège dans le même-tems que Gofrid ou Gotric régnoit en Danemarck , & que Charlemagne se fit proclamer Empereur d'Occident. Il gouvernoit ses peuples avec tant de douceur & d'équité , qu'ils avoient pour lui, même de la vénération. On ne trouve rien de remarquable sous le règne de ce Prince.

ARTICLE XIX.

S I W A R D.

SIWARD.

C E Prince épousa une fille de Gofrid , Roi de Danemarck ; il en eut un fils , nommé *Ringon* , qui monta par la suite sur le trône de Danemarck ; mais il en fut chassé par un de ses parens , qui prétendoit avoir le même droit que lui à ce trône.

Les Historiens ne disent point ce qui

se passa en Norvège pendant le règne de Siward : on trouve seulement qu'il eut guerre avec Fro , Roi de Suède , qui le battit , le tua , ravagea la Norvège , en enleva les femmes & les filles , & les fit deshonorer par ses soldats.

SIWARD.

ARTICLE XX.

REGNIER.

REGNIER étoit fils de Siward , mais d'un second mariage : il prit les armes contre le Roi de Danemarck , le battit & conquit ce Royaume. Enhardi par les succès il résolut de faire la guerre à Fro , Roi de Suède , & de venger les filles & les femmes de la Norvège qu'il avoit deshonorées après la défaite de Siward. Lorsque son armée fut assemblée , il fut fort étonné d'en voir une seconde arriver ; elle étoit composée de femmes & de filles qui le prièrent de souffrir qu'elles partageassent avec les hommes la gloire de venger l'honneur des femmes & des filles de la Norvège , qui avoient été outragées sous le règne précédent par les Suédois. Regnier ac-

REGNIER.

————— cepa leur offre , les incorpora dans son
 REGNIER. armée & les conduisit contre les Suédois.
 Fro avoit été instruit de ses préparatifs ,
 & se tenoit sur ses gardes. Les deux ar-
 mées se rencontrèrent , s'attaquèrent ,
 & combattirent avec un courage égal.
 Les femmes Norvégiennes excitoient
 par le geste , la voix & l'exemple , leurs
 peres , leurs freres & leurs maris à ven-
 ger leur honneur outragé : on en remar-
 quoit une entre-autres dont la beauté
 égaloit le courage : elle renversoit tous
 les Suédois qui se présentoient devant
 elle : l'éclat de son teint , la beauté de
 ses cheveux qui flottoient sur ses épaules,
 la noblesse de sa taille , attirerent l'at-
 tention de Regnier. Lorsqu'il eut mis
 les Suédois en fuite , son premier soin
 fut de s'informer de cette femme , à la-
 quelle il disoit être lui-même redevable
 de la victoire. On lui dit qu'elle s'appel-
 loit *Landgerthe* , qu'elle étoit d'une
 naissance illustre ; enfin qu'elle étoit
 Vierge. Il lui fit proposer de l'épouser :
 Landgerthe reçut cette proposition avec
 une sorte de dépit ; elle regardoit com-
 me indigne d'elle d'appartenir à un
 homme , & avoit fait vœu de garder sa
 virginité ; cependant elle crut qu'un

Roi ne devoit pas recevoir un refus ; REGNIER.
215.
d'ailleurs , elle l'avoit vu pendant le combat ; la jeunesse , la beauté , & le courage de ce Prince avoient fait impression sur son cœur ; elle rompit son vœu , l'épousa & en eut plusieurs enfans.

Regnier goûta la satiété dans la jouissance ; il devint inconstant , la répudia , & épousa une Princesse de Suède. Landgerthe ne regarda point la conduite de Regnier comme outrageante ; ce fut au contraire un motif de joie : elle étoit contente de se trouver dans la position de garder la chasteté ; mais elle se trouva une seconde fois obligée de sacrifier son goût aux conjonctures. Un Duc de Norvège la demanda en mariage ; elle ne voulut pas lui faire l'affront de le refuser , & l'épousa.

Avec ce second mari elle eut occasion de satisfaire son goût pour les armes. Regnier , son premier mari , ayant été attaqué par Harald , lui demanda du secours. Landgerthe se mit elle-même à la tête des troupes que son mari avoit levées dans son Duché , alla au secours de l'inconstant Regnier , & combattit avec tant de courage , qu'elle lui fit remporter la victoire. Elle retourna dans

REGNIER.
815.

son pays ; indignée de la lâcheté de son mari , elle le tua elle-même , gouverna ses Etats pendant le reste de sa vie , & se fit respecter de tous ses voisins.

ARTICLE XXI.

BIORNE.

BIORNE.
830.

854.

REGNIER s'étant rendu maître du Danemarck , donna la Norvège à son fils Biorne. Il ne se passa rien de mémorable en Norvège sous le règne de ce Roi. Les Norvégiens & les Danois furent toujours occupés à ravager les côtes de l'Europe. Ils remonterent la Seine , arriverent à Paris vers l'an huit cents cinquante-quatre , brûlerent l'Eglise de Saint Pierre , où l'on avoit déposé les cendres de Sainte Geneviève , & que l'on a rebâtie au même lieu sous l'invocation de cette Sainte : ils en brûlerent beaucoup d'autres , & , pour ne pas les brûler toutes , ils reçurent des sommes considérables.

Les moyens que les Princes de Norvège employoient pour s'enrichir , furent

cause de la destruction de la famille Royale. Ils se disputoient les dépouilles des Européens, se battoient mutuellement & se faisoient périr les uns les autres.

ARTICLE XXII.

HADDINGUE.

CE Prince fut un des plus redoutables pirates du Nord. Après avoir ravagé la France, il résolut de passer en Italie & d'y mettre tout à feu & à sang. Il descendit le Rhône, entra dans le golfe de Lyon, arriva à la ville de Luna; (elle n'existe plus), envoya quelques uns de ses Officiers qui savoient l'Italien, demander un asile à l'Evêque de la ville, & lui dire, qu'ayant été chassés de leur pays, ils le prioient de les recevoir avec leurs compagnons; que leur intention étoit d'embrasser la Religion chrétienne. L'Evêque les reçut avec accueil, & leur promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour leur rendre le séjour de l'Italie agréable.

• Ils retournerent vers leurs vaisseaux

HADDIN-
GUE.
157.

pour rendre à Haddingue la réponse qu'ils venoient de recevoir. Il mit pié à terre & entra dans la ville avec tous ses Officiers & ses soldats. L'Evêque , persuadé qu'on lui avoit parlé avec sincérité s'étoit préparé à donner le baptême à tous ces étrangers. L'Eglise étoit remplie d'hommes & de femmes qui étoient accourus pour voir ce spectacle. Haddingue parut à la tête des Norvégiens : il avoit une robe de pourpre , brodée en or. Pour mieux tromper les habitans de la ville il affectoit un air de vieillard , marchoit lentement en s'appuyant sur un bâton. On le conduisit dans le lieu où il devoit recevoir le baptême , il se dépouilla de ses vêtements & le reçut. Il se promena dans la ville pour l'examiner , retourna ensuite vers ses vaisseaux & leva l'ancre. Le lendemain ses vaisseaux revinrent au port ; plusieurs de ses soldats descendirent à terre , entrèrent dans la ville & publièrent que leur Commandant étoit mort. Tout le monde marqua de la satisfaction de ce qu'il avoit reçu le baptême avant de mourir. Les principaux Officiers vont en habit de deuil trouver l'Evêque , & lui demandent la permission de faire

enterrer leur commandant dans son Eglise ; ils lui assurerent en même-tems qu'il les a chargés de donner des sommes considérables au Clergé. HADDINGUE. 157.

L'Evêque leur accorde ce qu'ils lui demandent & se dispose à faire une pompe funèbre digne d'un Monarque. Tous les habitans de la ville accourent pour voir ces funérailles : les soldats & les Officiers en armes sont rangés autour du cercueil. Pour ne causer aucune défiance aux citoyens, ils assurerent, que c'est l'usage dans leur pays d'accompagner ainsi le corps de leurs Rois. L'Evêque même, en habits pontificaux, suivoit le corps. On le porte à l'Eglise & on leve le drapeau qui couvroit le cercueil. Haddingue se leve alors, tenant ses armes à la main, frappe sur tous ceux qui sont présents, ses Officiers & ses soldats suivent son exemple. L'Evêque est le premier massacré ; personne ensuite n'est épargné, les femmes, les enfans, les vieillards tombent sous les coups de ces barbares. Les vases sacrés sont enlevés, les maisons sont pillées ; les femmes & les filles sont deshonorées. Ces barbares emporteront les dépouilles de cette malheureuse ville dans leurs

~~Les~~ vaisseaux, mirent à la voile & allerent sur
 HADDIN- les côtes de France. Haddingue fit alliance
 GUE. avec Charles-le-Chauve, qui lui donna
 957. Chartres & ses environs, à condition
 qu'il le serviroit dans ses guerres. Ce
 Prince embrassa dans la suite la Reli-
 gion chrétienne.

ARTICLE XXIII.

ON trouve que les Danois & les Norvégiens, réunis pour piller & ravager les côtes de l'Europe, étoient commandés par deux Rois, Sigfrid & Godfrid. Les Rois de France, qui se succédoient alors avec assez de rapidité, les repoussôient quelquefois par la force de leurs armes; d'autres fois ils leur donnoient des sommes considérables pour évacuer leurs Etats. Cette conduite étoit d'autant plus imprudente, qu'elle augmentoit la force de ces barbares & les excitoit à revenir avec plus de confiance. Il auroit été plus prudent de les intimider en faisant garder les côtes par des troupes & des vaisseaux; mais la France étoit divisée en plusieurs partis; les différens Seigneurs se faisoient mu-

tuellement la guerre; quelques-uns même cherchoient à se soustraire à l'obéissance due au Roi, & à usurper une puissance souveraine. Le Monarque étoit obligé de conduire ses troupes contre eux, & les barbares profitoient de la diversion pour continuer leurs ravages.

Les Normands voyant que leurs succès étoient presque toujours sûrs en France, par la crainte que leurs armes inspiroient, crurent qu'il étoit inutile de s'exposer aux fatigues que leur cau-
soit le trajet de Norvège en France, & de France en Norvège. Ils formèrent le projet d'y établir une place d'armes. Ce fut l'Isle d'Oisel, sur la Seine, qu'ils choisirent; de-là ils se répandoient jusqu'au centre de la Neustrie. Ils ravagèrent tout le pays qu'arrose la Loire: les villes d'Orléans & de Poitiers furent ravagées & brûlées. Charles second, dit le Chauve, fit un traité avec eux, leur donna quatre mille livres pesant d'argent, s'engagea à leur payer une certaine somme pour chaque Normand qui avoit été assommé par les gens de la campagne, à leur rendre ou à racheter tous les prisonniers.

Les barbares s'en retournerent; mais

ils ne tarderent pas à reparoitre & à continuer leurs ravages ; enfin ils désolèrent la France pendant une longue suite d'années , & ne trouverent , pour ainsi dire personne qui osât leur résister. Roll y arriva avec une nombreuse flotte ; tout plie sous son bras. Charles IV , Roi de France , dont le caractère est désigné par le titre de simple , est obligé de lui demander la paix : pour l'obtenir il lui cede la Neustrie , comme nous l'avons dit dans le volume précédent ; pag. 357 & *suiv.* Pour ce qui regarde les autres conquêtes que les descendants de Roll firent dans l'Europe, nous renvoyons aux Historiens de France , d'Italie & d'Angleterre. Nous revenons à ce qui se passa en Norvége. Les Seigneurs de ce pays profiterent de l'absence des Rois qui ravageoient la France pour usurper la puissance souveraine. Les Historiens de ce pays interrompent la chronologie jusqu'à Haquin , qui régnoit en 935.



ARTICLE XXIV.

HAQUIN I.

CE Prince fut élevé à la Cour d'Angleterre, où son pere, dont les Historiens ne disent point le nom, l'envoya. Lorsque Haquin apprit la mort de son pere il se hâta de retourner en Norvège. Il y fut reçu avec accueil & proclamé Roi d'une voix unanime. Au bout de quelques années la guerre s'alluma entre lui & Harald II, Roi de Danemarck. La fortune fut long-tems chancelante entre ces deux Princes; enfin elle se décida en faveur de Harald: Haquin fut battu & périt dans l'action.

HAQUIN
235.

ARTICLE XXV.

HARALD GROFELD.

HARALD II, Roi de Danemarck, plaça sur le trône de Norvège Harald Grofeld, qui étoit du sang des Rois de ce pays. Harald Grofeld régna l'espace

HARALD
GROFELD
249.

HARALD.
GROFELD.
940.

de douze ans en Norvège. Il fut tué par ses propres sujets : les Historiens ne disent point quel en fut le motif. Harald II, Roi de Danemarck, passa dans ce pays pour venger la mort de son allié. Il la soumit & y établit plusieurs Gouverneurs. La Norvège fut pendant quelque-tems soumise au Roi de Danemarck ; mais se trouvant forcé de se défendre contre Suenon, son fils, il ceda la couronne de Norvège à Olaus, qui étoit aussi du sang des Rois de ce pays.

ARTICLE XXVI.

OLAUS I.

LES principaux Seigneurs de Danemarck, indignés de la conduite que Suenon avoit tenue à l'égard de son pere, refuserent de le reconnoître pour Roi. Il demanda du secours à Olaus ; mais celui-ci lui répondit qu'il ne feroit jamais alliance avec un parricide, & qu'il étoit tout prêt à se déclarer en faveur de ceux qui le regardoient comme indigne de succéder à un pere qu'il avoit outragé.

OLAUS I.
972.
Albert.
Krantziii,
Hist. Norv.

Suenon chercha l'occasion de se venger d'Olaus & la trouva bientôt. Le Roi de Norvège demanda en mariage Sigride , veuve d'Eric le victorieux , Roi de Suede. Sigride , flattée d'être la femme d'un Monarque , dont la renommée vantoit les vertus , accepta son offre : elle se rendit même en Norvège ; mais Olaus lui proposa d'embrasser la Religion Chrétienne , qu'il avoit lui-même embrassée depuis peu , & pour laquelle il avoit beaucoup de zele. Sigride lui répondit qu'elle ne quitteroit jamais une Religion dans laquelle ses peres l'avoient élevée. Olaus persista , la querelle s'échauffa , & alla au point , que le Roi , cédant à son zele , la frappa au visage avec son gand. Sigride , justement indignée de cette insulte , jura la perte d'Olaus & se retira.

OLAUS II
972.

Peu de tems après Suenon , qui étoit parvenu à appaiser les troubles du Danemark , & y régnoit paisiblement , répudia sa femme : il épousa cette même Sigride qu'Olaus avoit outragée , & adopta sa haine contre le Roi de Norvège. Ces deux Princes se menaçoient réciproquement ; mais , se défiant de leurs forces , ils n'osoient en venir aux

effets. Une nouvelle querelle les arma
 OLAUS I. cependant : Thira, sœur de Suenon ,
 972. mécontente de la gêne dans laquelle
 son frere la tenoit , passa à la Cour de
 Norvège & épousa Olaus. Suenon se
 met à la tête de ses troupes , marche en
 Norvège ; Olaus va à sa rencontre : les
 deux armées se joignent , se bat-
 tent avec un courage réciproque. La
 victoire paroissoit se décider en faveur
 d'Olaus ; mais un de ses Officiers l'a-
 bandonna avec les troupes quil com-
 mandoit. Ce Prince , ne voulant pas sur-
 vivre à sa défaite , se tua lui-même.

La mémoire de ce Prince sera tou-
 jours respectée dans la Norvège ; c'est
 le premier Monarque de ce pays qui ait
 embrassé la Religion chrétienne.

ARTICLE XXVII.

OLAUS II ou SAINT OLAUS.

4014. CANUT le Grand étant trop occupé
 en Angleterre après la mort de Suenon
 son pere , pour songer aux affaires de la
 Norvège , les habitans de ce pays pro-
 clamerent Roi Olaus , Prince du sang

Royal , qui prit le nom d'*Olaus II.* Les Historiens du Nord l'ont mis au nombre des Saints. Lorsque Canut eut soumis l'Angleterre , il songea à recouvrer le Royaume de Norvège , dont son pere Suenon avoit fait la conquête ; mais, craignant de s'attirer une nouvelle guerre sur les bras , il résolut d'employer les voies de la médiation , envoya des Ambassadeurs à *Olaus II.* pour l'engager à lui faire hommage de son Royaume & à lui payer un tribut. *Olaus* répondit aux Danois : « les peres de Canut se sont contentés de régner en Danemarck : pour satisfaire l'ambition de Canut , il a fallu qu'il régnât encore sur l'Angleterre : la fortune , en le favorisant , fait croître ses desirs. Dites lui que je ne cesserai d'être Souverain absolu dans la Norvège que quand je cesserai de vivre ».

Olaus ne douta pas que l'ambitieux Canut n'employât la force pour obtenir ce qu'il demandoit. Il fit connoître à Jacob Amund , Roi de Suède , qu'il étoit de leur intérêt mutuel d'arrêter le Roi de Danemarck dans le cours de ses conquêtes. Amund se ligua avec *Olaus* ; ils firent une invasion dans les

OLAUS II.
1016.

OLAUS II. 1016. Etats de Canut. Celui-ci à cette nouvelle équipe une flotte, passe en Danemarck, marche contre ses ennemis; mais il est battu & forcé de prendre la fuite. Il leve une nouvelle armée, engage le Roi de Suède, à force de promesses, à abandonner Olaus. Ce dernier est vaincu & se sauve en Russie.

1030. Pendant l'absence d'Olaus, Canut fit la conquête de la Norvège & y établit un Vice-roi; mais sitôt qu'il fut parti de ce pays, les Norvégiens rappellerent Olaus. Le Vice-roi marcha contre lui: Olaus demanda du secours à ses voisins, en obtint; mais en faisant la revue de son armée, il écouta plus son zèle pour la Religion que la politique. Il renvoya tous les soldats qui n'avoient pas encore abjuré le paganisme, affoiblit ses forces, au point qu'il fut battu & périt dans l'action.

ARTICLE XXVIII.

SUÉNON.

CANUT donna le Royaume de Norvège à un de ses fils, nommé **Suënon**, 1035. **SUËNON.**

qu'il avoit eu d'une concubine, nommée *Algiva*, & qui étoit fille d'un Comte de Northampton. Cette femme passa en Norvège avec son fils & gouverna le Royaume pendant sa minorité. Elle traita les Norvégiens avec tant de dureté, qu'ils appellerent Magnus, fils naturel de Saint-Olaus, le proclametent Roi, & forcerent Suénon de repasser en Danemarck.

SUÉNON.
1035.

ARTICLE XXIX.

MAGNUS I.

CE Prince ayant recouvré le Royaume de ses peres, prit toutes les précautions nécessaires pour s'y maintenir. Il résista souvent à Horde-Canut, troisième fils du Grand Canut, & Roi de Danemarck. Il le força même de faire un traité, par lequel celui qui survivroit à l'autre, hériteroit de ses Etats si le premier mourroit sans enfans mâles, & les grands des deux Royaumes consentirent au traité; ils le signèrent même.

MAGNUS.
1042.

Horde-Canut mourut peu de tems après, & Magnus se rendit en Dane-

MAGNUS.
1042.

marck , fut reçu avec joie & proclamé Roi. La réputation de bonté & de douceur qu'il s'étoit acquise fut cause qu'il eut tous les Danois pour partisans. Ce Prince commença son regne par faire rentrer tous les Ducs dans le devoir : il marcha contre les habitans de Jonsbourg qui avoient voulu se révolter , en passa une grande partie au fil de l'épée & brûla leur ville. Après cette expédition , il retourna en Norvége.

Magnus régna paisiblement pendant quelques mois sur les Royaumes de Norvége & de Danemarck ; mais son imprudence même lui suscita un ennemi si redoutable qu'il pensa le renverser du trône.

Suénon , fils du Comte Uffon , & d'une sœur de Canut le Grand , s'étoit retiré en Suède pour éviter les effets de la colere de Canut , contre lequel son pere avoit voulu se révolter. Ce Prince ayant entendu vanter les vertus du Roi Magnus , se rendit à sa Cour , implora sa clémence , le pria de lui donner un emploi qui pût le tirer de la misere à laquelle il étoit réduit , & lui promit une fidélité à toute épreuve. Suénon avoit la taille noble , la figure agréable :
Magnus

Magnus le reçut avec bonté ; le retint auprès de lui , l'éleva aux premiers honneurs & poussa l'aveuglement à son égard , jusqu'à lui donner le Royaume de Danemarck à gouverner , en qualité de Vice-roi. Plusieurs courtisans avertirent Magnus qu'il élevoit un serpent qui l'étoufferoit. Ces avis furent inutiles ; Magnus jugeoit Suénon d'après lui-même ; mais il vit bientôt qu'il s'étoit trompé.

Suénon chercha , par ses largeesses & son affabilité , à gagner le cœur des Danois. Il y parvint , & ils le proclamèrent Roi. Magnus , à cette nouvelle , équipe une flotte , passe en Danemarck avant que son ennemi ait eu le tems de se préparer à lui résister , & le force de se retirer une seconde fois en Suède. Magnus , ayant fait rentrer les Danois dans le devoir , repassa en Norvège & congédia son armée. Suénon obtint des troupes du Roi de Suède , entra dans la Scanie & s'empara de cette Province. Magnus étant occupé contre les Vandales qui ravageoient la Jutlande méridionale , Suénon continua ses conquêtes , soumit , sans beaucoup de résistance la Sélande & la Fionie.

MAGNUS.

1043.

Magnus , après son expédition contre les Vandales , se hâta de marcher contre Suénon. Celui - ci étoit à la tête d'une armée nombreuse , il attendit son ennemi ; mais la fortune secondoit la valeur de Magnus , il battit Suénon & le força encore de prendre la fuite. Il sembloit que le rébelle Suénon laisseroit Magnus jouir tranquillement de ses deux couronnes ; ils ne tarda cependant pas à reparoitte avec de nouvelles forces de mer , & alla chercher Magnus qui étoit en Jutlande , où ce Roi , se croyant en sûreté , avoit congédié une partie de ses troupes. A la nouvelle que Suénon reparoissoit , il assembla promptement ce qu'il put trouver de soldats , fit équiper quelques vaisseaux. Les deux armées navales se rencontrèrent sur les côtes de Jutlande. Le combat fut opiniâtre ; mais Magnus , impatient de voir que son ennemi lui disputoit si long-tems la victoire , fit approcher son vaisseau de celui que montoit Suénon , s'y élança avec tant d'impétuosité , que Suénon fut obligé de se sauver sur un autre & d'aller en Suède , son refuge ordinaire. Magnus l'y poursuivit & punit dans sa route ceux qui s'étoient déclarés en faveur de son ennemi.

Lorsque Magnus fut retourné en Norvège, Suénon, dont les malheurs irritoient l'audace, reparut en Scanie & en fit révolter les habitans. Magnus vole aussitôt contre lui, l'attaque près d'un cap de Scanie, nommé *Helge-Nes*, le défait malgré sa résistance & détruit totalement sa flotte. Suénon se retire encore en Suède, & Magnus, dont la bonté s'étoit changée en fureur, court de Provinces en Provinces, extermine tous les rebelles, que des châtimens réitérés n'avoient pu contenir dans le devoir.

MAGNUS.
1045.

Ce Prince espéroit que ses victoires lui procureroient enfin la paix ; mais Suénon, voyant qu'il ne pouvoit réussir par la force, eut recours à la ruse. Harald, fils du Roi Sigurd, & frere utérin de Saint-Olaus, étoit revenu en Suède. Ce Prince avoit des prétentions sur la couronne de Norvège & des moyens pour les faire valoir. Suénon chercha l'occasion de se lier d'intérêt & d'amitié avec lui. La singularité des aventures de Harald mérite que nous nous arrêtions à faire connoître ce Prince : il avoit fait admirer en Norvège, de très-bonne heure, sa force, son adresse &

MAGNUS.
1045.

son courage : il étoit encore jeune lorsqu'il se trouva à cette bataille , où son frere Saint-Olaus perdit la vie ; il y fut même dangereusement blessé. Pour éviter la poursuite du vainqueur il se tint long-tems caché dans la chaumiere d'un payfan : il passa , en suivant les défilés des montagnes , dans les Provinces voisines de la Suède , arriva en Russie , où régnoit alors le Duc Jeroslaw , qui avoit été l'ami de Saint-Olaus. Harald , rassembla quelques soldats dans ce pays , & alla avec eux chercher ce qu'on appelloit dans ce tems la gloire & la fortune , c'est-à-dire , des combats & des dépouilles. Après plusieurs courses , où il fit des prodiges de valeur ; ce Chevalier errant alla à Constantinople , entra , sous un nom étranger , au service de l'Impératrice Zoë , qui régnoit avec Michel Caléphate. Dans ces tems , les Empereurs Grecs avoient une garde nombreuse , composée de Scandinaves , & principalement de Norvégiens : tous les Historiens rendent témoignage de leur valeur. Harald , par son courage , se distingua bientôt dans ce corps renommé. Il fut envoyé en Afrique contre les rebelles , & y eut les plus grands

succès. Il y amassa des richesses considérables. On l'employa depuis en Sicile : il fit ensuite un voyage à la Terre-Sainte. MAGNUS.
1045.

Lorsqu'il fut de retour à Constantinople, il apprit que son neveu Magnus étoit monté sur les trônes de Danemarck & de Norvège. Il desiroit de retourner dans sa patrie ; mais l'Impératrice avoit conçu pour lui le plus violent amour & s'opposoit à son départ : voyant qu'il persistoit toujours, elle résolut, pour le retenir, de lui susciter une affaire importante, l'accusa d'avoir retenu à son profit une partie du butin qu'il avoit fait dans les différentes expéditions où on l'avoit envoyé, & le fit mettre en prison ; mais il fut délivré par une femme qui étoit aussi devenue amoureuse de lui, & qui le suivit. Il traversa la mer Noire, les Palus-Méotides, & se rendit en Russie.

Il y trouva Jeroslaw qui y régnoit encore, & qui lui fournit les moyens de passer en Suède. A son arrivée il fit connoissance avec Suénon. La conformité de leur situation, les mêmes desirs, les unirent étroitement. L'un prétendoit au trône de Norvège, l'autre à celui de Danemarck ; tous deux étoient braves

MAGNUS.
1045.

& avoient acquis de la réputation ; mais Harald possédoit des richesses immenses , & se trouvoit par-là en état de causer plus d'inquiétudes à Magnus. il étoit facile à un homme qui pouvoit distribuer l'or de séduire des hommes pauvres & guerriers , comme l'étoient les Norvégiens.

Magnus , cédant à son impétuosité ordinaire , vouloit aller les chercher jusque dans la Suède ; mais ses courtisans lui présentèrent les motifs qui pouvoient rendre Harald un ennemi redoutable pour lui. Il goûta leur conseil & entra en accommodement avec ce Prince : il lui envoya des députés en Danemarck , où il avoit déjà pénétré avec Suénon , le fer & la flamme à la main. Ces Députés lui offrirent la moitié du Royaume de Norvége , à condition qu'il partageroit ses trésors avec Magnus. Harald accepta ces conditions & abandonna Suénon. Le traité fut conclu , & l'or de Harald fut partagé au poids. Les Historiens ne parlent qu'avec admiration de la grandeur de ce trésor : ils disent , qu'il y avoit entre autres une masse si grosse , que douze hommes , des plus forts , avoient peine à la lever.

Ces deux Rois vécurent en assez bonne intelligence ; Harald céda toujours la préséance à Magnus , qui , lui donnant toujours des marques de confiance , fut gagner la sienne. Il le mena avec lui en Danemarck , où Suénon avoit encore excité une révolte : il livra bataille à cet implacable ennemi , le battit & le força de prendre la fuite. Peu après cette expédition il tomba malade & mourut. Plusieurs Historiens racontent diversement les circonstances de sa mort ; mais nous nous en rapportons à la chronique de Norvège.

On ne peut assez admirer la sagesse de ce Prince dans le partage de ses Etats. Il donna la Norvège entière à Harald , & le Danemarck à Suénon. Il oublia les chagrins que cet ennemi lui avoit causés , pour ne songer qu'aux intérêts des Danois : disposer de ce Royaume en faveur d'un autre , c'étoit rouvrir ses plaies à peine fermées ; d'ailleurs Suénon étoit le seul rejetton de l'ancienne famille des Rois de Danemarck.

Tous les Historiens assurent , que ce Prince donna , pendant le cours de sa

D iv

MAGNUS.
1047.

MAGNUS.
1047.

vie , des marques continuelles de la bonté de son cœur.

Magnus , se trouvant comme le grand Canut , maître de la Norvège & du Danemarck , résolut de conquérir l'Angleterre ; pour cet effet il envoya des Députés dans cette Isle , pour y déclarer , que dans le traité qu'il avoit fait avec Horde-Canut , dernier Roi d'Angleterre , il étoit stipulé , que les Etats du premier qui mourroit appartiendroient à celui qui survivroit ; que l'Angleterre lui étoit échue comme le Danemarck , parce qu'elle faisoit partie de l'héritage de Canut. Edouard le Confesseur envoya des Ambassadeurs à Magnus , pour lui exposer ses droits au trône de ses ancêtres. Ils lui firent le tableau des maux qu'il avoit endurés pendant que les Danois l'avoient occupé ; ils finirent par lui représenter que son ambition devoit être satisfaite de la possession de deux couronnes ; qu'il avoit été long - tems privé de l'espoir d'en posséder une seule. Ce discours rappella à Magnus le souvenir de ses peines passées , il fit cette réponse aux Députés du Roi d'Angleterre : « c'est assez , en effet , d'avoir deux » Royaumes à gouverner , si Dieu m'ac-

»corde assez de sagesse pour y réussir. Je
 »ne puis ignorer que j'ai été moi-même
 »long-tems errant & persécuté par la
 »mauvaise fortune ; dites à Edouard
 »que je ne songerai plus à lui ôter le
 »Royaume de ses peres , qu'il peut en
 »jouir avec paix & tranquillité ».

MAGNUS.
 1047.

Un Prince qui aime la guerre & qui est en état de la faire , qui peut en espérer de la gloire & son agrandissement , & qui préfère la paix, par raison & par vertu , est un sage , dont le nom doit tenir un rang distingué dans l'Histoire ; mais il se trouve peu de Rois , dont les vertus naturelles ayent été afferries par l'adversité.

Magnus ne se rendit pas moins célèbre par sa libéralité que par sa valeur. Il distribua , en peu de tems , sa portion des trésors de Harald. Il eut en même tems soin de maintenir dans ses Etats le bon ordre & la Justice. Il fit faire un Code, mais on ne le trouve plus. Il abrogea quelques Loix anciennes qui lui paroissoient trop dures ; il voulut qu'on rendît aux plus proches parents de ceux qui étoient condamnés à l'exil une portion de leurs biens qui étoient adjugés au fisc. Il laissoit au possesseur d'un

MAGNUS. champ les trésors qu'il pouvoit y trouver.
1047.

Magnus ne laissa point de postérité, & Harald, mécontent de ce que la mort de son collègue ne lui laissoit que la moitié d'un Royaume, troubla la paix que Magnus avoit voulu établir.

Après la mort de Magnus, les Danois, naturellement ennemis d'une puissance étrangère, commencerent à lui rendre justice. Les deux Nations qu'il avoit gouvernées avec équité, se réunirent pour lui donner le titre de *Pere de la patrie*.

ARTICLE XXX.

H A R A L D II.

HARALD II.
1049.

HARALD étoit en Danemarck lorsque Magnus mourut : il fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour empêcher Suénon d'y entrer ; mais, d'un côté, les Danois se déclarerent en sa faveur ; de l'autre l'armée Norvégienne respectant les ordres de Magnus, même après sa mort, refusa de combattre contre celui qu'il avoit désigné pour son

successeur au Royaume de Danemarck : elle se mutina & voulut retourner en Norvège. Harald fut donc obligé de se retirer ; mais, dès le printems suivant, il mit une flotte en mer, porta le fer & le feu dans la Jutlande, y fit un ravage horrible & emporta un butin considérable.

HARALD.
1049,

L'année d'après il brûla Sleswig & continua les années suivantes à faire de pareilles descentes, sans que Suénon parût s'y opposer ; mais, loin de rester dans une inaction condamnable, il préparoit un armement considérable, & la misère du pays lui rendoit ses opérations lentes & difficiles. Le moment qu'il avoit destiné à sa vengeance étant arrivé, il chercha son ennemi & le joignit dans le tems qu'il retournoit en Norvège, chargé de butin. Harald voulut éviter le combat : il fit lier à des planches & à des tonneaux vuides les Danois qu'il avoit fait prisonniers, & les fit jeter à la mer. Les soldats de Suénon voulurent porter du secours à leurs compatriotes, & donnerent le tems aux Norvégiens de s'enfuir.

Harald passa ensuite plusieurs années à ravager le Danemarck & à éviter d'en

HARADD.
1062.

venir aux mains avec Suénon qui le cherchoit toujours ; enfin Harald envoya un Héraut d'armes selon l'ancien usage des peuples du Nord , pour proposer à Suénon de terminer leur querelle par une bataille générale. Il lui fit dire en même-tems de se trouver un certain jour à la hauteur du cap , nommé *Hel-Genes* , dans le golfe de Catgade , sur les côtes de Hallande. Suénon accepta le défi & se trouva au lieu du rendez-vous avec une flotte de trois cents voiles ; celle de Harald n'étoit que de deux cents. Les Historiens du tems remarquent que le vaisseau de Harald étoit orné de têtes de serpens dorées & fort élevées ; qu'il y avoit trente-cinq bancs de rameurs , séparés par de grands intervalles ; qu'il y avoit huit rameurs à chaque rang ; on peut juger par-là que les deux armées étoient composées d'un nombre prodigieux de soldats , parce que les deux Nations avoient fait des efforts considérables pour réunir leurs forces dans cette bataille , qui devoit être décisive.

Lorsque les Norvégiens virent que la flotte Danoise couvroit la mer , ils crurent qu'il n'y avoit plus de salut pour

DES TERRES POLAIRES. 85

eux que dans une prompte fuite. Ils tinrent cependant Conseil , & Harald fut presque le seul à demander que l'on combattit : son avis prévalut , & les Norvégiens consentirent à combattre. Il partagea sa flotte en trois corps & se plaça au centre avec son grand vaisseau. Un Seigneur , nommé le *Comte Haquin Iversen* , commandoit un autre corps , avec lequel il se rendit célèbre dans cette journée. La troisième division étoit composée de vaisseaux de la Province de Drontheim , montés par des Officiers & des soldats d'élite.

HARALD,
1062.

Suénou se plaça vis-à-vis le Roi de Norvège , & rassembla autour de lui ses meilleurs vaisseaux : il y en avoit plusieurs qui étoient attachés ensemble , de peur que le mauvais tems ne les dispersât.

Le signal du combat fut donné le jour de la Saint Laurent par un bruit effroyable de clairons & de trompettes : les vaisseaux s'avancerent , à force de rames , les uns contre les autres , & en peu de tems la mêlée fut générale. Suénou crioit , de son bord , à ses soldats : « voici le terme de vos malheurs & des cruautés de votre ennemi ; faites quel-

M. Mallet
Histoire de
Danemarck.

HARALD. «ques efforts, & nous en sommes les
«maîtres; il est aisé de l'envelopper; la
«Norvège va nous obéir; si vous le
«voulez la victoire est dans vos mains».

Harald ne s'amusoit point à haranguer ses soldats; il les excitoit par son exemple & combattoit avec la valeur d'un soldat désespéré. La crainte d'être enveloppé lui faisoit faire des efforts extraordinaires. La nuit ne sépara point les combattans; malgré ses ténèbres les Danois & les Norvégiens combattoient avec une égale fureur.

La victoire chanceloit; mais le Comte Haquin qui commandoit une aîle de l'armée Norvégienne, & qui n'avoit sous ses ordres que des Pirates, endurcis à toutes sortes de fatigues & consummés dans la manœuvre, commença à faire plier l'aîle Danoise qui lui étoit opposée. Les Scaniens, voyant que l'obscurité pouvoit couvrir leur lâcheté, prirent la fuite: lorsque le jour parut, les Danois apperçurent la fuite des Scaniens; la peur les saisit; ils furent entièrement défaits. Suénon, voyant qu'il n'y avoit plus de ressource pour lui, abandonna son vaisseau & disparut. Le carnage fut horrible, principalement

du côté de ces vaisseaux enchaînés, qui, HARALD.
 s'embarassant les uns les autres, ne
 pouvoient échapper à la fureur de l'en-
 nemi; enfin les Norvégiens las de massa-
 crer, font prisonniers tous ceux qui
 implorent leur miséricorde.

Harald rassemble ses vaisseaux, per-
 suadé que le Roi de Danemarck a péri
 les armes à la main; ordonne de le
 chercher parmi les cadavres, dont les
 vaisseaux Danois étoient tout couverts.
 Pendant qu'on faisoit ces recherches,
 un homme, d'une taille avantageuse,
 ramant seul sur un esquif, s'avance, le
 visage couvert, & demande à haute voix
 à parler au Comte Haquin. Le Comte
 se présente, l'inconnu s'entretient avec
 lui en particulier. Haquin lui donne
 deux de ses plus fideles domestiques pour
 l'accompagner jusqu'au rivage. Suénon,
 c'étoit lui, échappa ainsi à la poursuite
 de ses ennemis, par la générosité, peut-
 être criminelle, d'un Norvégien. Il tra-
 versa toute la flotte ennemie & arriva
 en Hallande, d'où, à la faveur d'un
 déguisement, il se rendit en Suède. On
 fut par la suite ce que Haquin avoit fait
 pour lui: Harald se préparoit à le punir
 de n'avoir pas mis entre ses mains un si

HARALD. illustre captif ; mais Haquin évita, par la fuite, les effets de son ressentiment.

Soixante - dix vaisseaux & un butin considérable furent le fruit que Harald retira de cette victoire. Suénon , secouru par le Roi de Suède , leva en peu de tems une nouvelle armée , capable de tenir tête aux Norvégiens. Les deux Rois , las de répandre tant de sang , résolurent de faire un accommodement. Ils s'abouchèrent sur les bords du fleuve de Gothie , où l'on convint que chacun d'eux resteroit possesseur des Etats que Magnus leur avoit laissés. Il n'est pas rare de voir dans l'Histoire des Nations se déchirer mutuellement & se trouver dans la nécessité de faire la paix sans en retirer aucun avantage.

Les Rois de Norvége & de Danemarck sembloient devoir être épuisés , & ne songer qu'à réparer les pertes qu'ils s'étoient mutuellement causées ; mais ils ne purent résister à l'attrait que la conquête de l'Angleterre offroit à leur ambition. Harald fut le premier qui conçut ce projet , & le premier qui prit les armes pour l'exécuter. Il passa en Angleterre avec une flotte de cinq cents vaisseaux. Un ancien Historien

dit, qu'il n'en avoit que trois cents ; mais ils étoient d'une grandeur extraordinaire pour le tems.

HARALD.
1066.

Avec des forces si considérables Harald eut de grands succès dans l'Angleterre : il attaqua d'abord & prit la ville d'Yorck , entra dans le Northumberland , qu'il ravagea entièrement. Le trône d'Angleterre étoit alors occupé par Harald II. Ce Prince étoit brave & actif ; il leva promptement une armée , marcha contre les Norvégiens , les joignit à Stamford , près d'Yorck , & les défit entièrement. Le Roi de Norvège périt dans cette action. Les Historiens Anglois disent que c'est une des plus mémorables batailles qui s'étoient données dans leur Isle.

ARTICLE XXXI.

OLAUS III & MAGNUS II.

Les débris de l'armée Norvégienne ayant apporté la nouvelle du malheur qui étoit arrivé à Harald, en Angleterre, ses deux fils , Olaus & Magnus firent en accord , par lequel ils partagerent

OLAUS III &
MAGNUS II.
Krantzius
ubi supra.

entr'eux le Royaume de Norvège. Olaus
MAGNUS II. mourut peu de tems après ce partage :
 1066. Magnus connoissant l'ambition de Sué-
 non , Roi de Danemarck , fit alliance
 avec Ingon , Roi de Suède. Pour la
 cimenter il épousa sa fille Marguerite.
 L'Histoire ne parle plus de Magnus ,
 qui étoit resté seul maître du Royaume
 de Norvège : il paroît que ce Prince
 mourut vers l'an 1066.

ARTICLE XXXII.

MAGNUS III.

CE Prince étoit fils de Magnus II &
 d'une concubine ; son pere n'avoit point
 eu d'enfans de Marguerite , fille du Roi
 de Suède. Quoique bâtard , il fut re-
 connu Roi de Norvège d'une voix una-
 nime , parce que , dans ces tems bar-
 bares , les bâtards partageoient la suc-
 cession de leur pere avec les enfans lé-
 gitimes.

Ce Prince eut d'abord quelques dé-
 mêlés avec le Roi de Danemarck ; mais
 ils furent bientôt apaisés. A peine étoit-
 il affermi sur son trône , qu'un Hiber-

nois, qui avoit pris le nom de Harald, MAGNUS III.
parut en Norvège, se dit fils de Ma-
gnus I, & demanda la couronne qui lui
appartenoit par droit de succession :
pour prouver la vérité de ce qu'il avan-
çoit, il marcha nuds piés sur des char-
bons ardents sans se brûler. Ce préten-
du miracle lui attira beaucoup de par-
tisans : ils se réunirent pour engager
Magnus à céder à Harald au moins une
partie du Royaume. Un Roi consent
difficilement à partager sa puissance :
Magnus répondit, qu'il se manqueroit
à lui-même, qu'il manqueroit à son
peuple s'il souffroit qu'un inconnu, &
sans doute un aventurier, s'assit sur le
trône de Norvège à côté de lui. Harald
arma ses partisans ; Magnus se tint sur Alterz
Krant. liv. 36
la défensive ; on en vint aux mains ; Ha-
rald fut vaincu & prit la fuite. Il se retira
en Danemarck auprès d'Eric I qui y
régnoit alors, Eric lui fournit tous les
secours dont il pouvoit avoir besoin
pour monter sur le trône de Norvège.
Harald entre en Norvège à la tête d'une
armée de Danois, bat Magnus, le fait
prisonnier, ordonne qu'on lui creve
les yeux & qu'on le mutile, afin, dit-il,
qu'il ne voye point les moyens de res-

MAGNUS III
1054.

monter sur le trône & qu'il n'engendre pas un vengeur. Il le fit raser & le força de prendre l'habit de Religieux.

Harald l'Hibernois se trouva par-là paisible possesseur du Royaume de Danemarck ; mais il n'en jouit pas longtemps. Les grands s'assemblerent , leverent des troupes , mirent Siward à leur tête. Harald battit ces troupes, fit Siward prisonnier , ordonna qu'on le mit dans un vaisseau , qu'on le conduisit fort loin du rivage & qu'on le précipitât dans la mer. Siward étoit d'une force si extraordinaire , qu'aucun homme n'avoit jamais pu lui résister ; mais , dans la conjoncture où il se trouvoit, il sentit que la force étoit inutile , qu'il falloit employer la ruse. Il commença par gagner la confiance de ceux qui étoient chargés de le conduire au supplice , leur fit boire beaucoup de vin ; (il avoit eu soin d'en prendre une provision considérable). Lorsqu'il s'aperçut qu'ils étoient pris de vin il les pria de le laisser tenir un instant le gouvernail du vaisseau : ils y consentirent ; lorsqu'il le tint , il exhorta les rameurs à redoubler leurs efforts & à faire aller le vaisseau avec plus de rapidité. Alors il abattit le gou-

Ibid.

vernail , se jetta à l'eau , & en nageant arriva plus vite au rivage que le vaisseau qui avoit été retardé par la secousse que la chute du gouvernail lui avoit occasionnée. Il se tint quelque-tems caché ; mais il avoit des amis à la Cour qui l'avertissoient de toutes les démarches de Harald. Il fut que ce Prince étoit sorti une nuit pour aller voir sa maîtresse ; il le guetta à son retour & le tua. Les Norvégiens firent sortir Magnus du couvent , & , quoiqu'il fût aveugle , le replacerent sur le trône.

MAGNUS III.
1054.

Les enfans de Harald l'Hibernois trouverent des partisans qui prirent les armes pour eux. Siward se mit à la tête de ceux qui s'étoient déclarés en faveur de Magnus. Comme les peuples du Nord ne connoissoient guere que la guerre sur mer , chaque parti arma une flotte. Siward combattit avec un courage qui tenoit de la fureur : voyant cependant que les siens plioient , & qu'il alloit tomber entre les mains de ses ennemis , il se précipita dans la mer ; mais on le poursuivit avec tant de promptitude qu'on le joignit : les fils de Harald le firent écarteler. L'infortuné Magnus fut condamné à mort.

ARTICLE XXXIII.

I N G O.

INGO.
1162.

LA chronologie est très-confuse dans les Auteurs de ce pays pour les tems dont nous parlons.

Les fils de Harald l'Hibernois se disputèrent long-tems la couronne de Norvège ; mais plusieurs d'entr'eux périrent dans différents combats , & Ingo fut proclamé Roi d'une voix unanime. Comme il étoit bossu, il se trouva plusieurs Ducs qui eurent honte d'obéir à un homme contrefait. Ils s'assemblerent & proclamèrent Roi Haquin, Prince du sang des Rois de Norvège , leverent des troupes pour se mettre en état de soutenir leur élection. Ingo marcha contre eux , les battit & les força de s'enfuir en Suède avec leur Roi.

Ils y trouverent des secours suffisans pour attaquer Ingo , armerent une flotte considérable & aborderent les côtes de Norvège.

Le Roi envoya une armée navale.

contre eux : ils la battirent & tuerent celui qui la commandoit. Ingo répara ses pertes , alla lui-même contre eux ; mais le froid devint si excessif que la mer gela ; ses vaisseaux furent brisés ; il périt lui-même avec presque toute la noblesse de Norvège.

INGO.
1162.

ARTICLE XXXIV.

HAQUIN II.

HAQUIN fut reconnu Roi de Norvège après la mort d'Ingo ; mais Erling , qui étoit aussi du sang Royal , voulut faire proclamer son fils Magnus. Il leva des troupes & s'empara de la Jutlande. Haquin envoya des troupes contre lui : il se livra plusieurs batailles où il y eut beaucoup de sang répandu , sans que la victoire fût décidée ; enfin Erling demanda du secours à Waldemar I , Roi de Danemarck , qui étoit son parent , & lui promit une partie de la Norvège s'il vouloit lui aider à conquérir le reste. Waldemar y consentit , lui donna des vaisseaux & des soldats : Haquin voulut aller à la rencontre des Danois ; mais il fut battu & périt dans l'action.

HAQUIN II.
1163.

ARTICLE XXXV.

MAGNUS IV.

— **E**RLING, qui gouvernoit le Royaume de Norvège sous le nom de son fils, se rendit odieux par sa cruauté & ses exactions. Les grands & le peuple se souleverent; ils proclamèrent Roi un jeune homme, nommé *Marc*, qui étoit du sang Royal; mais Erling le fit prisonnier & força ses partisans de sortir du Royaume. Ils allerent d'abord en Suède demander du secours au Roi Charles: ce Prince les reçut avec accueil, leur fit beaucoup de promesses; mais il lui survint trop d'embarras à lui-même pour qu'il pût leur tenir parole. Ils envoyèrent des Ambassadeurs à Waldemar I, Roi de Danemarck, pour lui demander du secours contre Erling & son fils: il les reçut avec accueil; mais il crut que la prudence ne lui permettoit pas de s'en rapporter, dans une affaire aussi importante, aux conseils d'un petit nombre de personnes, qui n'étoient guidées que par leur haine & le desir de se venger

MAGNUS IV.
1163.

veniger. Il envoya des gens de confiance en Norvège, les chargea de voir dans quelles dispositions étoient les Norvégiens, & de lui en faire un fidele rapport. Ils lui assurerent que toute la Norvège, impatiente de porter le joug qu'Erling & Magnus lui imposoient, étoit prête à se révolter. Waldemar équippa promptement une flotte & fit voile vers la Norvège. Erling, voyant que les Norvégiens même étoient disposés à s'armer contre lui, prit le parti de se retirer sur les montagnes. Waldemar, ne trouvant point de résistance, parcourut presque toute la Norvège, enleva tout ce qui appartenoit à Erling & à son fils, promit de fournir la subsistance à tous ceux qui voudroient le suivre en Danemarck, & partit avec une multitude incroyable de Norvégiens qui fuyoient la tyrannie.

Erling & son fils ne furent pas plutôt informés du départ des Danois qu'ils sortirent de leur retraite : ceux qui étoient restés en Norvège n'osèrent leur résister, & les deux tyrans continuèrent leurs vexations. Pour empêcher que Waldemar ne vint encore les troubler, ils excitèrent des émeutes dans son Royaume.

~~Magnus IV.~~ me, engagerent un certain Burisius ;
MAGNUS IV. qui étoit du sang des Rois de Danemarck , à former une conspiration contre le Roi , lui promettant toutes sortes de secours en hommes & en argent. Burisius trouva des traîtres qui entrèrent dans sa conspiration , & lui promirent de faire soulever tout le Danemarck en sa faveur. Alors il envoya dire à Erling de faire un armement & de venir à son secours : le Roi de Norvège assembla tous ses vaisseaux , forma une flotte considérable, & fit voile vers le Danemarck. Il mit à l'ancre , & attendit Burisius ; mais celui-ci ne parut point. Waldemar avoit découvert ses complots & l'avoit fait arrêter. Erling , impatient d'attendre son allié , fait une descente & ravage tout le pays par où il passe. Les Danois lui demandent quel est le motif de son expédition , il leur répond , qu'il vient au secours du Prince Burisius : ils lui font connoître que la conspiration de ce Prince est découverte , que Waldemar l'a fait arrêter , & qu'il est prêt à venir fondre sur les Norvégiens avec toutes ses forces. A cette nouvelle Erling se rembarque & retourne en Norvège.

Waldemar , qui étoit alors occupé contre les Vandales qui s'étoient ré- MAGNUSIV. 1168.
voltés , n'avoit pu aller contre les Nor-
végiens ; mais sitôt qu'il eut fait rentrer
les premiers dans le devoir , il équippa
une flotte , fit voile vers la Norvège , y
mit tout à feu & à sang.

Erling , voyant qu'il n'étoit pas en 1169.
état de se défendre contre un ennemi si
redoutable , engagea deux Evêques à
être les médiateurs entre le Roi de Da-
nemarck & lui. Waldemar consentit à
faire la paix , à condition qu'Erling em-
meneroit avec lui un des fils de Walde-
mar , qu'il l'éleveroit à la maniere des
Norvégiens , qu'il lui assureroit la cou-
ronne de Norvège , en cas que lui &
son fils Magnus mourussent sans posté-
rité ; qu'en attendant , le jeune Prince
de Danemarck jouiroit du titre & des
prérogatives des Ducs de Norvège ;
qu'Erling seroit fait Chevalier par le
Roi de Danemarck , qu'il lui seroit
hommage de la Province de *Vigen* ;
enfin , qu'en tems de guerre , il serviroit
en personne dans ses armées , & lui
fourniroit soixante vaisseaux. Ce traité
ayant été signé de part & d'autre , Wal-
demar évacua la Norvège.

MAGNUS IV. Erling & Magnus ne jouirent pas long-tems de la tranquillité que la retraite des Danois leur avoit procurée. Un Prêtre Suédois, fils d'un Forgeron, s'ennuyant de l'état Ecclésiastique, résolut de le quitter & de tenter la fortune. Il passa en Norvège, contracta amitié avec un Seigneur Norvégien qui avoit reçu quelque mortification de la part d'Erling, & cherchoit tous les moyens de se venger. Ils rassemblèrent plusieurs mécontents, formèrent une armée : le Suédois, plus hardi que le Norvégien, se mit à la tête de cette armée. Pour gagner plus de partisans & paroître autorisé dans sa révolte, il dit qu'il étoit fils de Siward & petit fils de Harald l'Hibernois, & prit le nom de Magnus, qu'il favoit être cher aux Norvégiens.

Les peuples se mutinerent en sa faveur ; les soldats veulent se ranger autour de lui ; toute la Norvège fut en trouble pour cet imposteur ; mais sa fourberie fut découverte ; tout le monde l'abandonna ; on lui fit subir la peine due à son crime, & la Norvège goûta, pendant quelques années, une tranquillité qui lui étoit inconnue.

DES TERRES POLAIRES. 107

Les Historiens ne disent point ce qui se passa en Norvège pendant le reste du règne de Magnus.

ARTICLE XXXVI.

ERLING.

Les Historiens de Norvège interrompent la chronologie pendant plusieurs années. Ils disent , que ce Royaume fut déchiré par les guerres intestines ; que plusieurs Princes du sang se disputèrent long-tems la couronne. Waldemar II , Roi de Danemarck , se déclara en faveur d'Erling , & le fit proclamer Roi. Il paroît qu'il ne se passa rien de mémorable sous son règne. Après sa mort les guerres civiles recommencerent , & Haquin fut enfin proclamé Roi.

ERLING.
1200.



ARTICLE XXXVII.

HAQUIN III.

HAQUIN III.
1239.
Cet Prince régna assez paisiblement pendant plusieurs années. En 1252 il fit une ligue avec le Roi de Suède contre le Danemarck, équippa une flotte de trois cents vaisseaux, aborda sur les côtes de Hollande, dévasta cette Province, tailla en pieces un corps de Danois, & porta le fer & le feu jusqu'au centre de ce Royaume. Christophe I, qui régnoit alors en Danemarck, lui promit une somme considérable & l'engagea à s'en retourner dans ses Etats. On assure que Haquin eut la générosité de ne pas recevoir cette somme lorsque Christophe la lui proposa.

Haquin fut malheureux sur la fin de son règne : son fils se révolta contre lui & voulut usurper la couronne. Le pere fut obligé de prendre les armes ; il défit les troupes de son fils, le prit même prisonnier, & le condamna à périr avec tous ceux qui étoient entrés dans la conjuration. Haquin mourut vers l'an 1258.

ARTICLE XXXVIII.

OLAUS IV.

APRÈS la mort de Haquin les Etats de Norvège s'assemblerent & élurent Olaus Roi. Les annales de Norvège gardent le silence sur son règne ; elles disent seulement qu'il eut l'imprudence d'empêcher les Allemands de venir pêcher sur les côtes de Norvège , ce qui causa la famine dans ce Royaume , parce que ces Allemands apportoitent du blé & des fruits , pour obtenir la permission de pêcher. Les Norvégiens se révolterent & le forcerent de permettre aux Allemands de continuer leur commerce.

OLAUS IV.

1258.

ARTICLE XXXIX.

ERIC.

APRÈS la mort d'Olaus , Eric fut reconnu Roi de Norvège ; les Historiens ne disent point quel droit il avoit à la

ERIC.
1280.

E iv

ERIC.
1288.

couronne. Il paroît cependant qu'il étoit du sang Royal. On trouve qu'il étoit fils d'Ingueburge, fille de Saint Eric, Roi de Danemarck. Il conserva une haine implacable contre Eric V, son beaufrere, qui lui refusa la dot de sa mere. Il poussa même le ressentiment jusqu'à donner asyle aux assassins de ce Roi, à entrer à la tête d'une armée dans le Danemarck & y causer les plus grands ravages. Il fit enfin la paix avec les Danois, & régna, depuis ce tems, avec beaucoup de tranquillité, ne s'occupant que du soin de rendre ses sujets heureux & de faire fleurir son Royaume. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 1310.

ARTICLE XL.

HAQUIN IV.

ERIC étant mort sans enfans mâles ;
 HAQUIN IV. Haquin lui succéda au trône. Il eut soin
 1310. de favoriser les Allemands, qui venoient en Norvége faire des échanges & y apportoit l'abondance. Ce Prince se courut Waldemar & Eric, Princes de

Suède , qui vouloient détrôner leur frere Birger , ou du moins le forcer à partager le Royaume avec eux. Il donna même sa fille Ingelburge à Eric. Birger, impatient de voir ses deux freres lui disputer la couronne de Suède , résolut de les faire périr. Voyant qu'il ne pouvoit réussir par la force , il eut recours à la ruse , les invita à venir le trouver , sous prétexte de faire avec eux une paix solide , les fit arrêter , les enferma dans une tour , défendit qu'on leur donnât à manger , & les laissa périr de faim.

Haquin , Roi de Norvége , mourut vers l'an 1320 , & Magnus , qui étoit fils de l'infortuné Eric , Prince de Danemarck & d'Ingelburge , fut proclamé Roi de Danemarck après qu'on en eut chassé Birger : il hérita en même-tems du Royaume de Norvége ; du côté de sa mere : il n'avoit alors que trois ans.

ARTICLE XLI.

MAGNUS V.

PENDANT la minorité de Magnus, la Norvége fut gouvernée par un Conseil

MAGNUS V. de Régence, & la Suède eut pour Régent Mathias Kettelmund-Son, Prince fort prudent. Ces deux Royaumes jouirent d'une assez grande tranquillité ; mais lorsque Magnus fut arrivé à la majorité, son ambition l'engagea dans des guerres qui furent fatales aux deux Royaumes. En 1332 il s'empara de la Scanie, & Waldemar III, Roi de Danemarck, lui céda la Souveraineté de ce pays. Dans le traité qu'ils firent ensemble, Magnus prit le titre de Roi de Suède, de Norvège & de Scanie. Ces deux Princes se promirent réciproquement de se rendre tous les services qui dépendroient d'eux. Magnus, étant trop occupé des affaires de Suède, pour pouvoir prendre soin de celles de Norvège, céda ce Royaume à Haquin, son second fils. Eric étoit l'aîné ; il lui réservait la Couronne de Suède. Il les avoit eus de Blanche, fille du Comte de Namur. Peu de tems après qu'il eut cédé la Norvège à son second fils, le Sénat & la Noblesse de Suède, mécontents de ses vexations, se souleverent contre lui, & proclamèrent Eric, son fils aîné, Roi de Suède.

ARTICLE XLII.

HAQUIN V.

CE Prince monta, comme nous ve-
 nons de le dire, vers l'an 1348, sur ^{HAQUIN V.}
 le trône de Norvège. Les premières an- ^{1384,}
 nées de son regne furent assez paisibles.
 Son père Magnus fit un traité d'alliance
 avec Waldemar III, Roi de Danemarck,
 & le fiança avec Marguerite, la plus jeune
 des filles de ce Prince. Les Suédois,
 indignés de voir que Magnus avoit cédé
 plusieurs provinces du Royaume au Roi
 de Danemarck, qu'il les accabloit d'im-
 pôts, se saisirent de sa personne, l'en-
 fermerent dans une tour, & procla-
 merent Roi de Suède son fils Haquin,
 & lui firent promettre qu'il n'épouse-
 roit pas Marguerite, fille du Roi de ^{1362,}
 Danemarck ; qu'il prendroit pour
 femme Elisabeth, sœur du Comte de
 Holstein. Haquin promit d'exécuter tout
 ce qu'on demandoit de lui. En consé-
 quence, les Etats de Suède envoyèrent
 un Gentilhomme en Holstein, pour
 épouser Elisabeth au nom du Roi Ha-

HAQUIN.

1362.

quin. La nouvelle Reine de Suède & de Norvège s'embarqua à Lubeck pour occuper ces trônes, dont ses vertus & sa beauté la rendoient digne ; mais la tempête la jeta sur les côtes de Danemarck. Waldemar III la reçut avec accueil, & lui rendit tous les honneurs qui étoient dus à son rang ; mais il vouloit faire rompre son mariage avec Haquin. Il parvint à faire venir ce dernier en Danemarck, & à épouser sa fille Marguerite. Ce mariage, qui mit les trois Couronnes du Nord sur la tête d'une femme, causa autant de consternation en Suède que de joie en Danemarck. Waldemar rendit la liberté à Elisabeth ; mais elle se retira dans un couvent, où elle passa le reste de ses jours.

Les Suédois ne pouvant souffrir l'alliance que Haquin avoit contractée avec leur ennemi, le déclarerent déchu de la Couronne de Suède, & proclamèrent Roi Albert, second fils du Duc régnant de Mecklembourg. Haquin leva des troupes en Norvège, marcha contre Albert ; mais il fut battu & forcé de se retirer dans la Norvège. Son pere Magnus qui étoit sorti de sa cap,

rité, fut fait prisonnier & enfermé dans le château de Stockholm.

HAQUIN

1369

Haquin rassembla toutes les forces de la Norvège, entra en Suède, battit Albert, qui étoit venu à sa rencontre, alla mettre le siège devant Stockholm, &, par une capitulation qu'il fit avec les Suédois, rendit la liberté à Magnus, son pere; il l'emmena en Norvège, où ce Prince infortuné passa le reste de ses jours.

Waldemar étant mort, les Etats de Danemarck s'assemblerent pour élire un Roi. Plusieurs Seigneurs se déclarerent en faveur d'Albert de Mecklembourg, qui étoit fils de la fille aînée de Waldemar; mais le plus grand nombre donna sa voix à Olaus, fils de Haquin, Roi de Norvège, & de Marguerite fille de Waldemar, & il fut proclamé. Les écrivains du tems disent qu'on lui donna la préférence sur son concurrent, parce qu'étant héritier présomptif de la Couronne de Norvège & ayant des droits sur celle de Suède, on espéroit qu'il pourroit par la suite réunir en sa personne les trois Royaumes du Nord. Comme ce Prince n'avoit alors que cinq ans, sa mere Marguerite fut déclarée Régente du Royaume de Danemarck.

1374

HAQUIN.
1348.
1380.

Haquin ne survécut pas long-temps à cet événement. Il laissa à son fils la couronne de Norvège, & ses droits sur celle de Danemarck.

ARTICLE XLIII.

OLAUS IV.

MMARGUERITE mena son fils en Norvège, pour assister aux funérailles de son pere, & pour recevoir les hommages de ses nouveaux Sujets.

OLAUS IV.
1380.

Le Roi de Suède, craignant que la Régente du Danemarck & de Norvège ne conçut le projet de faire valoir les droits de son fils au trône de Suède, fit un armement considérable & entra en Scanie : mais Marguerite & le Maréchal du Royaume de Danemarck marcherent au secours de cette province, & forcèrent le Roi de Suède de l'évacuer.

Olaus ne posséda pas long-temps les couronnes de Danemarck & de Norvège ; il mourut en 1387, âgé de 17 ans. Ce jeune Prince fut généralement regretté : son esprit & la douceur de son caractère

annonçoient qu'il gouverneroit ses Sujets avec équité, & qu'il ne s'occu-
roit que de leur bonheur.

OLAUS IV.
1380.

Ce fut sous son regne que les villes Anféatiques obtinrent la permission d'établir un comptoir à Bergen en Norvège. Dès l'an 1273, on avoit permis à leurs Négociants de venir charger sur leurs vaisseaux les marchandises dont cette ville est l'entrepôt. Le profit qu'elles y firent, les engagea à y former une puissante colonie. Le jeune Prince fut enterré à Sora en Sélande, où l'on voit encore son tombeau, sur lequel il y a deux épitaphes en vers latins.

ARTICLE XLIV.

*MARGUERITE, surnommée la
Sémiramis du Nord.*

CETTE Princesse fut proclamée Reine de Danemarck par tous les Etats assemblés : le Sénat de Norvège déclara, au nom des Etats de ce Royaume, qu'il donnoit à cette Princesse le pouvoir de gouverner la Norvège pendant sa vie,

MARGUE-
RITE.
1387.

MARGUE-
RITE.
1387.

avec toute l'autorité que les loix accor-
doient aux Rois de Norvège. Les mêmes
Etats, comme de concert, nommèrent
pour son successeur, avec titre de Roi,
Éric, fils de Wratillas, Duc de Pomé-
ranie, & de Marie, fille d'Ingueburge,
sœur aînée de Marguerite. Ce jeune
Prince n'avoit alors que cinq ans.
Marguerite prit aussi le titre de Reine
de Suède, parce que son mari Haquin
avoit eu des droits sur cette Couronne.
Albert, qui possédoit la Couronne de
Suède, lâchoit contre cette Princesse
toutes sortes de railleries. Il l'appelloit
la Servante des Moines, parce qu'elle
étoit très-dévouée au Clergé; il la nom-
moit aussi le *Roi sans culottes*. Ce
Roi eut l'imprudence de fatiguer la
patience de ses Sujets par des vexations.
La plupart des Nobles alla chercher
un asyle en Danemarck. La Reine les
reçut avec accueil, leur promit même
de prendre les armes pour les délivrer
du Tyran qui les opprimoit. Elle leur
tint parole, battit Albert, le fit
prisonnier. Les Etats de Suède, pour
reconnoître un si grand service, la pro-
clamèrent Reine. Elle gouverna ces
trois Royaumes avec une prudence &

une sagesse admirables , & mourut en 1412 , âgée de 60 ans ; elle laissa ses 3 Couronnes à son neveu Eric : mais , sa mauvaise conduite le fit déposer. Les Etats des trois Royaumes proclamèrent Christophle , Duc de Baviere & fils de Catherine sœur d'Eric. Les trois Couronnes du Nord passerent successivement , sur la tête de plusieurs Princes ; celle de Suède en fut séparée vers l'an 1523. Les deux Couronnes de Danemarck & de Norvége sont toujours restées unies sur la même tête.

MARGUE
RITE.
1387

Les Rois de Danemarck faisoient autrefois gouverner la Norvége par un Vice-Roi ; mais depuis l'an 1739 , ils n'y envoient plus de Vice-Roi , & font gouverner ce pays par quatre Tribunaux. Celui qui est établi à Christiania juge les appellations des trois autres.

La Norvége embrassa la Confession d'Augsbourg en même tems que le Danemarck. Il y a aujourd'hui quatre Evêques , ou Surintendants Luthériens , pour le gouvernement Ecclésiastique de ce pays : on y compte 929 Eglises.





LA SIBÉRIE.

CETTE grande contrée est habitée par plusieurs Nations, qui sont variées autant par leurs mœurs & leurs habillements que par leur figure. Nous en avons donné une courte description dans l'Histoire de Russie. Mais la marche que nous avons prise dans cet ouvrage ne nous ayant pas permis d'entrer dans de plus grands détails, nous croyons que le Lecteur verra ici avec plaisir l'Histoire de cette portion de l'Asie, qui a été inconnue jusqu'à la fin du siècle dernier. Nous décrirons en particulier tous les pays que comprend le gouvernement de Sibérie : nous ferons connoître les productions de chacun d'eux ; &, autant qu'il sera possible, les différents Peuples qui les habitent.

ARTICLE I.

§. I.

Situation & division de la Sibérie.

LE continent que l'on comprend sous le nom de Sibérie, est situé entre le cinquante & le soixante-douzième degré de latitude, le soixantième & le cent-trentième degré de longitude du Méridien de Paris. Ses bornes sont, au Sud, la grande Tartarie; au Nord, la Mer Glaciale; à l'Orient, la Mer du Japon; & à l'Occident une chaîne de montagnes qui la sépare de la Russie.

La Sibérie a environ quinze cents ^{Son étendue:} lieues d'Orient en Occident (*), & quatre cents cinquante du Sud au Nord. Dans quelques endroits elle est retrécie par les golfes que forme la Mer Glaciale, & n'a que trois cents lieues.

Ce gouvernement est divisé en six sa division:

(*) Dans l'Histoire de Russie, on ne lui donne que 200. lieues; c'est une faute d'impression.

cantons ou districts , auxquels nous donnerons le nom de la principale ville qui y est située. A l'Occident est *Tobolsk* ; au Nord , *Jakutsk* ; à l'Orient , le *Kamtschatka* & *Nirzinsk* , que les Chinois appellent *Nipchou* ; au Sud , *Irkutsk* , & dans le centre *Jéniseisk*.

On jugera favorablement de l'étendue de ces cantons , puisque le plus petit , qui est frontiere de la Chine , n'a pas moins de deux cents lieues de circonférence.

Limites de
la Chine &
de la Sibérie.

Le commencement de la Sibérie proprement dite , est à la riviere de *Tchoufnich* , & *Kiakta* la sépare de la Chine. Cette limite fut fixée en 1727 , dans un traité fait par le Comte de *Ragoufinski*. Autrefois la Chine & la Sibérie étoient séparées par la riviere de *Boura* , qui est environ à deux lieues plus loin , vers le Sud : cette borne étoit de beaucoup plus avantageuse aux Russes. Les autres , tracées arbitrairement dans un désert montagneux , ne sont indiquées que par des pierres placées d'une maniere souvent équivoque : de plus on a placé le village sur la limite même , au milieu d'un désert stérile , où l'on peut à peine nourrir &

abreuver les chevaux. Cette situation rend tout extrêmement cher ; un coq se vend trois livres six sols, un agneau huit livres : enfin ce changement de limites a privé les Russes d'un grand avantage. Ce fut en 1727 qu'on établit à ces limites, deux villages, l'un Russe & l'autre Chinois : ils sont à cent-vingt toises l'un de l'autre. Entre les deux, mais plus près du village Chinois, il y a deux colonnes de bois d'environ trois pieds de hauteur : sur celle du côté de la Sibérie on lit ces mots : *Village de commerce des frontieres Russes*. Sur celle qui est du côté de la Chine, environ à une toise de l'autre, on voit une inscription en caracteres Mansouréens & Chinois, qui signifie, lieu des limites changées. Sur la montagne qui sépare les deux villages, il y a des gardes qui empêchent qu'on ne franchisse de part & d'autres les limites.

Le village Russe est un carré-long, dont le grand côté a cent cinquante toises, & le petit cent quarante-cinq. Il y a un rempart de bois à six bastions, & un fossé ; une porte du côté du Nord, une autre du côté du Sud, & trois petites du côté de l'Occident, vers

le ruisseau de Kiœkta , sur lequel sont les deux villages. Lorsqu'on construisit ce fort , on bâtit , du côté du Sud & de l'Orient , des casernes en bois , qui , formant à peu-près un angle-droit , viennent aboutir aux autres côtés du fort : chaque rang de ces casernes a environ quatre-vingt-dix toises Il y en a trente-deux qu'on a bâties à la hâte ; cependant les Marchands Russes ont été réduits , pendant long-temps , à ces mauvais logements. En 1733 , le Gouverneur *Choulouboy* fit construire , le long des côtés du fort , au Nord & à l'Occident , de nouvelles casernes : il n'y en a que quinze ; mais elles sont beaucoup plus commodes que les anciennes. Dans la même année , il fit aussi bâtir , presque au milieu des anciennes casernes , une maison marchande , longue de quarante-trois toises & large de quarante-huit. Il y a en outre , dans le fort , un magasin de vivres , & un cellier de biere & d'eau-de-vie. On voit au-dessus du fort , du côté de la Sibérie , deux bains publics ; au-dessus une brasserie , & un cabaret établi sur le Kiœkta.

Le village Chinois est long d'environ

sont quarante toises & large de cent trente-cinq. Il est entouré d'un simple rempart ou retranchement de bois ; il a trois portes au Nord , trois au Sud , deux vers le Kioëkta , & une petite à l'Orient. Au long côté du village , il y a trois rues paralleles , alignées sur les portes & traversées par une autre rue qui est au milieu du fort. Les maisons sont basses & faites de terre & de bois , mais alignées. Chaque maison a son retranchement particulier & deux chambres ; l'une sert pour déposer les marchandises , l'autre pour loger : celle-ci est fort petite & presque remplie par un banc large & bas , qui ne laisse sur la longueur qu'un espace étroit. Tout y paroît propre : on n'y voit point de poêle : au dehors , & derriere la chambre , il y a trois compartiments dans lesquels on met du bois , & d'où partent des tuyaux qui passent sous le banc , en se courbant plusieurs fois : ces tuyaux échauffent la chambre & le banc ; qui sert en même tems de lit , de siège & de table ; cependant il y a toujours du feu dans ces chambres , afin qu'on puisse allumer sa pipe quand on le désire.

Les Chinois sont très-bien le charbon ; il n'y a jamais parmi le leur de bois qui puisse fumer , & il se consume lentement , parce qu'il est de bois de bouleau.

Il ont ordinairement dans leurs chambres une Idole peinte ou sculptée ; mais tantôt d'une forme , tantôt d'une autre. Il n'y a dans ce village aucun temple. Ils n'ont dans toute l'année qu'un jour de fête ; c'est le premier jour de leur année , qui commence le premier Février ; ils le nomment le mois *Blanc*. Ce jour , ils ôtent de dessus leurs portes l'inscription de l'année qui vient de finir , pour y mettre celle de l'année qui commence : devant leurs maisons ils dressent de longues perches , y attachent des lanternes où ils entretiennent des lumieres pendant toute la nuit , font des illuminations de toute espece : ils s'amusent pendant tout le mois , & un de leurs plus grands divertissemens est l'ivresse. Leurs jeux ordinaires sont les jeux de cartes & celui des échecs ; ils s'y livrent quelquefois de telle sorte , que plus d'un Marchand s'y ruine. On voit dans leur village des charettes assez curieuses & rares ; elles ont

ont un effieu mobile & qui tourne avec la roue ; pour rais , deux morceaux de bois qui se croisent & entrent dans l'effieu : ces charrettes sont de bois de chêne.

Tous les Chinois qui viennent à Kiœkta ; sont des espèces de payfans qui ne connoissent que leur commerce. Ils ont un commandant qui leur est envoyé de Pékin & change tous les deux ans : il juge les différends que les Chinois ont avec les Russes , & se concertent , à cet égard , avec les Commissaires Russes. M. *Gmelin* , observe qu'en général , ces sortes d'Officiers ne se comportent pas toujours selon l'intention du Gouvernement : il dit qu'un régiment entier devoit être en garnison au fort de *Stéielki* pour veiller à la sûreté des frontieres ; mais que , lorsqu'il y passa , il n'y avoit qu'environ deux cents cinquante hommes ; tout le reste avoit des congés ; que le Colonel de ce Régiment n'avoit ni Lieutenant Colonel , ni Major ; que les Officiers à ses ordres étoient quatre Capitaines ; dont deux restoient avec lui & les deux autres alloient ailleurs ; qu'il avoit aussi deux Lieutenants & quelques Enseignes ; mais qu'ils

se comportoient presque toujours le plus possible, & n'avoient, en cas de guerre, aucune expérience.

§. II.

Climat de la Sibérie.

La variation de la température des climats dépend non-seulement de la distance de l'équateur, mais encore de la mer qui fournit les vents, & de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de prise. Les montagnes occasionnent souvent du froid, & quelquefois elles en garantissent. La mer entretient la chaleur par des brouillards pèsants; mais elle la tempere aussi par des vents périodiques. Un sol aquatique & marécageux engendre tour à tour les glaces & les vapeurs brûlantes; un sol pierreux & sec est exposé à toutes les rigueurs des hivers & des étés également extrêmes. La direction des vents raréfie ou condense les vapeurs qui se forment dans l'atmosphère; assemble ou disperse les nuages & cause cette inégalité qui fait qu'un pays plus septentrional est moins froid qu'un climat plus austral.

La variété qui regne dans le climat de toutes les provinces de la Sibérie, se montre aussi dans leurs terroirs & dans leurs productions. La Sibérie, à commencer au cinquantième degré de latitude, s'abaisse considérablement du côté du Nord. A mesure que l'on avance vers les rives de la mer septentrionale, le terrain s'applatit; il semble n'être qu'une vaste plage que la mer a insensiblement laissée à découvert: on peut donc regarder une partie des côtes de la Sibérie comme un pays assez récemment formé par la retraite des eaux de la mer. C'est de cette pente du terrain de la Sibérie que vient la rigueur du froid qui s'y fait sentir: » Le vent du Nord, » dit M. de *Strälhenberg*, ne continue » jamais au-delà de trois jours; ayant » commencé en hiver à souffler le » premier jour, il devient plus rude le » second, & si piquant le troisième, » que les Pies, dont il y a des milliers » dans cette saison à Tobolsk, tombent » souvent gelées & mortes. Lorsqu'au » quatrième jour le vent tourne au » Sud, il continue, quoiqu'il doive » naturellement être plus chaud, à » être aussi froid & aussi piquant qu'il

» étoit le troisieme jour en venant du
» Nord. Cet effet singulier vient de la
» répercussion du vent du Nord, qui ;
» ayant choqué contre les hauteurs &
» les montagnes de la Tartarie, situées
» vis-à-vis & au Midi de la Mer Gla-
» ciale, s'en réfléchit encore pendant
» le quatrieme jour, & continue de
» refroidir l'air comme s'il venoit direc-
» tement du Nord ».

Tobolsk, Solikamskaïa, Tomsk, Ienisseïsk, Oïekmïnskoi, sont au nombre des endroits où l'on ressent le plus grand froid de la Sibérie ; cependant en Sibérie, comme par-tout ailleurs, les hivers sont différents. Au mois d'Octobre de l'année 1734, M. Gmelin observa que le froid étoit extraordinaire à Ienisseïsk ; que de jour en jour il devint moins rigoureux ; que le 2 Janvier suivant il ne faisoit plus froid, & que le printems vint beaucoup plutôt qu'on ne pouvoit l'espérer dans ce climat ; que l'Ienisseïsk dégela le 8 Avril, & que le 12 l'on n'y voyoit plus de glaces ; que les plus beaux jours du printems durèrent pendant près d'un mois ; & que dans l'espace de trois semaines la campagne reprit sa

DES TERRES POLAIRES. 125

Verdure & la plupart des plantes fleurirent : qu'à Mengaséa, qui est la ville la plus septentrionale de la Sibérie, le 10 Juin, la terre étoit couverte de neige, que la glace étoit épaisse & ne dégelait pas; mais que le 12 on se passa de feu; que le 14, on ne vit plus de neige; que l'herbe croissoit à vue d'œil; que le 15, la violette jaune étoit en fleur, & que vers le 28, l'herbe étoit haute environ d'un pied & demi: que depuis le 11, il n'y avoit aucune différence sensible entre le jour & la nuit; qu'on pouvoit lire à minuit avec autant de facilité qu'on lit à midi dans les pays plus méridionaux, lorsque le ciel est couvert de nuages: que le soleil étoit continuellement sur l'horison; que cependant, lorsqu'on étoit dans un lieu bas, vers minuit, on perdoit de vue une partie du disque, mais qu'on le voyoit en entier du haut d'une tour peu élevée. A Iakoutsk, vers la fin de Septembre, le jour est presque insensible à neuf heures du matin, & à deux heures & demie après midi on voit les étoiles, quand le ciel est pur. L'hiver est souvent très-rude dans ce canton, & il y a été si excessif qu'un Vaivode, allant de sa

maison à la Chancellerie, qui n'en étoit éloignée que d'environ quatre-vingt pas, quoiqu'il eût le corps couvert d'une bonne fourrure & la tête cachée dans une capote de peau, eût les mains & le nez gelés, de manière qu'il eut beaucoup de peine à se rétablir.

Les membres qui viennent de geler n'ont aucun sentiment, & sont plus blanc que le reste du corps. On les frotte ordinairement avec de la neige pour les guérir, & dès qu'ils commencent à devenir sensibles, on substitue de l'eau chaude à la neige : s'il y a peu de tems qu'ils soient gelés, le remède le plus prompt est de les frotter avec une étoffe de laine ; mais s'il y a longtemps, il faut mettre la partie gelée premièrement dans la neige, ensuite dans l'eau chaude, l'y laisser pendant quelque tems, après quoi on en vient au frottement. Les Jakoutes employent un remède que quelques Russes ont pris d'eux : ils enduisent le membre malade avec de la bouze ou de l'argile ; quelquefois avec ces deux matières mêlées ensemble ; ils disent que l'une & l'autre y rappellent le sentiment. Ils le regardent aussi comme un remède

préservatif; & lorsqu'ils ont à faire un voyage un peu long, par un grand froid, ils s'enduisent les parties du corps les plus exposées, & prétendent de cette maniere diminuer les effets du froid.

M. l'Abbé *Chappe*, dit que c'est une erreur d'attribuer les grands froids de la Sibérie, à la hauteur qu'on suppose au terrain; qu'ils sont, sans doute occasionnés par les sels qu'on y trouve en grande quantité; que c'est à des causes locales & particulières qu'il faut attribuer ces grands froids; que les forêts immenses empêchent l'action du soleil sur la surface de la terre, & que les hommes, par la culture des terres, influent considérablement sur les climats.

Le Kamtschatka n'a pas un hiver aussi rude que l'annonce sa position géographique; mais s'il est modéré il est long & constant. Le printems est court, &, quoique pluvieux, il est parsemé de beaux jours. L'été n'est pas plus long; mais il est plus inconstant, plus bizarre & plus froid à proportion. Le voisinage de la Mer & la fonte des neiges y couvrent tous les jours le ciel

d'un voile de vapeurs , que le soleil ne dissipe ordinairement qu'à midi. Cependant loin de la mer , le tems est constamment ferein depuis le mois d'Avril jusqu'à la mi-Juillet. L'été n'a rien de violent au Kamtschatka. La pluie y est fine , la grêle petite , le tonnerre sourd , l'éclair foible , la foudre rare ; elle n'a jamais tué personne.

Au Kamtschatka, la plus belle saison de l'année est l'automne ; les plus beaux jours sont pendant le mois de Septembre ; mais vers la fin , les vents & les tempêtes annoncent l'hiver. Les rivières se glacent dès le commencement de Novembre ; on y voit , ainsi que dans les deux mois suivans , rarement des jours fereins.

Ce sont les vents qui président aux saisons dans cette contrée. Sur la mer Occidentale , regne dans le printems le vent du Sud , tournant tantôt à l'Est , tantôt à l'Ouest ; en été le vent d'Ouest ; en automne , celui du Nord qui panche souvent à l'Est ; en hiver , le vent d'Est courant au Sud , d'où souffle un vent impétueux , qui revient souvent , & dure trois jours , renversant les

hommes par terre , & poussant les castors marins sur des glaçons flottants contre la pointe de Lopatka. Le vent du Nord donne , en toute saison , le plus beau tems ; celui du Midi , de la pluie en été , de la neige en hiver. Comme ces vents viennent la plûpart de la mer , ils n'est pas étonnant qu'ils dominant sur une langue de terre placée entre deux mers. On observe que la terre y éprouve des vicissitudes de la mer , à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat est plus doux , la terre plus fertile au Nord qu'au Midi. Près de la grande riviere , le tems est agréable & serein ; mais à la pointe méridionale , où tous les vents se heurtent , les habitans n'osent sortir de leurs cabanes. En approchant de ce cap , plus on trouve de brouillards en été , plus on essuie d'ouragans en hiver. La neige qui tombe entre le cinquante-deuxieme & le cinquante-cinquieme degré , est si abondante , qu'à la fonte du printems , toute la campagne en est inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le séjour du pays encore plus incommode , ce sont les vents & les ouragans :

ceux qui s'élèvent de l'Est partent du Midi. M. Kracheninnikow veut en conclure qu'ils viennent moins de la mer que des volcans & des exhalaïson que la terre produit entre le cap de Lopatha & l'embouchure du Kamtschatka. Mais ces vapeurs & ces feux, origine & foyer des ouragans, ne sont-ils pas excités eux-mêmes par la fermentation que la mer produit dans le centre de la terre, à travers les antres & les cavités dont l'Océan a percé la masse du globe ?

§. III.

Terroir de la Sibérie.

Terroir. ON trouve dans la Sibérie beaucoup de montagnes, des rochers, des deserts, des lacs & des volcans. Vers l'embouchure de la Tara, il y a des deserts qui sont considérables; ils ressemblent à des champs remplis de chaume. Les Tartares mettent le feu à l'herbe desséchée qui les couvre; elle s'enflamme aisément & est bien-tôt consumée. On voit dans ces deserts beaucoup d'endroits marécageux: il y

DES TERRES POLAIRES. 131

en a qui , pendant l'été , sont extrêmement secs & ne produisent aucune herbe : il y a des lacs & des chemins battus ; le feu s'arrête à tous ces endroits , & s'éteint de soi-même. Les Voyageurs sont aussi souvent la cause de ces sortes d'incendies : ils sont obligés d'allumer des feux aux endroits où ils se reposent , se remettent souvent en route sans les éteindre , & , de proche en proche , le feu se communique par tout. En sortant des montagnes qui sont près de Sempalat ; on trouve une vallée très-agréable ; le ruisseau Beres-fovke , dont les eaux sont pures & claires , y coule à l'ombre des bouleaux qu'il arrose ; ses bords sont couverts de fleurs & de verdure : l'Irtich & les montagnes voisines forment une vue charmante. Ensuite on trouve d'autres vallées fertiles & belles. A douze ou quinze lieues de l'Irtich , près du fort Oust - Kaménagorsk , on trouve un desert : les Kalmoukes de ce canton y mettent eux-mêmes le feu pour arrêter les Cosaques , qui ne vont qu'à cheval , & qui , faute de fourages , ne peuvent aller au-delà. A cinquante lieues de la Tchoumich , la terre ne produit que

des pins, des bouleaux & des peupliers. A quelque distance le terrain est résineux, brûle souvent & fume sans cesse : le lit de terre n'étant pas profond, on pourroit éteindre ce feu. Près de la ville de Krasnoïark, il y a des deserts, où les Flouchives, peuples qui habitent ce canton, nourrissent des chevaux & des bêtes à cornes : pendant l'hiver on y voit rarement de la neige, & ces animaux vivent d'herbes pourries & de racines qu'ils déterrent ; si la terre est par hazard couverte de neige, ils l'écartent pour trouver leur nourriture : ces animaux ne sont pas si forts que ceux que l'on voit ailleurs. On cultive ici des grains, & la terre y est si fertile qu'il suffit d'en travailler la superficie, pour ensemençer cinq ou six ans de suite, sans engrais : lorsque les parties cultivées ne produisent plus avec la même abondance, il y en a beaucoup d'autres qui sont inutiles & qu'on peut ensemençer. Quatre lieues au-dessous de la ville de Selinghinsk, on trouve aussi un terrain qui produit sans soins & sans engrais. La paresse des habitants de ce pays est si grande qu'ils ne veulent pas que la nourriture leur coûte la moindre

peine : il en est de même dans tous les cantons fertiles de ce grand pays, où l'on n'oblige point les hommes à travailler. Ces peuples vivent plutôt dans la misère que de fumer les terres ; ils disent que ce que l'on a par le travail ne vient pas de Dieu.

Le climat d'Argonne est extrêmement froid ; on y trouve plusieurs endroits où la terre ne dégele pas à plus de trois pieds de profondeur : les celliers y sont pratiqués dans les mines d'argent, & l'air en est si froid, que lorsqu'on en ouvre la porte, on hésite pour aller plus avant : la glace qui s'y forme en hiver ne fond point en été. Le district d'Argonne est sujet à deux tremblements de terre périodiques ; l'un se fait sentir au printemps, l'autre au commencement de l'hiver. On dit qu'ils sont fort doux, & généraux : que celui d'hiver dure jusque vers le mois de Novembre ; qu'alors le terrain s'élève d'environ un demi-pied, & qu'au printemps il s'abaisse peu-à-peu. Il croît dans ce canton une espèce de blé-sarasin sauvage. Avant d'arriver au lac de Segan-nor, on traverse un désert sec & salé : on trouve ensuite un désert pierreux ; la chaleur y est insupportable.

au commencement d'Août : il y a dans ce desert plusieurs lacs salés ; & dans d'autres deserts voisins une grande quantité d'ânes sauvages. L'air est très-pur à Oudinsk ; les maladies y sont rares ; le terroir est favorable aux légumes , & les vivres y sont en abondance. Iakoutsk est situé dans une belle plaine : quoique les environs de cette ville soient montagneux , ils sont très-agréables ; il y a d'excellents pâturages sur la rive occidentale de la riviere d'Angare. Les habitants de ce canton ne cultivent aucun blé ; les grains qu'ils consomment sont apportés des plaines plus éloignées du territoire d'Ilimsk , & des villages de l'Irkout & du Konda. Aux environs de la Léna , il y a peu de terrein qui ne soit couvert de bois ; les habitants y mettent le feu pour avoir des terres à cultiver , & le terroir est si ingrat qu'il ne produiroit rien , s'il n'étoit fumé ; cependant au fort Kirenskoï , qui est peu éloigné de ce canton ; les terres sont très-fertiles , & les plantes y ont une force & une grandeur extraordinaire. Les habitants de ce lieu , & même les animaux , sont sujets aux goîtres , & ces tumeurs y deviennent

Goîtres.

très-considérables ; cependant on ne voit point de montagnes dans ce canton , les troupeaux sont toujours en plaine , les femmes n'y sont occupées que du soin de leur ménage ; ainsi l'action de monter ne peut pas être ici la cause de cette incommodité. Un de ces Goîtreux a assuré à M. Gmelin , qu'ayant passé une année dans les environs de la rivière d'Anga , son goître , qui étoit alors à son plus haut point de grosseur , diminua considérablement ; qu'il revint dans le même état quelque tems après son retour dans le canton de la Kerin-ga.

A l'entrée du district d'Ilimsk , les environs de la Léna commencent à prendre un aspect sauvage ; on n'y voit que des montagnes escarpées & couvertes de bois. A trois lieues delà , sur la rive droite , est un rocher très-élevé ; sur la rive gauche , une grande plaine , & l'un & l'autre sont couverts d'arbres renversés & couchés du Midi au Nord. On dit que tout ce canton étoit une épaisse forêt ; mais qu'en 1733 , le dix-neuf Juillet , une tempête épouvantable la renversa. Au-

delà de Vitimsk, les environs de la Lénâ ont un aspect moins sauvage ; les bois sont moins épais , les montagnes moins hautes , le terrain rapporte du foin & des grains. Vers l'embouchure de l'Olecma le terrain est sablonneux , les bords de la Lénâ sont couverts de cailloux gris ; les bois deviennent moins épais , les saules y sont aussi communs que dans les contrées supérieures ; mais on en voit peu de la grande espèce. Les terres labourables sont communes ; les Iakoutes peuvent mettre leurs bestiaux en pâture pendant l'hiver ; les troupeaux s'engraissent peu-à-peu : quand la neige est abondante , ils sont obligés de chercher leur nourriture où ils peuvent la trouver : les Iakoutes sont trop faibles pour faire des provisions de foin ; cependant les bestiaux y meurent rarement de faim. Le climat de Iakoutsk ne convient nullement au blé : on a cependant vu l'orge y croître & mûrir ; mais comme elle y a mal réussi plusieurs fois , il y a long-tems que la culture en est abandonnée. Quant aux autres espèces de blé , elles n'y viennent point en maturité : ce canton est trop septentrional. La terre y est noire , grasse

& produit des bouleaux. Telles sont les marques du meilleur terrain de la Sibérie : mais quelles qu'en soient les qualités, il ne peut produire sans une chaleur suffisante ; & quelquefois vers la fin de Juin la terre est gelée à trois pieds de profondeur. Stralhenberg prétend que la cause de ce froid, presque perpétuel, est le voisinage de la Nouvelle Zemble & de ses montagnes de glaces ; mais outre qu'il y a des glaces non-seulement à la Nouvelle Zemble & sur toutes les côtes septentrionales de la Sibérie, le seigle & même le froment viennent très-bien en plusieurs cantons plus voisins que Iakoutsk de la Nouvelle Zemble. Quoiqu'aux environs de cette ville il y ait des montagnes, on y trouve peu ou point de sources, peut-être parce que la terre est gelée. En 1685, on voulut creuser un puits, & l'on trouva la terre gelée, au mois de Juillet, jusqu'à treize toises de profondeur : plus on approche du Nord, plus ce défaut de sources augmente. Dans le canton des Tartares Beltiens, se trouve un desert couvert de réglisse aux environs de Krasnoïark ; le terrain est assez bon ; un peu plus

loin , la terre est grasse , propre à la culture ; le seigle y réussit ; mais le froment & l'orge n'y viennent que médiocrement : les pâturages y sont excellents ; les bestiaux y vivent très-bien , les moutons Kalmoukes y multiplient beaucoup & ne dégèrent point. Les payfans des autres cantons de la Sibérie ont essayé d'élever cette espèce de moutons & n'y ont jamais réussi ; ils dégèrent ou meurent : on pense qu'ils ne peuvent vivre dans un pays plus découvert , ou supporter une plus grande chaleur. La différence du terroir , des plantes qu'il produit ; la situation des lieux cause , sans contredit , une grande variété dans les animaux. Près du district des Tartares Barabins , se trouve une plaine très-découverte , où l'on n'a que de l'eau de puits qui est un peu salée & sulfureuse ; il y a aussi , à la distance de deux lieues , du bois de bouleau : c'est dans cette plaine qu'est situé le fort Tchanskoï. Le fort Kainfkoï est dans le district même des Barabins : les environs de ce fort sont fertiles , découverts , & l'aspect en est agréable : on y a aussi du bois de bouleau ; mais quoiqu'il soit plus dur qu'

DES TERRES POLAIRES. 159

les bouleaux ordinaires , les habitants prétendent qu'il pourrit promptement. Le terrain de ce pays produit de la tourbe : il est propre à l'Agriculture ; on peut y avoir de très-belles prairies & de très-beaux troupeaux , & on n'y manque d'aucune des choses nécessaires à la vie : ce pays est peu habité & ressemble presque à un désert. Les environs du fort Ialoutorovskoï sont couverts de bois : il y a de grandes plaines qui s'étendent le long de la Tobol , & servent de pâturages à un grand nombre de chevaux. Les fréquentes inondations empêchent que ces campagnes ne soient cultivées ; cependant au Nord & à l'Occident du Fort on trouve suffisamment de terres labourables : le blé y réussit assez bien ; un pond ou quarante livres de farine , ne coûte ordinairement que huit à dix sols : les bestiaux y sont en grand nombre ; mais les moutons y sont sujets à des épidémies si rapides qu'elles enlèvent quelquefois un troupeau entier : la tête & les parties enflent , & l'animal meurt en moins d'une demi-heure. A Solikamskaïa , le terroir produit beaucoup de sel. Lorsqu'on creuse des puits pour

les salines, si l'on trouve une argile grise, c'est un très-bon signe : celle de Solikamsk contient de petites marcasites cubiques, de couleur d'or pâle. A Stroganov & Piskore, elle est entièrement pure, quoiqu'elle ait une odeur de soufre plus forte que celle de Solikamsk. La terre grise est un signe certain de la proximité des sources salées ; & on regarde aussi comme une marque assez sûre celle qui devient laiteuse pendant la chaleur, de quelque couleur qu'elle soit. La terre rougeâtre indique qu'on est loin des sources salées. La terre de Solikamsk étant fort légère, il est facile d'y creuser des puits ; mais les parties de cette terre ayant entr'elles peu de cohérence, elle tombe facilement, & bouche les canaux des sources. Celles de Stroganov & de Piskore étant au contraire un terrain ferme, n'ont pas le même inconvénient.

Tel est en particulier le terroir de différents cantons de la Sibérie. Mais en général, la province de Tobolsk, est stérile depuis sa capitale jusqu'à l'embouchure de l'Oby : à l'Orient, & au Sud elle produit des légumes & des

fruits assez bons. Celle de Iakutsk est tout-à-fait stérile ; on n'y voit que des genévriers , des groiseliens , des framboisiers , de petits arbrisseaux & des pins. Dans celle de Ieniseïsk , quoi que le sel soit assez bon , il est si fort resserré entre des montagnes , qu'il n'y a que des espaces très-étroits à cultiver , & qui restent stériles par la paresse des habitants. La province de Nerzinsk est la plus féconde de toutes celles de la Sibérie. Le terroir de la province d'Irkutsk est sablonneux , & chargé de montagnes sans verdure : on y rencontre des plaines si desertes & si arides qu'on y voyage deux ou trois jours sans voir un seul arbre. Dans le Kamtschatka la fécondité des terres dépend particulièrement de la température du climat , & de sa position à l'égard du pôle & de la mer.

Les lieux qu'arrose la Kamtschatka se ressentent de l'abondance que répandent par-tout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines & de bayes , qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y donne les bois également propres à la construction des maisons & à celle des

vaisseaux : les plantes qui veulent un terrain chaud y croissent beaucoup mieux , sur-tout à la source de la Kamtschatka , où la péninsule est plus large , plus loin de la mer , & moins sujette aux brouillards. Entre sa source & son embouchure , on a semé de l'avoine & de l'orge avec succès : peut-être le froment y réussiroit-il aussi.

Les légumes qui ont besoin de chaleur ne parviennent pas à leur maturité dans ce pays : la laitue , le chou n'y pomment jamais ; les pois n'y font que fleurir. Mais ce qui ne demande que de l'humidité , comme les navets , les radix ou raiforts , & les betteraves , viennent par-tout plus abondants , plus gros & de meilleur qualité le long de la riviere de Kamtschatka. Tout le pays est plus fécond en herbe qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivières , dans les marais & les bois , elle surpasse la hauteur d'un homme , & peut se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluies du printems , à l'humidité du terrain qu'on doit cette fécondité. Ce foin se conserve fort avant dans l'automne , &

garde sa seve & son sue en hiver. Aussi les bestiaux y sont extrêmement gros & gras , & donnent du lait dans toutes les saisons.

Les bords de la mer ne sont propres ni aux paturages , ni à la culture , ils sont en général trop pierreux trop sablonneux , ou trop marécageux. Sur la côte occidentale , depuis la mer de Pengina , l'on trouve , en avançant dans le pays , des endroits bas qui paroissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y gele qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle , jusqu'à l'épaisseur d'une archine & demie ; plus bas , une couche de glace très-dure à briser ; ensuite une vase délayée & liquide ; enfin se trouve le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée , qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles , les endroits élevés & les collines qui s'en éloignent sont couverts de bois. La neige qui précède la gelée , aux premiers jours de l'automne , s'oppose à la semence des

grains , parce que , venant à fondre , elle emporte ou corrompt les semences : au printems , jusqu'au mois d'Août , des pluies abondantes avec la fonte des neiges couvrent d'eau la surface de la terre. Ce qu'on a semé croît cependant assez vite ; mais , comme la saison de l'été se trouve fort courte , & qu'elle a quelquefois quinze jours sans soleil , la moisson ne mûrit point , & la gelée vient la surprendre en fleur. Les côtes ont peu de bois , & les bords des rivières n'ont que des saules & des cannes. Les rivages de la *Bolschaia-Roka* sont coupés à pic , & l'on trouve sous plusieurs couches de glaise , de sable , de fange & de vase , à six pieds de profondeur , des arbres d'une espèce inconnue au Kamtschatka , ce qui fait conjecturer qu'autrefois ce pays a été couvert par la mer , ou que le globe a pu varier dans sa position.



ARTICLE II.

*Découverte de la Sibérie, du
Kamtschatka, des isles
Kouriles & autres.*

§. I.

Découverte de la Sibérie.

LA Sibérie fut connue des Russes en 1563, par un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anika* : elle a été conquise dans la suite par un chef de Brigands.

Avant la conquête des Russes, la Sibérie formoit un Royaume particulier, qui étoit gouverné par un prince Tartare, de la religion de Mahomet.

Sous le regne du Czar Iwan Basilowitz, un nommé Iermack Timofewitz, suivi de mille Cosaques, ravageoit, ainsi que nous l'avons dit dans l'Histoire de Russie, (*) les environs de l'Occa & du Volga. Iwan fit poursuivre ce brigand par des troupes qui le battirent

(*) Tom. XV, p. 232.

& l'obligerent à prendre la fuite. Il obtint des secours d'un Seigneur nommé *Strogenow*, descendit la Tura avec ses Cosaques, surprit la ville d'Onzigidun, actuellement Timéen, passa à Sibir, ville près de laquelle on a bâti celle de Tobolsk, en chassa Zutchium, Kam qui y régnoit, fit son fils prisonnier & l'envoya à Moscou; fit offrir à la Cour de Russie sa conquête, pour obtenir le pardon des ravages qu'il avoit faits. Iermack fut écouté favorablement, & aussitôt, on envoya des troupes pour prendre possession de la Sibérie. Depuis ce tems, les Russes se sont insensiblement étendus jusqu'au rivage de la mer du Japon & aux frontieres de la Tartarie Chinoise.

Iermack, à qui on donne le titre de Prince de Sibérie, ne jouit pas longtemps de sa conquête : en descendant l'Irtisch, ses troupes furent taillées en pièces, & il perdit la vie dans le combat. Comme c'étoit aux Cosaques, qu'on devoit la conquête de ce pays, à mesure qu'on y envoya des troupes elles furent incorporées avec eux. C'est par cette raison que toute la milice de Sibérie

porte encore aujourd'hui le nom de Cosaques.

Zutchiumi resta long-temps à Moscou. On lui donna le nom d'Altenai, Sultan. Il est devenu la tige de la famille de Sibirski, qui est comprise aujourd'hui parmi les Princes étrangers, comme descendant des Kans de Sibérie. Le nom de Iermack est encore actuellement fort en vénération dans ce pays. Tous les ans, on fait, dans différents endroits, & sur-tout à Tobolsk, une cérémonie en son honneur, & on ne manque pas de chanter un hymne à sa louange.

§. II.

Découvertes du Kamtscharka.

Aussi-tôt que les Russes eurent établi & assuré leur domination dans la Sibérie, ils firent de nouveaux efforts pour connoître les pays voisins, & soumettre les peuples sauvages qui les habitoient.

Wolodimer-Atlasow, Cosaque de nation, étant Commissaire à Anadir-Ostroy, reçut, en 1697, ordre d'étendre la domination R. Il envoya

seize soldats pour lever des tributs & subjurer des hommes. Morosko, Capitaine de cette troupe, s'avança jusqu'au Kamtschatka, qui n'est pas à cent lieues de la rivière d'Anadir. Sur son récit, Atlasow se mit à la tête d'environ cent hommes, & partit lui-même pour la conquête de ce pays. Arrivé à l'endroit où la presqu'île s'éloigne du continent & s'avance dans la mer, il partagea sa troupe en deux bandes, donna l'une à Morosko, pour conquérir la côte orientale, & marcha avec l'autre pour soumettre la côte occidentale.

Ces deux corps se rejoignirent vers le milieu de la presqu'île, sur la rivière de Tigil. Ces hommes de feu, c'est ainsi que les nommoient les Kamtschadales, à cause de leurs fusils, firent payer tribut à cinq ou six peuples sauvages. Atlasow, pour s'assurer des Nations qu'il avoit soumises, bâtit un fort sur la rivière de Kamtschatka : il y laissa quinze hommes avec un commandant, & revint à Moscou, en 1700. Les dépouilles qu'il remporta consistoient en trois mille deux cents zibelines, dix castors marins, sept peaux de cast-

tors amphibies ou terrestres, quatre loutres, dix renards gris & cent quatre-vingts-onze renards rouges. Ce butin lui valut le grade de Commandant des Cosaques dans la ville d'Iakoutsk. Il eut ordre de retourner au Kamtschatka avec cent de ces soldats ; mais en sortant de Tobolsk, il fut mis en prison, pour avoir pillé un vaisseau marchand.

Potop-Serioukrow, qu'il avoit laissé au Kamtschatka, resta trois ans dans son fort, sans guerre avec les Kamtschadales, se bornant à trafiquer, parce qu'il n'avoit point de force pour conquérir. Mais, voulant passer à Anadirsk, il fut tué dans sa route, avec ses soldats. Tout fut assez paisible, de part & d'autre, pendant cinq ou six ans : les Cosaques se contenterent de lever quelques tributs, & les Kamtschadales de tuer quelques Cosaques. Cependant ce n'étoit pas une guerre ouverte ; on vivoit en aussi bonne intelligence que des soldats sans discipline peuvent conserver avec un peuple sans police.

Mais les Commissaires envoyés de Russie au Kamtschatka, pour y exercer

le pouvoir le plus absolu , souleverent des peuples qui se croyoient indépendants. Si la levée des impôts a souvent occasionnée des émeutes dans les Etats policés , il n'est pas surprenant qu'elle en excite chez des peuples sauvages.

Les Kamtschadales étoient si peu disposés à reconnoître une domination étrangère , qu'ils prenoient pour des exilés ou fugitifs de leur pays , ces Russes qui venoient tous les ans leur demander un tribut de pelleteries. Ce peuple ne savoit pas encore quels étoient les prétendus droits d'un conquérant ; mais il résolut de se défaire de tous les Russes. Les Kamtschadales de Bolchereskoï brûlerent le petit fort qu'on y avoit établi pour fondement de la souveraineté ; ils en massacrèrent tous les soldats. Près de la mer des Castors , cinq Commis des tributs furent tués en exerçant leur emploi. Les Cosaques , n'osant attaquer les rebelles , se tinrent sur leurs gardes , en attendant un chef. Atlasow sortit enfin de prison en 1706 , pour être mis à leur tête. On le renvoya au Kamtschatka avec des munitions & de l'artillerie ; afin de mériter par des conquêtes le pardon du brigandage qu'il

avoit commis ; & on lui recommanda la douceur & la justice , sous peine de mort.

Dès qu'Atlasow fut arrivé aux forts élevés sur le Kamtschatka , il détacha soixante-dix Cosaques pour réduire les rebelles qui avoient tué les Commis. On ne trouva point de résistance jusqu'à la baye d'Awatcha où les Kamtschadales s'étoient assemblés au nombre de huit cents. Ils se confioient si fort dans la supériorité de leur nombre , que , résolus de ne point tuer les Cosaques , ils avoient apporté des courroies pour les lier. Les Cosaques ayant paru sur la côte , virent dans la bayes des canots vuides. Les habitans s'étoient cachés dans des bois qui étoient sur le chemin. Aussi-tôt que les ennemis furent passés, les Kamtschadales fondirent sur eux ; mais la valeur des Cosaques renversa les uns & dissipa les autres. Le fruit de cette victoire , qui leur coûta six hommes , se réduisit à faire trois prisonniers considérables , qui donnerent en tribut une trentaine de peaux. Mais les Cosaques ne jouirent pas tranquillement de leur butin ; ce fut un germe de révolte chez leurs

ennemis , & de discussion entr'eux.

Atlasow qui commandoit les Cosaques , les avoit menés avec tant de rigueur , qu'avant qu'il arrivât au Kamtschatka , la Chancellerie de Iakoutsk , où il les avoit pris , étoit déjà remplie de mémoires contre lui. Sa mauvaise conduite fut poussée à des excès révoltants : à la fin de l'hiver de 1707 , ses troupes lui ôtèrent d'elles-mêmes le commandement. Pour leur justification , elles alléguèrent entr'autres griefs , qu'il laissoit mourir de faim les soldats , en s'appropriant les vivres qu'il prenoit aux Kamtschadales , qu'ayant tué de sa main , un soldat innocent , il avoit répondu à ceux qui se plaignoient de cette barbare action , qu'il pourroit de même les faire périr tous , sans que le Czar lui demandât compte de leur vie ; qu'il avoit dit aux Kamtschadales , au sujet de la mort de ce soldat , que s'il l'avoit tué , c'étoit pour empêcher les autres d'effectuer la résolution qu'ils avoient prise , d'égorger tous les habitans du pays , afin de s'emparer de leurs dépouilles.

Atlasow étoit sujet à l'ivrognerie , à la rapine. On le mit en prison ; ses

DES TERRES POLAIRES. 153

effets furent enlevés & déposés dans le fisc. Ils consistoient en douze cents trente-quatre zibelines, quatre cents renards communs, quatorze renards noirs, soixante-quinze castors marins, sans compter beaucoup d'autres fourrures. Enfin il avoit amassé des richesses immenses en peu de tems.

Cependant on envoya successivement deux Commissaires au Kamtschatka, dans l'espace de deux ans, avec de nouvelles troupes & quelques pièces de canon; mais les Kamtschadales tuèrent beaucoup de ces recrues au passage: la dissention des Cosaques les livroit à leurs ennemis. La mutinerie des uns, la rébellion des autres, retardoient & troubloient les progrès des expéditions de la Russie au Kamtschatka. Les habitants tuèrent des soldats, les soldats se défirent de leurs chefs. Mironow, Commissaire envoyé pour remplacer Tchirikow, fut égorgé au mois de Janvier 1711, par vingt de ses Cosaques. Atlasow, qui s'étoit échappé de sa prison, & retiré au petit fort de Kamtschatkoï, fut assassiné dans son lit par une trentaine de ces mêmes Cosaques qui pillèrent trois maisons.

de l'Ostrog, tous les effets des deux Commissaires égorgés, les magasins de la marine, & les tributs de la Couronne. Ensuite, ayant grossi leur nombre jusqu'à soixante-quinze hommes, sous deux chefs, ils allerent au fort supérieur de Kamtschatkoi, jetterent le Commissaire Tchirikow dans la rivière.

Ils crurent devoir prévenir les poursuites de la Justice, en exposant les sujets de plainte qu'ils avoient contre Mironow & Tchirikou, sans parler d'Atlasow, qu'ils regardoient, sans doute, comme proscrit. Dans le mémoire que reçut la Chancellerie d'Iakoutsk, les deux Commissaires étoient accusés d'avoir opprimé les Cosaques & les peuples soumis; arrachant aux uns leurs biens à force de menaces & de coups; forçant les autres à prendre, à un prix excessif, des marchandises pour leur solde, & à quittance leur paye de neuf roubles & vingt-cinq copecks. On les accusoit encore d'avoir fait tout le commerce pour leur compte, & de s'être approprié non-seulement le butin des soldats, mais les tributs de la Couronne. Pour preuves de leurs

monopoles & de leurs rapines, on produisit le mémoire de leurs effets. Ceux de Tchirikow, montoient à six cents zibelines, cinq cents renards ordinaires, & vingt castors marins : ceux de Mironow à huit cents zibelines, quatre cents renards, & trente castors. C'est presque la valeur & la quantité des tributs annuels que la Russie tire de tout le Kamtschatka, même aujourd'hui qu'il est entièrement soumis à cette Couronne.

Après s'être ainsi conduits, ce qui n'étoit qu'une récrimination, les murins, pour mériter leur pardon, allèrent soumettre les rebelles. Ils détruisirent un Ostrog de leur ennemi, & s'établirent à leur place. Les Kamtschadales se rassemblèrent de toutes parts, en si grand nombre, qu'ils se flatoient d'étouffer les Cosaques avec leur bonnets. Ceux-ci, après avoir reçu la bénédiction d'un Archimandrite, qu'on avoit envoyé au Kamtschatka dès 1705, se voyant entourés & bloqués, tombèrent sur les ennemis avec leurs carabines, & se battirent une journée entière à coups de lance. Les Cosaques, qui n'étoient que quarante hommes, n'en

perdirent que trois & couvrirent la Bolchaia-Reka de cadavres, & toute la grande rivière tomba sous le joug.

De tous tems, la ruse se permit la trahison contre l'abus de la force ; ce n'est pas même une injustice opposée à l'injustice : d'ailleurs un peuple opprimé n'a pas toujours le choix des moyens pour établir sa tranquillité, & pour secouer le joug insupportable de la tyrannie. Les Kamtschadales reçurent les Cosaques avec toutes les marques de soumission & même d'amitié ; ils leur payerent des tributs, leur firent des présents, & leur donnerent des otages. Mais dès la nuit suivante, ils mirent le feu au balagne où reposoient les Cosaques mêlés avec les Kamtschadales, qu'ils avoient gardés pour sûreté. Les incendiaires crièrent à leurs compagnons renfermés, de s'évader par de fausses portes qu'ils avoient pratiquées à dessein de les sauver : ceux-ci répondirent qu'ils étoient enchaînés ; mais qu'ils mouroient contents de voir périr leurs ennemis dans les flammes.

Cependant un nouveau Commissaire étoit venu remplacer Mironow, sans savoir la destinée de ses trois prédéces-

seurs. La route du Kamtschatka n'étant d'abord ouverte que par terre, il étoit difficile d'y entrer & d'en sortir à travers d'une multitude de peuples indépendants, qui défendoient leur liberté, opposant des embûches à des violences.

Les périls multipliés de cette route, empêchoient & retardoient la communication des conquérants avec Iakoutsck, & les expéditions se faisoient au hazard. Schepetkoi avoit trouvé tout en combustion dans la presqu'île; des habitants mal subjugués par des soldats qui avoient assassiné leurs chefs, & ces factieux brûlés ou dissipés par des vaincus rebelles. Ce Commissaire remit les choses dans le meilleur ordre qui lui fut possible, & s'embarquant le 8. Juin 1712, sur la mer orientale, il entra dans la rivière Ohioutore, avec les tributs de la Couronne. Il fut obligé de se retrancher sur les bords de ce fleuve, pour attendre les renforts d'Anadiresk qui l'escortassent jusqu'à Iakoutsck. Il avoit quatre-vingt-quatre soldats pour défendre un mauvais retranchement de terre, où tous les jours il étoit harcelé par les Koriaques. Enfin, ayant reçu des rennes, pour le transport, & soixante

hommes d'escorte, il arriva à Iakoursk en Janvier 1714, portant les tributs de plusieurs années. Depuis 1707, il n'en étoit point arrivé du Kamtschatka. Cette levée avoit produit treize mille deux cents quatre-vingt Zibelines, trois mille deux cents quatre-vingt-neuf renards rouges, quarante-un presque noirs, sept tout à fait noirs, & deux cents cinquante-neuf castors marins. Pour avoir ces peaux de bêtes, il a, sans doute, fallu tuer un grand nombre d'hommes.

Le Commissaire qui remplaça Schepetkoi, loin d'appaiser les révoltes, en donna l'exemple. Résolu de s'emparer de la Colonie, il fit arrêter & mettre à la torture Iarigin, Commandant du fort inférieur de Kamtschatkoi, traita de la même manière l'Aumônier du fort & quelque Cosaques, piller les effets du Commandant, pour les donner à ses soldats. Iarigin fut obligé de se faire Moine. Kirgizow, l'usurpateur, non-seulement ne put entraîner tous les Cosaques dans sa défection; mais, après avoir vu son parti se déchirer en deux factions, il fut trahi par ses complices & puni de mort.

Le successeur de Kolesow , qui avoit étouffé les troubles par le châtimement du traître Kirgizow , profita du calme pour affermir les fondemens de la Colonie. L'établissement du fort inférieur , étoit un marécage sujet aux inondations : le Commissaire bâtit une église dans le voisinage du fort ; mais dans un endroit moins mal sain. Cette église attira les habitans de l'Ostrog , & fit désertir cet ancien établissement. Chez les peuples policés , les villes fondent des temples : chez les peuples sauvages , les temples fondent les villes.

Du fort inférieur , qui étoit à l'embouchure de la Kamtschatka , le Commissaire Ivan Enifleskoi , marcha à la tête de cent vingt Cosaques & de cent cinquante Kamtschadales , contre les rebelles d'Arsvatcha , qui avoient massacré vingt-cinq soldats & leur chef. Déjà les conquérans avoient su opposer la nation Kamtschale à elle-même. Les rebelles se défendirent pendant deux semaines. Comme on ne pouvoit les forcer , on mit le feu à leurs retranchemens , & l'on égorga tout ce qui échappoit aux flammes. Depuis ce moment , les habitans d'Arvatscha payeront

un tribut régulier à la Russie.

Le Commissaire Ivan & son prédécesseur Kolesow, qui n'avoient osé passer dans le pays des Olioutours avec les tributs de la Couronne, s'étant embarqués ensemble, arriverent à la fin d'Août 1714, à la rivière d'Olioutoure. Ce qu'ils avoit levé dans l'espace de deux ans, montoit à cinq mille six cents quarante-une ziblines, sept cents cinquante-sept renards ordinaires, dix moitié noirs, onze fourrures des plus beaux renards, cent trente-sept castors marins & deux loutres; ils apportoiént de plus vingt-deux zolotniks d'or en lingots & en pièces du sceau du Japon, qu'on avoit trouvés sur des vaisseaux Japonois échoués aux côtes du Kamtschatka.

Mais tous ces trésors, furent pillés par les loukagires, soldats de Petrow, qui avoient défait les Olioutours. Les mutins étoient outrés des violences d'un homme qui se servoit d'eux comme de chevaux; pour voiturier les tributs; au lieu d'employer, disoient-ils, les Koriaques qu'on avoit fait venir exprès: ils massacrèrent leur chef, assiégèrent un Ostrog, où les deux Com-

missaires s'étoient réfugiés, obligèrent les Koriaques de l'Ostrog à tuer ces deux Officiers, & se partagèrent les tributs qu'on y apportoit. On en recouvra cependant une partie après cette émeure, soit en les rachetant à bas prix, soit par la restitution qui en fut faite à la caisse du fisc.

Les dangers & les peines qu'il falloit Nouvelle
essuyer dans une longue route par terre route d'Ia-
au milieu de peuples indépendants ou koutsk au
peu soumis, toujours prêts à la guerre Kamtchatka
ou à la révolte, obligèrent d'en cher- par mer.
cher une plus courte & plus sûre. On
tenta, dès l'an 1715, un passage par la
mer d'Ockotsk au Kamtschatka. Par-
là on abordoit à cette Presqu'île par sa
côte occidentale, au lieu d'y entrer par
la côte orientale : d'ailleurs c'étoit deux
voyes ouvertes à la conquête & au
commerce ; mais la dernière avoit les
plus grands avantages. D'Iakoutsk, qui
est sur la Léna, il n'y a guere que
dix ou douze degrés jusqu'à Ockotsk,
au lieu de trente degrés à parcourir
depuis cette riviere jusqu'à celle d'O-
lioutoure. D'Ockotsk, on n'a qu'une
traversée d'environ trois cents lieues de
mer, pour aborder au Midi du Kamts-

chatka , par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route , les tributs ne passèrent plus par le Nord ; mais ils furent toujours en proie à l'avidité des Commissaires , & au pillage des Cosaques , qui tantôt emprisonnoient les Officiers de la Russie , & tantôt vexoient les habitants du Kamtschatka. Enfin pendant trente ans , il ne se fit que des brigandages dans ce malheureux pays , entre ceux qui travailloient à le réquie & ceux qui résistoient au joug. Tel est le sort des nouvelles Colonies ; il faut les arroser de sang , & les engraisser de carnage.

La découverte des îles Kouriles que la mer semble avoir détachées du Kamtschatka , fut tentée en 1720. On les parcourut , on les suivit jusqu'à l'île de Matmai , qui touche presque au Japon. En 1728 , on leva la carte des côtes septentrionales du Kamtschatka , d'où l'on s'éloigne jusqu'au soixante septieme degré dix-sept minutes de de latitude. En 1729 , un Capitaine Russe & un Chef de Cosaques , allerent avec des troupes au Kamtschaka , par ordre de la Cour , afin d'en reconnoître les côtes , soit au Nord , soit au Midi ;

de soumettre de gré ou de force , tous les Koriaques qui ne seroient pas tributaires ; d'établir des colonies & de bâtir des Ostrogs ; de cimenter un commerce avec les Nations voisines. Mais ces ordres ne purent s'exécuter qu'en partie ; & ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des frontieres jusqu'à la Chine.

Cet Empire & celui de Russie , qui se touchent par une extrémité , mais qui n'ont rien de commun que quelques deserts limitrophes , qui servent à les séparer , offrent à l'esprit humain , l'enfance & la perfection de la police sociale , montrent la différence qu'il y aura toujours entre le despotisme que les armes exercent sur l'ignorance , & l'autorité que les loix prennent sur un peuple éclairé. Mais la Russie , en s'ouvrant une communication par la mer avec les Chinois , se prépare , sans doute , une voie à la véritable grandeur. Ainsi le Kamtschatka , ce pays sauvage , peut devenir un jour le médiateur d'une heureuse civilisation ; & cette péninsule pourra en outre avoir des liaisons avec celle de l'Inde. L'île du Japon semble placée entre ces deux régions , pour faciliter une nouvelle route de

commerce de l'Asie avec l'Europe, plus courte & moins dangereuse peut-être que l'ancienne. Tout porte à cette espérance, & le hazard même en a jetté les germes.

En effet, dès l'an 1730, un vaisseau Japonois vint échouer sur la pointe du Kamtschatka. Ce navire chargé de ris, d'étoffes de soie, de toiles de coton, qu'il portoit d'une province du Japon à une autre, fut poussé en pleine mer par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents pendant six mois, après avoir jetté ses marchandises, ses agrès, ses mâts, ses ancres dans la mer, il fut porté par les courants à Kouris - Kaia - Lopatka. L'équipage, composé de dix-sept hommes, voulut descendre à terre & camper sous une tente, avec ce qu'il put sauver des restes & des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois jours, ils apperçurent un Officier Cosaques avec des Kamtschadales. Ravis de revoir des hommes, ils leurs firent des présents. Les Japonois, à qui la tempête avoit enlevé leur vaisseau, se mirent dans un esquif pour le chercher sur la côte, ou pour aborder à quelque habitation; mais le perfide

Cosaque, qui se nommoit Chtrinnikow, s'étant dérobé la nuit avec ses gens, ils le rrouverent qui dépeçoit la carcasse de leur navire, pour en avoir le fer. Ce barbare envoie aussi-tôt ses Kamtschardales, dans un canot, à l'esquif des Japonois; & dans le tems que ceux-ci leur rendoient des mains suppliantes, pour demander du secours & la vie, ils les assassinerent avec les mêmes armes dont ces infortunés leur avoient fait présent. On ne garda que deux de ces étrangers; l'un étoit un enfant de onze ans. Chtrinnikow s'empara de tout ce qui étoit dans l'esquif, brûla le vaisseau & se retira dans le fort supérieur de Kamtschatkoi, avec son butin & ses deux prisonniers. Mais un Commissaire arrivé peu de tems après, retira de ses mains ces misérables victimes, & les fit conduire avec toutes sortes de bons traitemens, à Iakoutsk. Delà ces deux Japonois allerent, sous la protection du Gouvernement, à Tobolsk, puis à Moscow, & à Pétersbourg. Ils furent présentés à la Cour en 1731. On les fit élever dans une école Militaire, où ils reçurent le Baptême en 1734. Deux ans après on

les mit avec de jeunes Russes , pour apprendre la langue du pays ; mais cette même année , le plus âgé , qui avoit quarante-trois ans , périt , après six ans d'expatriation , dans un climat trop étranger à celui de sa naissance. Le plus jeune mourut trois ans après. L'Académie de Pétersbourg , qui avoit été chargée de leur éducation , les fit modeler en plâtre , & conserva ce monument singulier dans le cabinet des curiosités , où on les voit aujourd'hui.

Malgré toutes les précautions des Impératrices de Russie pour adoucir le joug des Kamtschadales , les Cosaques exercèrent sur ce peuple vaincu toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avoient point amené de femmes avec eux , ils abusèrent de la force pour en avoir : lorsqu'ils avoient assujetti quelques Ostrogs , ils prenoient un certain nombre de femmes & d'enfants qu'ils partageoient entr'eux. Ils vivoient avec une de ces femmes en concubinage , & quand ils en avoient eu des enfans , ils lui donnoient l'inspection sur les autres esclaves de la nation. Ceux qui vouloient contracter des al-

fiances avec les Kamtschadales libres, signoient des billets, par lesquels ils leur promettoient d'épouser leurs filles dès que le Prêtre seroit arrivé; de sorte que le baptême de la fille promise, celui de ses enfants, les fiançailles & le mariage se faisoient souvent tout à la fois; car il n'y avoit pour tous ces Ostrogs qu'un seul Prêtre, qui demouroit au fort inférieur du Kamtschatkoi, & visitoit les autres Ostrogs tous les ans ou les deux ans.

Les Cosaques vivoient en Seigneurs; du travail de leur esclaves, ou des tributs qu'ils en exigeoient. Quand ils alloient lever ceux de la Couronne, le tributaire payoit, indépendamment de la taxe du Prince, quatre renards ou zibelines; l'une pour le Receveur, l'autre pour son Commis, une troisieme pour l'Interprète, & la quatrieme pour les Cosaques. Ces derniers passaient leur temps à jouer ces peaux dans des cabarets. Ensuite ils jouèrent leurs esclaves; de sorte que ces malheureux changeoient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin, que les Kamtschadales résolurent enfin de secouer le joug, & d'exterminer

tous les Russes qui étoient dans la presqu'île. Mais depuis que la route étoit établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtimens étoit devenu trop facile & trop fréquent pour exécuter un pareil complot, sans une occasion favorable. On attendit ce moment ; il arriva.

Les Tchouktchins, peuple voisin de l'Anadir, non contents de repousser la domination Russe, étoient venus attaquer les Koriaques ses tributaires. Il étoit aisé de chasser, avec des troupes disciplinées, des sauvages qui n'avoient que l'amour du butin & de l'indépendance ; mais ils reparoissoient toujours au moment où on ne les attendoit pas. On voulut les dompter, par une guerre vive & soutenue ; & le Capitaine Pawlarfki, venu au Kamtschatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes, pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il alloit soumettre des rebelles, son départ en formoit derrière lui. Les habitants de l'embouchure de la Kamtschatka, ceux des deux rivières intérieures qui sont au centre du pays, se répandirent dans la presqu'île pendant l'hiver, faisant des complots, sous le

le prétexte & l'apparence de visiter. Il n'est pas difficile à des peuples conquis de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue.

Dès que le bruit se fut répandu que Chestakow, chef des Cosaques, venu avec Pawlutski, pour la grande expédition de 1729, avoit été tué par les Tchoukchis, les Kamtschadales, feignant de craindre les incursions de ces rebelles, s'armèrent comme pour se défendre, mais dans l'intention de se délivrer des Cosaques, qu'ils prioient cependant de rester avec eux. Ils prirent toutes les précautions pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenoit des troupes Russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devoient être reçues dans les ports, avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacrer quand elles traverseroient l'intérieur du pays. Deux chefs étoient à la tête de ce complot. A peine le dernier Commissaire se fut embarqué avec ses tributs, pour entrer dans l'Anadir, que les Kamtschadales, assemblés sur leurs canots, remonterent la Kamtscharka : ce fut le 20 Juillet 1731. Ils égorgerent le peu de Cosaques

qui étoient restés ; ils y surprirent l'Otrog inférieur , brûlerent tout excepté l'église & les fortifications , où l'on mit tout ce qu'on avoit pris dans le pillage. Dès le lendemain ils se revêtirent des habits Russes , soit de femmes ou de Prêtres ; firent des festins , des danses , des cérémonies superstitieuses , en signe de réjouissance & de triomphe. Théodore Khartchin , un des deux chefs de la conspiration , nouveau Chrétien , ordonna à un Kamtschadale , qui savoit lire , & qui avoit été baptisé comme lui , de chanter le *Te Deum* , en habit sacerdotal. Ensuite il fit écrire sur le registre de l'église : *par ordre du Commissaire Théodore Kartchin, on a donné à Savina (c'étoit le nom de l'officiant) trente renards ordinaires , pour avoir chanté le Te Deum.*

Cependant un vent contraire avoit obligé le vaisseau de Pawlutski de jeter l'ancre au sortir de l'embouchure de la Kamtschatka. Quelques Cosaques échappés du carnage , apportèrent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons , qui mouilloient encore sur la côte. Aussi-tôt on descendit pour appaiser la révolte ; & quatre jours

après la prise du fort , on revint le battre en brèche avec quelques canons du vaisseau. Khartchin , qui , du haut des remparts , avoit insulté les Russes , fut forcé de s'évader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent ; les uns furent tués dans le fort , les autres , avec les richesses qu'ils y avoient amassées , furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamtschadales , qui s'étoient rendus avant l'assaut , furent massacrés ou passés au fil de l'épée , en représailles des insultes que les rebelles avoient faites aux femmes & aux enfants des Cosaques.

Khartchin , ayant rejoint plusieurs autres chefs de l'émeute générale , vint à la rencontre des Russes , pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats , peu décisifs , on fit des propositions. Khartchin demanda un otage pour sûreté de sa personne , & passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamtschadales , promit de vivre en paix , & dit qu'il iroit engager les siens à mettre les armes bas. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti , il envoya dire aux Russes qu'on ne vouloit

point entendre parler de paix. Le lendemain il repartit avec les rebelles pour se rendre sur la rive gauche de la Klioutchi , l'une des deux rivières où la révolte s'étoit faite : mais , faisant accroire qu'il n'étoit venu que pour achever l'accommodement commencé , il dit qu'il passeroit de l'autre côté , si l'on envoyoit 2 ôtages. On y consentit , & aussi-tôt qu'il fut à l'autre bord , les Russes opposèrent la perfidie à la ruse , le retinrent prisonnier , & crièrent à leurs ôtages de se jeter dans la rivière. Pendant qu'ils la traversoient à la nage , on fit face aux Kamtschadales , pour les empêcher de tirer des fleches sur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenoit , tous les autres chefs de peuplade se dissipèrent , ou périrent avec leurs partisans. L'un de ces principaux mutins , près de tomber entre les mains du vainqueur , égorgea sa femme , ses enfants & se tua lui-même. Alors le carnage recommença. Un détachement qui marchoit le long de la mer de Pénghin , passant tout au fil de l'épée , joignit les Cosaques du fort supérieur de Kamtschatkoi , & ces deux corps réunis s'avancèrent contre

les rebelles d'Arvatcha , qui étoient au nombre de plus de trois cents. Ils emportèrent d'assaut les forts où les révoltés s'étoient retranchés , & les massacrèrent , confondant l'innocent avec le coupable , & emmenant les femmes & les enfans prisonniers. Après avoir fait couler beaucoup de sang & détruit un grand nombre de ces peuples , ils rétablirent la tranquillité dans ce pays , & revinrent chargés d'un immense butin.

Quand le feu de la révolte fut assoupi , Basile Merlin , Officier Russe , & le Major Pawlutski , eurent ordre d'en rechercher les causes , pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission , ils firent mourir , par les voies juridiques , trois Russes , parmi lesquels étoit cet Andé Chtinnikow , qui avoit inhumainement fait massacrer les Japonois. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avoient soulevé les Kamtschadales. Les plus coupables d'entre les rebelles , entr'autres Théodore Khartchin , furent mis à mort. La plupart se présentèrent avec cette indifférence qui caractérise tous les peuples sauvages , pour qui la vie

n'est rien sans la liberté. Un d'entre eux disoit, en riant, qu'il se trouvoit malheureux d'être pendu le dernier. Ils-témoignerent une égale fermeté au milieu des supplices & des tortures les plus affreuses de la question. Quelques cruels que fussent les tourmens qu'on leur fit supporter, ils ne laissoient échaper que ces mots, *ni, ni*. C'est le cri des filles Kamtschadales, que l'amour livre pour la première fois, à la volupté. Ces malheureux ne crioient ainsi qu'au premier coup; car, serrant ensuite la langue entre les dents, ils gardoient un silence obstiné, comme s'ils eussent été privés de tout sentiment.

Depuis cette époque la paix a régné dans le Kamtschatka : la douceur du Gouvernement y a rétabli la tranquillité que la force des armes & la dureté des tributs en avoient bannie. On n'exige plus de chaque habitant, qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse, soit renards, castors marins, ou zibelines. Les Kamtschadales sont gouvernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires, si ce n'est en matière criminelle. On a rendu la liberté à tous

les prisonniers , que les Cosaques avoient fait esclaves , avec défense de traiter jamais les Kamtschadales comme tels. Enfin , pour mieux asservir ces peuples , par un joug plus doux & plus volontaire , on a tâché de leur faire embrasser le Christianisme. L'Impératrice Elisabeth Pétrowna a exempté d'impôts , pour dix ans , tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zèle des Missionnaires. Tous les Kamtschadales courent au-devant d'une religion qui les soulage d'un tribut dans cette vie , & leur promet des récompenses après la mort.

§. III.

Etat actuel des établissemens Russes dans le Kamtschatka.

LA conversion des Kamtschadales est soutenue par tous les établissemens d'une sage politique. Les forts & les temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux où les temples n'ont pas été des citadelles. La Russie s'est assise du Kamtschatka par cinq Ostrogs ou forts : il y en a deux sur chaque

côte des deux mers, & un au centre des terres; tous construits sur les bords de quelque rivière navigable qui communique à la mer.

A l'Occident de la presqu'île est *Boltcharetskoi-Ostrog*; il est sur la rive septentrionale de la *Bolskaja-Reka*, entre les embouchures de la *Bistraja* & de la *Goltfowka*, à trente-trois verstes du golphe *Pengina*. Ce fort est un carré, d'environ onze toises & quatre ponces à chaque face. L'Est & le Nord sont palissadés: le Couchant & le Midi sont couverts ou flanqués d'édifices à l'usage du Gouvernement. Auprès du fort, mais en dehors, est une église avec un logement pour ceux qui la desservent. Les isles que forment les rivières d'alentour, contiennent trente maisons, un cabaret, un laboratoire pour la distillation. Cet Ostrog n'a que quarante-cinq soldats payés, & onze fils de Cosaques, obligés de servir; mais, comme les habitants de ce pays sont tranquilles, il y faut moins de fortifications qu'ailleurs. Cet Ostrog est très-favorable au commerce. Tous les vaisseaux qui partent d'*Okotsk*, y portent directement, par le fleuve, les marchandises & les pro-

visions qui se répandent dans les terres : ce port sert en même-temps d'entrepôt ; les étrangers qu'il reçoit laissent de l'argent : les nationaux auxquels il envoie ces denrées par des traîneaux, payent les frais du transport. Il achete & revend les castors marins, qui sont aujourd'hui ce qu'il y a de plus recherché au Kamtscharka : il ne lui manque que du bois & du sel. C'est à ce fort que les Russes abordent, & d'où ils commandent à toute la péninsule : il est la résidence du Gouverneur général des Colonies du Kamtschatka.

Le fort supérieur du Kamtschatka est bâti à soixante-neuf vestres de la rivière de Kamtschatka, sur la rive gauche, à l'embouchure du Kali, torrent qui se jette dans le fleuve. Avant que Boltchereskoï fût le port de débarquement, le chef-lieu étoit un fort supérieur du Kamtschatka, & le Commissaire y résidoit. Ce fort est un carré revêtu de palissades : il a dix-sept sagènes de chaque côté, ce qui fait plus de dix-huit toises. Au dedans est la douane ou ferme des tributs, avec deux magasins. Au dehors est l'église, la maison de la Couronne, un cabaret,

un laboratoire , & vingt-deux maisons d'habitants. Ces édifices sont mieux construits qu'à Boltcheretskoi , parce que le pays y abonde en bois de peuplier. Le climat y est doux , le tems serein , la terre féconde en pâturages , & propre à la culture ; tout invite à la défricher : le poisson y est rare. Si la mer des castors , qui devrait être dans le département d'Arvatcha , dont elle est voisine , ne dépendoit pas de celui de Kamtschatka , & que le commerce qui se fait par cette mer ne fût pas une ressource pour les habitans de cet Ostrog , ils trouveroient dans la culture des terres , une subsistance plus assurée , & une richesse permanente : tous les arts pourroient y être introduits. On ne seroit point réduit à se pourvoir de poisson sur les côtes de la mer de Sengina , qui est à trois cents vestres de cet établissement ; ou d'aller en chercher au Kamtschatkoi inférieur , qui en est éloigné de quatre cents.

Le fort inférieur du Kamtschatkoi , est situé du même côté que la rivière de Kamtschatka , à trente vestres de son embouchure : il a quarante-deux saignées de longueur sur quarante en-

largeur ; il est flanqué d'une tour avec une porte ouverte à l'Occident. Il renferme une église avec une chapelle dédiée à S. Nicolas , grand patron des Russes , & de tous les Matelots chrétiens qui révérent les Saints. Il contient une maison du Gouvernement pour loger les Commissaires, & deux magasins pour garder les taxes & les munitions de guerre. Ces édifices construits de bois de meule , sont les mieux faits & les plus agréables qu'on voye au Kamtschatka. Autour de la forteresse sont le cabaret , le laboratoire à distillation , & les maisons des habitants , qui ont trente-neuf foyers pour quatre-vingt-douze personnes.

Le fort supérieur du Kamtschatka a de grands avantages sur le fort inférieur. Les habitans y pêchent , salent & séchent du poisson plus qu'ils ne peuvent en consommer. Ils ont en abondance du bois de charpente & de construction. La rivière navigable au-dessus & au-dessous d'eux , leur fournit la commodité de s'en pourvoir , & de porter au loin du sel & de l'huile de poisson. Le gibier foisonne dans leur voisinage , au point qu'ils se régalent de cignes , &

méprisent les oies & les canards. Le poisson frais ne leur manque pas en hiver, & ils ont des provisions de bayes ou de racines. Voisins de la mer, ils achètent à peu de frais les ustensiles qui coûtent fort cher dans les terres. Les plus belles zibelines du Kamtschatka leur viennent des bords de la Tigil. Les Koriaques leur vendent, à très-bon marché, les rennes, dont la chair & la peau leur sont également utiles. La terre, fertile en quelques cantons de leur voisinage, pourroit leur donner des fruits & des grains. Enfin ils ont tout ce qu'ils désirent à bas prix, excepté les marchandises de la Russie & de la Chine, qui leur coûtent de transport quatre roubles par ponde, parce qu'on les leur voiture par terre, de Beltcheretkoi. Ce qu'on fait venir de deux cent lieues sur des traîneaux, tirés par des chiens, revient à douze sols de France par livre. La navigation diminueroit considérablement ces frais de transport.

Un quatrième Ostrog, bâti en 1740, sur la baye d'Arvatcha, fut peuplé des habitants qu'on tira des deux Ostrog de la Kamtschatka. Il est remarquable par un assez beau bâtiment, construit

au fort de Pétro-Pawlutski. L'église, qui porte le nom de S. Pierre & de S. Paul, ainsi que l'Ostrog, est un des ornemens du Kamtschatka, par sa situation & sa construction. Cet établissement a les avantages & les inconvéniens de Betecheretskoi-Ostrog; mais s'il est plus commode pour la chasse des castors marins, l'eau n'y est pas si bonne; les habitans s'en trouvent incommodés, & les étrangers sont obligés d'envoyer chercher assez loin l'eau de la rivière d'Arvatcha, qui se jette dans la baie de ce nom. Cet Ostrog n'a sur tous les autres que l'avantage de dominer de plus près sur la mer orientale, qui semble offrir au Kamtschatka la route de l'Amérique.

Le dernier Ostrog est sur la rivière de Tigil. On a construit un fort pour tenir en respect les Koriaques fixes, & pour protéger les Koriaques errants contre les incursions des Tchouktchis. Cet Ostrog pourra avoir un jour de grands avantages sur celui de Kamtschatka inférieur. Les zibelines des bords qu'arrose la Tigil, sont à sa portée. Les Koriaques y viendront vendre leurs marchandises. Ces peuples tributaires,

qui habitent aux environs de la mer de Pengina , tomberent dans son département. D'ailleurs il est plus voisin du continent où le Kamtschatka baigne , & des terres qui lui font face sur la mer occidentale ; & ce sera l'une des clefs de la presqu'île. Le trajet par mer y fera très-court ; la voie par terre sera ouverte & facile , lorsqu'elle sera délivrée des peuples errants qui l'infestent & l'interceptent. Enfin les Russes tiennent aujourd'hui le Kamtschatka par les flancs & par le cœur ; ils en auront , sans doute , bientôt la tête.

Parmi les cinq Ostrogs Russes qui dominent au Kamtschatka , il n'y en a que trois dont Kracheninnikow ait rapporté les districts , avec les revenus levés sur les habitants tributaires de la Couronne.

Le département de Beltcheretskoï comprend dix-huit Ostrogs Kamtschadales : il y en a douze sur la côte orientale : le plus considérable a quatre-vingts habitants , & le moindre n'en a que neuf. Chaque habitant paye une peau d'animal : cette capitation est assignée en zibelines ou en peaux de renards , au choix du Commissaire fiscal. Dans un Ostrog de

vingt-cinq habitants , on exige huit zibelines & dix-sept peaux de renards ; mais celles-ci se levent en plus grand nombre, parce qu'elles sont moins rares. Cependant on trouve dans un Ostrog de neuf habitans , une taxe de six zibelines & de trois peaux de renards , parce que le pays , sans doute , fournit plus de la premiere espèce d'animaux que de la seconde. Mais sur un nombre de trois cents onze habitants , il n'y a que cent-neuf zibelines contre deux cents deux renards.

Les six Ostrogs de la côte orientale qui dépendent de Beltcheretskoi , s'étendent depuis la baye d'Arvatcha jusqu'à la riviere de Nalatchesva : ils ne renferment que cent quarante-neuf habitants : ils ne fournissent que quarante-deux zibelines & quatre-vingt-dix-sept renards ; mais ils payent le surplus en castors marins , jeunes ou vieux. On envoie tous les ans d'Okostsk un Commissaire , lever les taxes : c'est un soldat qui va le long de la riviere d'Arvatcha & de la mer de Pengina ramasser ces contributions ; & s'il en laisse derriere lui , il envoie des Cosaques rappeler à leur devoir les contribuables négligents.

ou les transfuges qui ont oublié de payer avant de passer d'une habitation à l'autre. Les Kamtschadales voisins de l'Ostrog y vont eux-mêmes porter leur capitation. Chaque Receveur est secondé par un commis, un interprète, & quelques soldats qui gardent la caisse & la font remplir. Le Commissaire reçoit les impôts en leur présence, prend leur avis sur la qualité des pelleteries; l'Interprète porte la parole entre le Commissaire & le contribuable : le Commis enregistre & donne des quittances.

Le département du Kamtschatkoï inférieur s'étend à gauche sur la mer de Pengina, depuis la rivière Kompakawa, jusqu'à celle de Kavraso, à droite, sur la mer orientale, depuis le cap de Chipouskoï jusqu'à celui de Kronotskoï. C'est un espace d'environ deux degrés de latitude. Il contient vingt-sept Ostrogs, dont sept le long de la Kamtschatka, dix sur la côte de la mer occidentale, & dix sur la mer des castors. Le plus nombreux, qui s'appelle Machourin, a cent cinquante-trois habitants : le plus petit n'en a que six. Tous les deux sont sur la rivière de Kamts-

chatka , qui fournit seule trois cents trente-cinq tributaires , dont cent soixante payent en zibelines & le reste en renards. Ce nombre d'hommes & la qualité du tribut , prouvent , en même-tems , l'avantage & la fécondité des bords qu'arrose ce fleuve. Quand un homme sauvage , pauvre , sans terre & sans culture , donne vingt francs à l'Etat qui ne le nourrit & ne le défend point , c'est , sans doute plus qu'on n'en doit espérer dans les pays les mieux travaillés en finances. Cependant cet art important pour les Etats qui ont besoin de ressources , touche à sa perfection.

Les dix Ostrogs qui bordent la mer de Pengina , ne produisent que quatre cents quarante-six tributaires , dont on ne tire que cent-vingt zibelines ; le reste des taxes se paye en renards. Les dix Ostrogs de la côte orientale , rendent encore moins , puisqu'ils n'ont que deux cents-sept tributaires , & qu'ils ne payent que trente-trois zibelines & dix-sept castors marins , quoique ces habitations soient dans le voisinage de la mer des castors. Le haut Kamtschatkoï fournit donc neuf cents quatre-

vingt-dix-huit habitants , dont environ un tiers paye en zibelines , & le reste en renards , à quelque castors près.

Le département de Chanteskoi a dans son district , dix Ostrogs , sur la rivière de Kamtschatka ; deux sur les bords de l'Elowka ; neuf sur la côte orientale , & onze sur la côte occidentale. Les bords du fleuve ont une population de cinq cents quatre habitants : les bords de la petite rivière donnent près de cent hommes. Les côtes de la mer orientale n'ont que deux cents seize hommes ; mais l'occidentale en fournit quatre cents trente-deux. Dans toute cette étendue de terre , on ne leve que deux cents soixante-une zibelines , quoique le département entier comprenne douze cents quarante-quatre habitants.

D'après ces calculs , le dénombrement des Kamtschadales monte à deux mille sept cents seize tributaires. Le total des taxes produit chaque année , trente-quatre peaux de castors marins , sept cents six zibelines , dix-neufs cents soixante-deux renards. Au Kamtschatka , on estime ces tributs à dix mille roubles : ils en valent vingt mille à

Iakoutsk ; ainsi chaque Kamtschadale vaudroit à la Russie, près de sept roubles.

§. IV.

Route d'Iakoutsk au Kamtschatka.

IL falloit que la passion des conquêtes fût bien forte pour conduire au Kamtschatka par des routes où l'on avoit à combattre non seulement des peuples indomptables & féroces, mais le froid & la faim, souvent plus cruels que les hommes. Les Cosaques que le Gouvernement de Russie envoya dans ce pays, pour soumettre les Kamtschadales & les obliger à payer tribut, ne voyageoient que dans l'hiver, sans autres provisions que celles qu'ils portoient dans leurs petits traîneaux. « Il leur » falloit, dit M. Kracheninnikow, tra- » verser de vastes deserts, où régnoient » souvent des orages affreux. Alors, » obligés de séjourner, ils consommoient » bientôt leurs provisions & se trou- » voient réduits à manger leurs sacoches » de cuir, leurs courroies, leurs chauf- » sures & sur-tout les semelles de leurs » souliers qu'ils faisoient rôtir. Il paroît » presque incroyable qu'un homme puisse

» vivre dix à douze jours sans manger ;
 » c'est cependant une chose qui ne sur-
 » prend point dans ce pays , puisque ,
 » parmi ceux qui ont fait ce voyage , il y
 » en a peu qui n'aient été exposés à cette
 » cruelle extrémité ».

Anciennes
 routes par
 terre.

Cet Auteur indique ensuite trois routes qui menoient autrefois d'Iakoutsk au Kamtschatka. La première , alloit par la Lena dans la mer Glaciale , d'où l'on entroit dans les rivières d'Indigirka , ou de Korvitma. Delà , par terre , on alloit gagner la mer de Pengina , ou l'Olioutore , qu'on côtoyoit en canot , ou à pied. Mais cette route qui faisoit parcourir douze cents lieues , au lieu de six cents , étoit sujette à de grands inconvéniens : car dans la belle saison , où les glaces sont fondues , il ne falloit pas moins d'un an pour ce trajet , même avec un vent favorable ; & si le tems étoit contraire , les glaces pouvoient briser les bâtimens ; alors l'on étoit trois ans à faire cette route. On l'a abandonnée.

Seconde
 route.

La seconde route , par terre , menoit à Anadirskoi. On traversoit six à sept simoviez ou maisons d'hiver , pour y lever environ deux mille six cents quatre-

vingt-trois zibelines, & une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante soldats, avec deux Commissaires, pour garder près de soixantedix ôtages, qui répondent du payement des taxes. Ainsi ces chemins n'étoient pas tant la route du Kamtschatka que de plusieurs autres pays, tributaires de la Russie. Ensuite d'Anadirskoi, en côtoyant la riviere de Pengina, & la mer de ce nom, on gaignoit à travers les montagnes l'Ostrog inférieur du Kamtschatka. Ce dernier chemin d'environ douze cents vestres, étoit d'un mois, & se faisoit en partie avec des rennes, à dix lieues ou quarante vestres, par jour : mais, comme la route entière, depuis l'embouchure de la Kamtschatka, demanderoit sept mois de marche, on ne s'en fert que pour expédier des courriers dans les affaires qui ne peuvent souffrir les risques & les retardement de la mer.

La troisieme route se fait presque toute par eau. On descend d'Iakoutsk la Lena jusqu'à l'embouchure de l'Alden : on remonte celle-ci jusqu'à l'embouchure de la Maiou, d'où l'on remonte, jusqu'à l'Ioudoma ; on gagne

Troisieme route.

par cette riviere un endroit qui s'appelle la Croix d'Ioudoma, d'où l'on se rend à Okhotsk, par terre : on s'arrête en chemin sur la riviere d'Ourek, que l'on descend pour regagner, par mer, le port d'Obotsk. Mais comme cette riviere est dangereuse, par ses catacactes, on ne s'y expose gueres. D'ailleurs ce trajet de Iakoutsk, par eau, demande au moins un été entier, quoiqu'il n'y ait qu'environ deux cents lieues d'un port à l'autre.

Ainsi la route la plus sûre & la plus fréquentée, est celle dont M. Krachenninnikow nous donne l'itinéraire, dans le journal d'un voyage qu'il a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamtschatka. La description de ce voyage peut, dit-il, servir à perfectionner les cartes Géographiques. Sous ce point de vue nous croyons devoir l'insérer dans cet ouvrage pour l'utilité des Géographes.

Quatrième
route.

La quatrième route se fait en été par les montagnes. D'Iakoutsk, on descend la Lena l'espace de dix verstes & l'on s'arrête à Iarmenka, vis-à-vis l'isle aux Ours. Iarmenka, qui signifie foire, est un lieu qui, sans être habité, sert de rendez-vous aux gens qui vont à

Okhotsk. On y reste quelques jours pour les préparatifs de ce voyage ; on y arrange les ballots , de façon que , pesant chacun deux poudes & demi , la charge d'un cheval soit de cinq poudes.

En sortant d'Iarmanka , on trouve à trois verstes Koumaktai-Khortiga , colline sabloneuse , où les Iakoutsk ont suspendu sur des arbres beaucoup de crinieres de chevaux , comme une offrande qu'on fait à l'esprit malin de la montagne , pour la monter & descendre sans danger. En allant d'Iarmanka à cette colline , on voit à gauche un lac qui a deux verstes de circuit. Après avoir descendu ce monticule , on traverse cinq à six deserts , situés à un verste les uns des autres. Le dernier s'appelle Dolgata. Ce fut là le premier campement de notre Voyageur.

Le lendemain , à un verste , il traversa la rivière Sola. Elle a sa source à cent verstes , dans une chaîne de montagnes ; son embouchure a six verstes , de l'endroit où passa M. Kracheninikow. On fit rafraîchir les chevaux à onze verstes de la Sola. A treize verstes plus loin , ils séjournèrent , près du lac Ourian-Khamous , où le Roseau-blanc,

Le jour suivant , ils passerent deux lacs ; ils allerent rafraîchir au bord du lac Arilak , & coucher sur le bord du lac Talba ., où les lakoutsk tiennent une porte. Sur cette route on trouve encore deux autres lacs , l'un à la droite & l'autre à la gauche , qui se regardent ; & le grand lac Oulakhan-Nofragana , dans lequel se décharge la riviere Tangana , qui , tombant d'une chaîne de montagnes , court l'espace de quarante verstes. Sur la route de cette journée , qui fut de trente verstes , nos Voyageurs virent environ dix lacs.

Le quatieme jour , à vingt verstes du lac Talba , après avoir traversé des montagnes , & quatre ou cinq deserts , ils firent rafraîchir leurs chevaux sur le bord du lac Sitagai. Le matin , ils avoient laissé trois lacs sur la droite ; l'après midi , ils en virent de près quatre autres , tous du même côté. La dernier est Alu-Ambaga , situé à treize verstes du lac Sitagai : il fallut y passer la nuit.

Le lendemain matin , ils trouverent encore trois petits lacs. A un verste & demi du dernier , qui s'appelle Egdegas , est la riviere Kokora qui se jette dans la Tatta. Ils descendirent jusqu'à son embouchure,

embouchure , l'espace de vingt-deux verstes. On trouve sur cette route huit lacs , & quatre deserts. A un verste avant d'arriver au lac Téhiranitchi , qui est le dernier , les Cosaques prennent un poste , où l'on prend des chevaux , qu'on envoie d'avance au bord de la rivière Aldan , pour relayer ceux qu'on a amenés d'Iakoutsk. On y passe la nuit : on y achete des bestiaux pour vivre dans les deserts. Les Voyageurs les font marcher devant eux : ils les tuent les uns après les autres , & partagent entre eux la viande avec beaucoup d'égalité. On la fait rôtir , & l'on n'en fait cuire que la quantité nécessaire pour la consommation , autrement elle se gâte , & les vers s'y mettent.

Le sixieme jour , ils ne firent que quinze verstes , par une route où l'on trouve trois lacs & cinq deserts. Le dernier , où ils passerent la nuit , fut le desert Tittiaka , sur les bords d'un petit lac.

Le septieme jour , on rencontre cinq deserts jusqu'à la rivière Tooula , dans l'espace de douze verstes. A treize verstes de la Tooula , est la Namgara , qui , par un cours d'environ soixante verstes ,

va se jeter dans la Tatta. A deux verstes avant d'arriver à celle-ci, on passe la nuit.

Le lendemain, on passe la Tatta, dont la source est à cent cinquante verstes & l'embouchure à cent soixante de l'endroit où on la traverse. Ce jour là même on passe quatre autres rivières, & une petite chaîne de montagnes. On va finir cette journée au bord du lac Bisiktraka.

Le neuvième jour, ils virent environ huit lacs; dont le plus grand, qui est celui de Tigitti, a cinq verstes de longueur, du Sud au Nord, & près d'un verste & demi de largeur. Depuis le lac Bisiktraka, d'où l'on part, il y a dix-huit verstes jusqu'au gué de la rivière Amga. Celle-ci large de quarante à cinquante sagènes, se jette dans l'Aldan, à cent verstes de l'endroit où l'on passe. L'Amga est remarquable parce qu'autrefois on y envoya des paysans Russes, pour y cultiver les terres. Mais, au lieu d'y établir l'Agriculture, ils y ont oublié jusqu'à leur langue maternelle, pour y prendre les mœurs des Iakouts. La religion est la seule chose qu'ils aient conservée de leurs pères.

Le lendemain, il fallut passer, remonter, ou côtoyer, huit à dix rivières. Ils firent douze verstes à travers les montagnes & comptèrent sept à huit lacs. Il y en a trois que traverse la petite rivière Tchipanda, qui se jette dans l'Aldan. Ce fleuve navigable tombe dans la Léna, à deux cents verstes d'Iakoursk. On le passe en bateau dans un endroit qu'on appelle Beltskoi, parce qu'il est à vingt-quatre verstes au-dessus de l'embouchure de la Belaia, qui s'y jette. Depuis Iarmenka jusqu'au passage de Beltskoi, ils ne trouverent que des bois, la plupart de mélèse & de bouleau, peu de sapins & point de tremble, si ce n'est le long de la rivière Etgei, qui, après un cours de vingt verstes, se jette dans la Nokhou, tributaire de l'Aldan. Après avoir traversé ce fleuve, ils gagnèrent la Belaia, que les Iakours appellent Taidaga. C'est à son embouchure qu'ils passèrent la nuit.

Le onzième jour, ils côtoyerent cette rivière en remontant, & ils en traversèrent trois autres, qui s'y jettent, à sa droite : il fallut passer la nuit sur les bords de la Lébini, l'un de ces trois

torrens , après une journée de vingt-six verstes. Celle du lendemain ne fut que de vingt-quatre. A sept verstes de la Lébinî , ils passerent l'Ardaikoi. A neuf verstes de celle-ci , ils rafraîchirent leurs chevaux près de la montagne Tilliak-haia , qui veut dire montagne des Vents , parce qu'ils y sont impétueux & continuels. A cinq verstes de cette montagne , commence la forêt Noire , qui a dix verstes d'étendue ; ils en firent trois , & se reposèrent pour passer la nuit.

Le lendemain , ils acheverent de traverser la forêt , & furent arrêtés par la pluie, le reste du jour & la nuit suivante. En remontant le long de la Belaia , il fallut la passer trois fois , dans l'espace d'environ seize verstes. Comme l'été avoit été fort sec , il ne fut pas difficile de la passer à gué. Mais dans les tems de la grande pluie , il faut s'arrêter ; car elle devient si rapide , que si l'on tente de s'y exposer sur des radeaux , le courant les emporte quelquefois sur des rochers , ou des troncs d'arbres cachés sous l'eau , brise les radeaux & engloûtit les hommes. La Belaia se fait encore remarquer par des pins & des

sapins, des bouleaux & des saules nains, dont les bords sont couverts; par quelques groseillers & genévriers épars; mais sur-tout par de la rhubarbe sauvage, qu'on diroit avoir été semée à dessein, tant elle est abondante.

A vingt-cinq verstes de la forêt Noire, est la Tchagdala, qui se jette aussi dans la Belaia. On la traverse sept fois dans l'espace de quatre lieues. A quinze verstes de l'endroit, où on la passe pour la septième fois, on rencontre la rivière Iounakan, qui se jette dans l'Aldan. A dix verstes au-dessous de sa source, elle reçoit, à sa gauche, une petite rivière, dont les Iakouts ne savent point le nom. A un demi-verste de son embouchure, est un lac appelé *Boufkiol*, ou lac *Glacé*, il l'est toujours malgré les chaleurs de l'été. Ce lac, profondément creusé entre des montagnes escarpées, a cent cinquante saignées de long, sur quatre-vingt de large. La glace a environ un pié huit pouces d'épaisseur; elle est bleuâtre, inégale sur la surface, & pleine de trous, qui y sont, sans doute, faits par le soleil. C'est une des curiosités du voyage d'Iakoutsk à Okhotsk.

On traverse la Iounakan , huit fois en dix verstes. A l'endroit où on la passe pour la huitieme fois , elle se partage en deux bras ; dont l'un , qui court à l'Ouest , se traverse encore trois fois dans l'espace de huit verstes.

Le reste de cette route est si coupé de rivières , & l'itinéraire en est si embarrassé , par la description de leurs cours , que ce seroit ennuyer le Lecteur d'entrer dans de plus grands détails. Terminons cette relation en peu de mots. Depuis la Iounakan jusqu'à Ioudonskoï-krest , ou la Croix d'Ioudoma , dans un espace de trois journées de chemin , ou d'environ cent verstes , on trouve cinq glaciers , dont une a deux cents sagènes de large , sur cinquante de long , & la plus grande a trois verstes de longueur , sur une de largeur. La Croix d'Ioudoma , est un lieu d'entrepôt qui contient deux bâtimens pour des Officiers de Marine , une caserne pour des soldats , cinq magasins & quelques autres logemens. Tout cela fut bâti pour faire l'expédition du Kamtschatka , & sert à la communication d'Iakoutsck avec Okhotsck. Depuis Ioudonskoï jusqu'à ce dernier port , il y a sept jours de route , neuf ou

dix rivières qu'on passe & repasse. Environ à moitié chemin, on trouve un Bureau de visite, situé à l'embouchure de la rivière Korchounowka, à un endroit appelé *Ourats - koc - plodbische*. C'est un lieu où l'on avoit logé les ouvriers de l'Amirauté Russe, employés à construire les bateaux plats qui devoient transporter sur l'Ourka, les munitions nécessaires à l'expédition du Kamtschatka.

Enfin M. Kracheninnikow partit d'Iarmanka le 9 Juillet 1737, arriva à Okhotsk le 19 Août, après trente-quatre jours de marche, & sept de séjour ou de campement.

« On peut dire de cette route, dit-il, qu'elle n'est pas mauvaise depuis Iakoutsck, jusqu'au passage de la Belaia; mais delà jusqu'à Okhotsk, elle est aussi incommode & aussi difficile qu'il soit possible de l'imaginer : car il faut côtoyer continuellement des rivières, ou passer à travers des montagnes couvertes de bois. Les bords des rivières sont remplis d'une si grande quantité de grosses pierres & de cailloux ronds, qu'il est surprenant que les chevaux puissent marcher

» dessus; beaucoup s'y estropient. Plus
 » les montagnes sont hautes, plus elles
 » sont remplies de boue. On trouve sur
 » leur sommet des marais énormes, &
 » des endroits couverts d'une terre
 » mouvante. Si un cheval de somme s'y
 » enfonce, il n'y a nul moyen de l'en
 » tirer. Et quand on marche, on ne peut
 » voir qu'avec la plus grande horreur
 » la terre se mouvoir, comme les vagues,
 » dix sagènes autour de soi ».

Ainsi, malgré les périls de la mer, les voyages de terre sont encore plus rebutants, par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des transports, sur-tout dans ces pays deserts, où la terre qui paroît à peine sortie du sein des mers, conserve encore le limon & la vase dont elle fut détrempée. Les rivières, sans nombre, qui riennent ce pays dans une sorte d'immersion, attendent la main de l'homme, pour recevoir des barrières dans leurs cours, pour rendre habitable & fécond le sol qu'elles inondent.

Cependant le Voyageur cité, qui avoit fait la partie la plus longue, & la plus désagréable de son voyage, avoit encore d'autres périls à essuyer avant

d'arriver au terme. Il attendit, près de deux mois à Okhotsk qu'un vaisseau venu du Kamtschatka fût radoubé pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt & chargé, & l'on partit le quatre Octobre.

» Nous sortîmes, dit-il, à deux heures
 » après midi de l'embouchure de la
 » rivière Okhora, &, sur le soir, nous
 » perdîmes de vue la terre; mais sur les
 » onze heures, on apperçut que notre
 » bâtiment faisoit une si grande quantité
 » d'eau, que ceux qui étoient à fond de
 » cale en avoient jusqu'aux genoux. Quoi-
 » qu'on fit agir, sans cesse, les deux
 » pompes, & que chacun travaillât à
 » puiser l'eau avec des chaudrons &
 » tous les vases qui tomboient sous la
 » main, elle ne diminuoit point. Notre
 » vaisseau étoit tellement chargé que
 » l'eau entroit dans ses bords : il n'y avoit
 » point d'autre moyen pour nous sauver
 » que d'alléger le vaisseau... Nous jet-
 » tâmes à la mer tout ce qui étoit sur le
 » pont, ou attaché autour du vaisseau;
 » mais cela ne produisant aucun effet,
 » nous jettâmes encore environ quatre
 » cents de poudres de la cargaison... En-
 » fin l'eau commença à diminuer. On ne

»pouvoit cependant quitter la pompe ;
»car dans peu de minutes l'eau augmen-
»toit de deux poudres.

»Nous restâmes dans cette triste
»situation, jusqu'au 14 Octobre, ayant
»sans cesse beaucoup à souffrir du froid
»& de la neige mêlée de pluie. Enfin
»nous arrivâmes à l'embouchure de la
»Bolschaia-Reka, & nous y entrâmes ;
»mais il s'en fallut peu que ce ne fût
»pour notre malheur. Les Matelots ne
»connoissoient ni le flux ni le reflux.
»L'un & l'autre même dans les tems le
»plus calmes, excitent, en commençant,
»une agitation considérable, qui fait
»qu'on les confond. Le vent du Nord
»rendoit alors les vagues très-hautes :
»elles étoient si impétueuses qu'elles
»passoient par-dessus le vaisseau, qui
»très-mauvais d'ailleurs, craquoit de
»toutes parts. La rapidité du reflux, &
»le vent contraire, que nous avions de
»côté, ne laissoient plus d'espérance
»d'entrer dans la rivière. Plusieurs
»étoient d'avis de regagner la mer &
»d'attendre le flux. Si l'on avoit suivi
»leur conseil, nous étions perdus sans
»ressource ; car ce vent impétueux du
»Nord, continua d'être si violent pen-

» dant plus d'une semaine , qu'il nous
 » auroit emportés en pleine mer , où
 » notre vaisseau auroit infailliblement
 » péri. Mais , par bonheur pour nous ,
 » on se détermina à suivre l'avis de ceux
 » qui soutinrent qu'il valoit mieux nous
 » faire échouer sur la côte , ce que nous
 » fîmes environ à cent brasses de l'em-
 » bouchure , du côté du Midi. Notre
 » bâtiment fut bien-tôt à sec , car le
 » reflux duroit encore.

» Sur le soir , lorsque le flux revint ,
 » nous coupâmes le mât. Le lendemain
 » nous ne trouvâmes plus que des plan-
 » ches des débris de notre vaisseau ; le
 » reste fut emporté par la mer. Nous
 » vîmes alors tout le danger que nous
 » avions couru ; car toutes les planches
 » du vaisseau étoient si noires , & si
 » pourries , qu'elles se rompoient aisé-
 » ment.

» Nous restâmes sur la côte dans des
 » balaganes & des cahutes , jusqu'au
 » 21 de ce mois , attendant les canots
 » qu'on devoit nous envoyer de l'Ostrog.
 » Pendant le tems de notre séjour , il y
 » eut un tremblement de terre presque
 » continuel ; mais comme il étoit très-
 » foible , nous attribuâmes le mouve-

»ment que nous sentions, & la dis-
»culté avec laquelle nous marchions ;
»à notre foiblesse & à la violente agita-
»tion que nous venions d'essuyer sur la
»mer. Nous ne fûmes pas long-tems à
»reconnoître notre erreur ; car quelques
»Kouriles qui vinrent dans l'endroit où
»nous étions, nous dirent que ce trem-
»blement de terre avoit été très-violent ;
»& que les eaux de la mer s'étoient
»élevées très-haut... Enfin nous par-
»tîmes de cet endroit le 21 Octobre ;
»& le lendemain nous arrivâmes sur le
»soir à Boltchereskoï-Ostrog ».

Il résulte de ce récit, qu'en dix jours ;
par un tems calme, avec un vaisseau
délabré, on a fait autant de chemin sur
mer, qu'on en avoit fait dans un mois
par terre, avec la belle saison, & sans
contre-tems. Mais ce qui prouve com-
bien la navigation a d'avantage sur
toutes les autres manieres de voyager,
c'est le retour du Kamtschatka à la-
koutsk. Le trajet maritime est très-
court, quand il se fait dans les longs
jours de l'été : la mer n'est point ora-
geuse, on y craint que les calmes.
Cependant en supposant que le tems
soit le même pour la traverser, soit du

continent, soit de la presqu'île, on gagne toujours beaucoup en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller par eau du port de mer jusqu'à la rivière Aldan, en gagnant l'Ioudoma, qui se jette dans la Maïou. Le chemin le plus difficile est jusqu'à la Croix d'Ioudoma. Notre Voyageur fut sept jours pour aller du port d'Okhotsk à Ioudomkoï-krest, delà cinq jours pour entrer dans la Maïou, mais en ne naviguant que le jour. Il descendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne se remonte pas en moins de cinq ou six semaines. Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant même les séjours & les retardements. Ainsi le retour épargne la moitié du tems, sans parler des fatigues & des peines du voyage par terre.

§. V.

Découverte des Isles Kouriles.

CES Isles semblent être une dépendance du Kamtschatka, par la proximité où elles se trouvent de cette terre, dont elles ont été détachées par la mer ;

& elles sont comme autant de stations qui conduisent de ce continent au Japon. Il s'est fait une transmigration des peuples entre la péninsule & les îles voisines : l'on passe continuellement d'une à l'autre. Ces îles seront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon & de l'Inde, avec le Nord de l'Asie & de l'Europe. Tout invite à les faire connoître.

Elles s'étendent depuis la pointe méridionale du Kamtschatka, au Sud-Ouest, tournant sur une courbe ovale, au détroit de Tessoï, qui sépare l'île de Matsoumai, dernière des Kouriles, du continent de la Tartarie Chinoise.

Il paroît par la position de ces îles, par leur distance & leur situation respectives, qu'elles faisoient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme, qui semble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait à peu-près le même chemin qu'aux Antilles, creusant & minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages, pour former ce golphe qui compose la mer d'Amur & celle de Pingina. Il y a même entre cette contrée de l'Asie & celle de l'Amérique septentrionale, une

resemblance singulière ; soit que l'on considère d'un côté l'étendue circulaire des îles Kouriles & celle des Antilles, soit qu'on examine les progrès & les ravages de la mer, qui a formé, d'une part, le golphe du Mexique, & de l'autre ce long sinus compris entre les Kouriles & le continent d'Asie. On apperçoit que ces deux chaînes d'îles étoient autrefois une barrière que la terre opposoit au choc continu de la mer, qui regagne toujours à l'Orient ce qu'elle doit perdre au Couchant. Nous en avons en France une preuve certaine : les Landes qui s'étendent depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne sont dans un terrain qu'elle a abandonné. Mais quel que soit le rapport que ces groupes d'îles, si éloignés entr'eux, semblent offrir à nos idées, arrêtons-nous à la description de celles dont il s'agit.

On ne peut en déterminer le nombre d'une manière bien positive. La carte géographique en présente trente-six ; mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues. La différence des noms que leur donnent les Kouriles, les Japonois & les Russes, jette de l'incertitude sur la

quantité. M. Spanberg qui les a suivies depuis le Kamtschatka jusqu'au Japon, mais sans y aborder ni pouvoir les compter avec exactitude, ne nous dit rien de positif sur leurs noms & sur leur nombre. M. Kracheninnikow a suppléé à ce défaut, par les notions qu'il en a prises dans MM. Steller & Muller. » Au reste, il seroit à souhaiter, dit-il, » que la description que M. Spanberg a » donnée des isles Kouriles, qui s'étendent jusqu'au Japon, pût s'accorder avec celle de M. Muller : on connoîtroit par-là au juste, non-seulement leur grandeur, & la véritable situation de chacune en particulier, mais encore la distance qu'il y a entr'elles ; au lieu qu'à présent on n'en peut juger que par conjecture ».

Première île des Kouriles. La première des Kouriles, appelée *Choumtchou*, a, du Nord-Est au Sud-Ouest, cinquante verstes de longueur sur trente de largeur. Elle est remplie de montagnes, de lacs & de marais, d'où sortent de petites rivières qui tombent dans la mer. Trois de ces rivières, où l'on trouve du Saumon de différentes espèces, mais en petite quantité, présentent une habitation chacune. Quarante-

quatre personnes font toute la population de l'isle. On prétend que ces habitants y sont venus du Kamtschatka , à l'arrivée des Russes ; c'étoit du moins leur asyle le plus proche. Ils firent , dit-on , alliance avec d'autres Insulaires voisins , & les enfans sortis de ce mélange de Kamtschadales & de Kouriles ont une figure plus avantageuse , des cheveux plus noirs , & beaucoup plus de poils. Quelle que soit cette origine , il est vraisemblable que ce sont tantôt les Insulaires qui passent au continent , quand ils ont trop de monde , ou trop peu de subsistance ; & tantôt les habitants de la terre ferme , qui peuplent les isles , quant ils y sont chassés par la guerre , ou jettés par les tempêtes. Ces différentes causes doivent avoir établi une réciprocité d'origine & de population entre les Kouriles & le Kamtschatka.

Le trajet qui sépare la péninsule d'avec l'isle de Chomtchou , n'est que de quinze verstes , que l'on fait en trois heures , mais dans un tems calme , & vers la fin de la marée. Pendant le flux , les vagues battent si fort du cap à l'isle ,

que les flots, élevés de vingts à trente sagènes, ne permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques appellent ces vagues *Souwoem* ; les Kouriles *Kogathe*, c'est-à-dire, chaîne de montagnes ; quelquefois Kamoui, *divinité*. Aussi leur jette-t-on en passant des idoles de bois pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger.

La seconde île est *Poromoufir* : elle est deux fois plus grande que la première : le détroit qui l'en sépare n'est que de deux verstes, mais semé de rochers, & bordé de côtes escarpées. Les habitants de cette île sont, dit-on, de vrais Kouriles : ils ont leurs habitations sur la pointe du Sud-Ouest, au bord d'un lac qui a cinq verstes de circuit. Ces deux premières îles sont sujettes à des tremblemens de terre, & à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique & du Japon différentes espèces d'arbres, parmi lesquels sont des débris de camphriers.

A l'Ouest de Poromoufir est une île déserte, désignée sur la carte sous le nom d'*Ansinogen*, mais que les Kou-

elles appellent , *Ouia - Koujatch* , qui veut dire rocher escarpé. Ce n'est qu'une montagne ronde , qui paroît , dit-on , exhaler de la fumée : on y va des Kouriles & du Kamtschatka chasser ou pêcher les lions & les veaux marins , qui s'y plaisent.

Les peuples d'alentour font une histoire poétique sur cette montagne. Elle étoit autrefois , disent-ils , au milieu du grand lac Kourile , qui est sur la pointe du Kamtschatka ; mais comme son sommet déroboit la lumière aux montagnes voisines , elles lui firent la guerre & l'obligèrent de chercher une asyle à l'écart dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac ; & pour monument de sa tendresse , elle y laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore dans le lac Kourile , & qu'on appelle *Outchitchi* , qui signifie *cœur de Rocher* : mais le lac , par affection pour elle , la suivit , & quand elle se leva de sa place , il se fraya vers la mer un chemin qui est aujourd'hui le lit de la rivière Ozernaia. Tous les peuples sauvages ont mis leur histoire en fables , ou leurs fables en histoire ; mais ils n'ont pas su comme les Grecs embellir leurs erreurs.

Histoire
poétique d'une
montagne.

La troisieme des Kouriles (car l'isle Ouia-Koujatch n'est pas proprement de ce nombre) est celle de *Sirink*. Les habitants des deux premieres vont chercher dans celle-ci , des oiseaux & de la sarana pour vivre.

La quatrieme est l'isle d'*Onekoutan*. M. Steller dit que les habitants des isles plus éloignées , venant dans celle-ci enlever les femmes & les enfants , les Insulaires d'*Onekoutan* allerent s'établir à Poromousir. M. Kracheninnikow dit au contraire que les Kouriles d'*Onekoutan* , tirent leur origine de ceux de Poromousir. La preuve en est que des familles entieres de la quatrieme isle , vont rendre visite , ou plutôt hommage , aux habitants de la seconde , en leur payant des tributs de peaux de castor , ou de renard. On peut juger par-là , continue M. Kracheninnikow , que les autres habitants d'*Onekoutan* ne refuseroient pas de payer des tributs , si on envoyoit des gens pour les soumettre & les assurer de la clémence de S. M. Impériale , & de la puissante protection qu'ils peuvent en attendre contre leurs ennemis , qui viennent de tems en tems faire des incursions chez eux. Il

faut avouer que c'est une bonne maniere de protéger quelqu'un que de lui prendre son bien , pour le garder , par la crainte qu'un autre ne lui enlève.

Il y a dans le récit de M. Kracheninikow , ou de son Traducteur François , une contradiction dans ce qu'il dit de la seconde isle des Kouriles & de la quatrième. En général il paroît qu'on n'a pas des connoissances bien certaines sur toutes ces isles. L'Auteur Russe a recours à M. Muller pour la description des suivantes. Celui-ci en parle d'après les notions qu'il en a tirées des Japonois qui firent naufrage au Kamtschatka , d'où ils furent envoyés à Pétersbourg. Mais il n'est point d'accord avec M. Steller , ni sur le nombre , ni sur la place des isles.

La cinquieme est, selon lui , l'isle *Koukouchika* : elle forme un triangle avec les isles Sirinki & Oïakhkoupâ ; mais elle est la plus méridionale des trois. Il paroît que ce sont ces isles qui sont indiquées dans l'Atlas Russe , sous les noms de Diakou , Sainte - Hélié , ou Iliâ , & Galante.

Quoi qu'il en soit de la cinquieme & de la sixieme isle , sur la position des-

quelles les Géographes font en contestation ; la septieme est *Araoumakoutan*, qu'un volcan rend deserte.

La huitieme est *Siaskoutan*, qui a quelques habitants : la neuvieme à l'Ouest, est *Ikarmak* : la dixieme, au Sud-Ouest, est *Machaoutchou* : la onzieme, au Sud-Est, s'appelle *Igarthon*. Ce sont de petites isles desertes.

La douzieme, à une demi-journée de *Siaskoutan*, au Midi, s'appelle *Chlo-koki*. On dit que les Japonois en tirent de la mine ; mais on ne fait de quelle espèce.

La treizieme isle & les quatre suivantes, sont *Neocogo*, *Chachowa*, *Ouchitir*, *Kitoui*, & *Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverser, dans un canot, chacun des détroits qui les séparent. Mais on risque d'être emporté en pleine mer & d'y périr, tant les courants y sont forts & les vagues enflées, pour peu que le vent s'élève. Aussi les habitants de ces isles ne vont-ils de l'une à l'autre, qu'au printemps, & par une mer calme. La seizieme a des roseaux dont on fait des fleches, & la dix-septieme des hommes indépendants.

La dix-huitième est *Tchirpoui*, qui n'a point d'habitants; mais elle fournit des oiseaux & des racines à la précédente & à la suivante.

Celle-ci s'appelle *Itourpou*: elle est si éloignée de *Chimouchir* que de l'une on ne voit pas l'autre. *Ourop* est la vingtième; & *Kourachir* la vingtunième.

La dernière, la plus grande & la plus fameuse de toutes, est l'isle *Matmai*. Ses habitants nombreux, comme ceux des trois précédentes, ont avec eux la même origine, & la même langue. Les Japonais les appellent tous du nom général de peuple d'Ieso. Ceci peut servir, dit M. Kracheninnikow, à corriger l'erreur des Géographes qui ont donné le nom d'Ieso à une grande terre, située au Nord-Est, près du Japon.

Les habitants d'*Ourop* & d'*Itourpou* commercerent autrefois, pendant vingt-cinq ou trente ans, avec les Kouriles voisins du Kamtschatka. Mais quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers dans l'isle de Poromousir, le commerce & la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

Les premières & les dernières de ces îles n'ont presque pas de bois. L'île Kourachir est fangeuse & férugineuse; on y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chevres sauvages, des renards, mais inférieurs à ceux du Kamtschatka. Les Japonais y vont, dit-on, tous les ans acheter les peaux de ces sortes d'animaux; ils y portent en échange des ustensiles, des meubles & des étoffes. D'autres prétendent que les habitants de Kouralhir vont prendre à Matmai des étoffes du Japon, de soie & de coton, & des ustensiles de fer, pour les vendre aux îles d'Ourop & d'Itourpou. Celles-ci donnent en retour des toiles d'ortie.

L'île Matmai, habitée par des Japonais, la plupart bannis, a une ville de ce nom, munie d'armes & de fortifications. A la pointe du Sud-Ouest de l'île, il y a une garnison pour défendre le pays de l'incursion des Chinois, & des incursions des habitants de la Corée. Le détroit ou le courant de mer, qui passe entre cette île & le Japon, large en certains endroits de vingt verstes, se rétrécit en beaucoup d'autres, & partout est hérissé de caps & de rochers, qui

qui rendent le passage très-difficile. Si l'on perd du temps, ou si l'on manque d'attention, les vaisseaux vont se briser sur ces écueils, ou sont emportés en haute mer par la rapidité des courants.

» Au reste, dit M. Kracheninnikow ;
 » on fait que les Hollandois , après
 » avoir quitté ces isles , (ce sont les
 » quatre dernières Kouriles) trouverent
 » du côté de l'Est , une petite isle , à
 » laquelle ils donnerent le nom de *l'isle*
 » *des Etats* , & que delà , continuant
 » plus loin leur route à l'Est , ils apper-
 » çurent une grande terre (qu'ils appel-
 » lent terre *de la Compagnie*) , qu'ils
 » croyoient unie au continent de l'Amé-
 » rique septentrionale. Les rapports faits
 » par les Japonois , & les éclaircissmens
 » donnés par les habitants de l'isle d'Ieso ,
 » ne nous ont procuré aucune lumière
 » là-dessus ; mais il paroît que la terre
 » de la Compagnie , est la même que
 » celle qui fut découverte par le Capi-
 » taine Espagnol Gama ; qu'on doit
 » plutôt la regarder comme une isle ,
 » que comme un continent , parce que
 » l'Amérique , suivant toutes les obser-
 » vations faites entre le Japon & la
 » Nouvelle Espagne , ne peut s'étendre

entre le cinquante-unième & le cinquante-quatrième degrés de latitude, forment une chaîne aussi suivie que les îles Kouriles. La terre de la Compagnie doit être la base du triangle de ces deux chaînes d'îles,

Enfin il y a des ressemblances frappantes entre les Kamtschadales & leurs voisins de l'Amérique. Les traits du visage sont les mêmes : les uns & les autres mangent de la *Sarana*, qu'ils préparent de la même manière : leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots, tous ces objets de comparaison portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eut-il jamais été joint à celui de l'Asie, ces deux parties du monde sont si voisines, qu'il est très-possible que les habitants de l'Asie ayant passé en Amérique par les îles intermédiaires qui favorisent cette transmigration. M. Steller joint à ces traits de conformité, des rapports très-sensibles entre les mœurs des Kamtschadales & celles des Américains ; mais ces ressemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les Sauvages du Nord qu'à l'ori-

gine des deux Nations. C'est dans les Langues, plus que dans les usages, qu'il faut chercher l'origine des différentes populations. Or si le langage ne montre point de parenté entre les habitants de l'Asie & de l'Amérique, il est difficile d'en établir sur les autres rapports, qui sont plutôt de l'homme que du sang. Mais il s'agit moins de savoir les relations que la nature mettoit autrefois d'un continent à l'autre, que de découvrir celles que le commerce & la navigation y peuvent établir ou renouer.

Parmi les isles qui serviront, peut-être, un jour d'entrepôt ou de relâche à la navigation des Russes en Amérique, une des plus considérables est l'isle Béring. Elle exige, par l'importance & la nouveauté de sa découverte, une description détaillée.

L'isle Béring s'étend entre le cin- L'isle Béring.
quante - cinquième & le soixantième degrés de latitude, du Sud-Est au Nord-Ouest. Son extrémité, la plus voisine du Kamtschatka, n'en est éloignée que de deux degrés, au Nord-Est de la presqu'isle. L'isle n'a, dit-on, que cent soixante-cinq verstes de longueur, sur une largeur inégale, qui varie depuis

cinq verstes jusqu'à vingt-trois, entre le cent quatre-vingt & le cent quatre-vingt-cinquième degrés de longitude. Sa longueur est si peu proportionnée avec sa largeur, qu'il n'y a, peut-être pas, dit M. Steller, une île dans l'Univers aussi singulière à cet égard. Cependant il ajoute que toutes les îles qu'on a aperçues de ce côté de l'Amérique, & toutes celles qui sont situées à l'Est du Kamtschatka, ont à-peu-près la même proportion.

Ses Mon-
tagnes.

Cette île est composée d'une masse de montagnes: on voit les plus élevées, par un tems serein, à vingt lieues de distance. C'étoit une ancienne opinion des Kamtschadales, qu'il devoit y avoir une terre vis-à-vis l'embouchure de la Kamtschatka, parce qu'ils voyoient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horizon. Cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux verstes, ou demie-lieue de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne est serrée & continue. Celles qui sont à côté sont coupées de vallons, formés par de petits ruisseaux, qui, prenant leur cours dans la longueur de l'île, ont leur embouchure au Nord

& au Midi. Les vallées, creusées entre les plus hautes montagnes, ont les plus petits ruisseaux, & sont étroites : celles qui sont au pied des montagnes les moins élevées, sont plus larges & arrosées de plus grands ruisseaux. Il en est ainsi des plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derrière les caps les plus bas, elles sont plus étendues que les plaines voisines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent & s'élargissent en s'éloignant des montagnes & s'approchant de la mer. Les montagnes de l'isle de Bering, son en général composées d'un roc de la même espèce & de la même couleur. Mais les caps qui s'avancent en mer, sont d'une pierre dure & griffâtre. M. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Les côtes méridionales sont plus escarpées & plus rompues que celles du Nord. La forme & l'aspect des montagnes est, selon le même Auteur, l'ouvrage des inondations de la mer, des tremblements de terre & des fontes de neige. On trouve dans cette isle un lieu qu'on appelle *l'Antre* : les rochers y représentent des murailles, des escaliers,

glois & les François cherchent , à l'en-
vi, des isles qui leur assurent l'entrée
du nouveau Monde, par la mer du Sud,
il est assez singulier que les Russes trou-
vent une chaîne d'isles qui les y mène
par la mer du Nord.

Deux autres
isles.

De l'isle Bering on découvre deux
autres isles ; l'une au Midi n'a que sept
verstes de circuit ; l'autre au Sud-Ouest,
renferme dans une enceinte de trois
verstes, les deux rochers qui la com-
posent.

Quatrième
Isle.

Au Nord de l'isle Bering, dans une
situation à-peu-près la même, ou paral-
lele, est une isle de quatre-vingts à
cent verstes de longueur. Elles sont
séparées l'une de l'autre, par un détroit
de vingt verstes au Nord-Ouest &
d'environ quarante au Sud-Est. Les
montagnes de la dernière sont moins
hautes que celles de la première. On
y trouve, à trente brasses au-dessus du
niveau de la mer, une grande quantité
de troncs d'arbres & de squelettes en-
tiers de bêtes marines, que la mer y
a jettés, sans doute, dans une inon-
dation.

Sa tempé-
rature.

La terre y est sujette à de fréquents
tremblements, dont plusieurs au rap-

port des Voyageurs , y ont duré l'espace de six minutes. Le climat de cette isle est plus rude & plus piquant que celui du Kamtscharka , soit parce qu'elle est fort exposée à tous les vents , soit parce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées , sur-tout , les tourbillons de vent sont si forts qu'il n'est pas possible de s'y tenir debout. Mais si l'air est froid & désagréable dans cette isle , la terre y donne en abondance des eaux minérales , pures & très-salubres pour les malades. On y compte plus de soixante ruisseaux , dont quelques-uns ont huit ou dix saânes de largeur , sur deux de profondeur. Ces ruisseaux qui tombent promptement dans la mer , s'élèvent quelquefois dans les grandes marées , à la hauteur de cinq saânes.

ARTICLE II.

§. I.

Peuples qui habitent la Sibérie.

C E grand pays est occupé par trois fortes d'habitants, 1°. Par des Peuples Histoire
généalogique
des Tatars.

Payens, qui sont les anciens habitants du pays; 2°. par des Tartares Mahométans, qui sont ceux sur lesquels les Russes l'ont conquis; & enfin par les Russes qui en sont à présent les maîtres.

Les Peuples payens qui habitent dans la Sibérie, sont divisés en plusieurs Nations: les principales sont, les Wogulitzes; les Samoyedes, qui habitent entre l'Obi & la Léna, vers la mer Glaciale, & qui sont appelés *Samoyedi Mantzelà*, pour les distinguer des autres Samoyedes, qui habitent vers la côte septentrionale de la Russie, depuis les bords occidentaux de la Guba Tassakoya, jusqu'aux environs de la mer d'Archangel & de la rivière de Dwina. Ces hommes sont les plus stupides & les plus pauvres de la Sibérie; leur extérieur tient beaucoup à celui des Calmoucks, excepté qu'ils ne sont pas si bien faits, ni si grands qu'eux, qu'ils ont de vilaines bouches à lèvres pendantes, & qu'ils sont extrêmement pesants.

Les Ostiakes, qui habitent au Sud des Samoyedes, vers le soixantième degré de latitude, depuis les montagnes qui séparent la Russie de la Sibérie, jusqu'à la rivière d'Ieniscisk, sont à peu-

près faits comme les Russes , mais ils sont communément d'une taille au-dessous de la moyenne. On prétend qu'ils sont issus d'une partie des habitants de la province de *Welika Permia* en Russie ; que , poussés par leur attachement à l'idolâtrie , ils quitterent leur pays & vinrent s'établir en ces cantons , du tems qu'on introduisit le christianisme en cette province. On assure que la langue des Ostiakes a encore beaucoup de conformité avec le jargon des habitants de la Permie , & qu'elle n'a aucun rapport avec les langues des autres peuples payens de la Sibérie.

Les *Toungoufs* occupent une grande partie de la Sibérie orientale & sont divisés , par les Russes , en quatre branches principales, qui sont les *Poskamena Toungoufs* , qui habitent entre la riviere de l'*Iénisseisk* & celle de la *Léna* , au Nord de celle d'*Angara* ; les *Sabatski Toungoufs* , qui habitent entre la *Léna* & le fond du golfe de *Kamtschatka* , vers le soixantieme degré de latitude , au Nord de la riviere d'*Aldan* ; les *Olenni Toungoufs* , qui habitent vers les sources de la *Léna* & de l'*Aldan* , au Nord de la riviere d'*Amur* ; & les

Conni Tougoufi , qui habitent entre le lac Baikal & la ville de Nerzinskoi, & le long de la riviere d'Amur.

Ces peuples ont à-peu-près les mêmes inclinations & la même physionomie que les autres Tartares & paroissent issus du même sang ; cependant ils ne sont pas si basanés & si laids que les Calmoucks ; ils ont les yeux plus ouverts & le nez moins écrasé ; ils sont communément d'une taille haute & robuste, & sont généralement plus actifs que les autres peuples de la Sibérie. Les *Poskamena Tougoufi* , & les *Sabatzi Tougoufi* ne different guere dans leur maniere de vivre des Ostiakes & des Samoyedes dont nous venons de parler , excepté qu'en été les hommes & les femmes vont absolument nuds. Pour se garantir des moucherons qui sont en grande quantité dans tous les pays du Nord , & principalement dans ceux qui tirent vers l'Est , ils portent au bras un pot , où il y a un morceau de bois pourri allumé , dont la fumée chasse ces insectes. Ils ont des cheveux noirs & ordinairement fort longs ; ils les lient près de la tête & les laissent pendre. Les hommes & les femmes de

distinction se font des marques noires sur le visage & aux mains.

Les Oiennî Tongoussi ont , à-peu-près , les mêmes usages & les mêmes mœurs que les Sabatski. Lorsque quelqu'un d'eux fait un serment , il prend un chien , le couche par terre , lui enfonce un couteau dans le ventre & sous le pied gauche de devant , & par ses ouvertures il en suce le sang jusqu'à la dernière goutte ; parce qu'ils sont fermement persuadés que le sang de ce chien ne manqueroit point de suffoquer à l'instant celui qui auroit la témérité de faire un parjure.

Les Conni Tongoussi sont les moins barbares de tous ces peuples ; ils ressemblent beaucoup aux Moungales dans leurs habillements & dans leurs manières : ils coupent leurs cheveux à la façon des Calmouks ; ils se servent des mêmes armes qu'eux , au sabre près , dont ils n'ont point l'usage : ils ne cultivent point les terres : les hommes & les femmes montent très-bien à cheval , & ne sortent jamais sans être bien armés. Tous les Toungousses en général sont braves & robustes. Il n'y a qu'un petit nombre de Conni Ton-

gousis qui obéit à la Chine , tout le reste est sous la domination des Russes , qui en tirent les plus belles pelleteries qui viennent de la Sibérie.

Les Iakuts qui habitent tout le long de la Léna , sont à-peu-près faits comme les TOUNGOUSIS , & sont les seuls d'entre les peuples payens de la Sibérie qui se servent de Rennes : on prétend qu'ils ont plus d'esprit & qu'ils sont plus rusés que les autres peuples payens de ce continent.

Les Iukagri , qui habitent vers les bords de la mer Glaciale , à l'Est de l'embouchure de la Léna , ne sont pas fort différents des Samoyedes ; cependant ils ne sont pas si stupides , ni si laids.

Les Tzuktzchi , les Tzchalatki , peuples alliés , qui habitent la pointe du Nord-Est de l'Asie , vers le cap Suçtoi-Nos , & les Olutorski , qui sont au Sud d'eux , sur les bords de la mer orientale , sont les peuples les plus féroces de tout le Nord de l'Asie. Ils ne veulent point avoir de commerce avec les Russes : ils en tuent autant qu'ils en rencontrent , & , lorsque quelques-uns d'eux tombent entre les mains des

Russes , ils se tuent eux-mêmes. La férocité de ces peuples a d'abord obligé les Russes à suivre les bords du golfe du Kamtschatka pour entrer dans ce pays ; mais depuis quelques années , ils y vont par eau , en passant de la rivière d'Ochota , vers les cinquante-cinquième degrés de latitude , à la pointe la plus proche du pays de Kamtschatka , ce qui leur épargne beaucoup de chemin & de fatigues.

Les Kamtschadales ressemblent en quelque sorte aux Japonais : nous en parlerons plus bas. Les Buratti , qui habitent au Sud de la rivière d'Angara , entre la Ieniseisk & la Selinga , sont une espèce de Moungalés : ils se nourrissent de leur bétail , & sont d'une taille haute & robuste , mais bien moins basanés que les Moungalés.

Les Barabintski sont une sorte de Calmoucks : ils habitent dans les plaines , entre la rivière d'Irtis & l'Oby. Ils sont , en partie , sous la domination du Contaïsch , & , en partie , sous celle de la Russie. Il vivent de l'agriculture , de leur bétail & de la chasse.

Le Kamtschatka , communiquant au Nord avec le continent , par la terre ,

& au Midi avec les isles Kouriles , par la mer , ses habitants doivent participer du caractère , de la figure & du langage des peuples qui les environnent. Aussi sont-ils comme divisés en trois nations , & trois langues ; la Koriaque au Nord , la Kourile au Midi , la Kamtschadale entre-deux. Celle-ci , qui est la principale nation , & ne parle que la même langue , habite depuis la source de la Kamtschatka , jusqu'à son embouchure , & le long de la mer orientale. Mais les limites qu'on assigne aux trois autres Nations & à leurs langues , sont trop confuses dans l'Ouvrage dont M. l'Abbé Chappe a publié la traduction , pour qu'on s'arrête à cette division des peuples & des langues.

Origine des
Kamt.cha-
dales.

Les Kamtschadales s'appellent eux-mêmes , *Italmen* ; c'est-à-dire , habitants du pays. Ils prétendent y avoir été créés ; mais M. Steller assure qu'ils viennent de la Moungalie. Voici deux preuves de cette conjecture.

La langue des Kamtschadales a beaucoup de mots terminés comme ceux des Mounghales Chinois , en *ong* , *ing* , ou *tchin* , *tcha* , ou *kfin* , *kfung*. Ces deux langues se ressemblent dans les

déclinaisons & les mots dérivés. Les variations, les aberrations qui se trouvent entr'elles, viennent du tems & du climat.

Une autre preuve de descendance est la conformité de figure. Les Kamtschadales sont petits & basanés, comme les MOUNGALES. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage plat & large, le nez écrasé, comme les CALMOUCKS : leurs traits sont irréguliers, leurs yeux enfoncés, les jambes grêles & le ventre pendant ; enfin les rapports de caractère des deux nations, achevent de prouver à M. Steller, qu'elles ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit-être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine ; & la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamtschadales n'ont aucun usage, ni presque aucune idée du fer dont les MOUNGALES se servent depuis deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine ; ils ne connoissent que depuis peu de tems les Japonois & même les Kouriles. Ils étoient très-nombreux quand les Russes arriverent chez eux, quoique les inondations, les oura-

gans , les bêtes féroces , le suicide ; & les guerres intestines , fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connoissance de la propriété des herbes , qui suppose une longue expérience. Mais sur-tout les instrumens & les ustensiles dont ils se servent , sont différents de ceux des autres Nations.

De tous ces faits , M. Steller conclut que les Kamtschadales sont de la plus haute antiquité , & qu'ils ont été poussés dans leur presqu'île par les conquérans de l'Orient , comme les Lapons & les Samoyedes ont été chassés au Nord par les Européens. Quoi qu'il en soit de ces conjectures , que les Kamtschadales soient venus des bords de la Léna , d'où ils auront été chassés par les TOUNGOUFIS , ou qu'ils soient issus de la MOUNGALIE , au-delà du fleuve Amur , l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté ; & les révolutions fréquentes des peuples qui les entourent au continent , font présumer qu'ils sont arrivés au Kamtschatka par terre , & non par mer ; car c'est le continent qui a peuplé les îles , & non les îles qui ont peuplé le continent.

DES TERRES POLAIRES. 237

Les Kamtschadales ressemblent , par bien des traits , à quelques nations de la Sibérie ; mais ils ont le visage moins long & moins creux , les joues plus saillantes , la bouche plus grande , & les levres épaisses , les épaules larges , surtout ceux qui vivent sur les bords de la mer. Il ne seroit pas même surprenant que ces hommes sauvages n'eussent quelques rapports éloignés de figure avec les animaux dont ils font la chasse , la pêche & leur nourriture : si l'imagination , le climat , les habitudes , les sensations , & sur-tout les alimens de la mer influent dans la formation du fœtus.

Nous venons de donner une idée générale des habitants de la Sibérie ; mais le Lecteur verra , sans doute , avec plaisir de plus grands détails sur ces Nations presque inconnues. Nous allons pour cet effet suivre M. Gmelin ; & nous ferons connoître , en même-tems , plusieurs autres peuples qui avoisinent la Sibérie , dont il donne l'Histoire.

M. Gmelin , par ordre de l'Impératrice Anne Iwannouna , se rendit en 1753 à Véliki Norgorod , ville éloignée

M. Gmelin.

de Pétersbourg de cinquante lieues de France , pour aller en Sibérie & au Kamtscharka , faire des recherches en tout genre. De cette ville , il alla à Vitchnei Volotchok , village grand & beau , où l'on tient des foires , & que la navigation rend très-vivant. Delà , il s'embarqua & passa à Torjok , ville assez grande & entourée de murs de de terre , arriva à Tver , ville située au-dessus de l'embouchure de la Tversa , sur les deux rives du Volga. Il s'y rembarqua & alla à Jarosler , ville assez commerçante. En continuant sa route , il passa par la ville de Costroma , par celle de Balakhna , & par plusieurs autres villes & villages.

A Nijnei Norgorod , M. Gmelin apprit qu'il y avoit dans cette contrée beaucoup de Tchouvaches. Pour avoir une connoissance plus particuliere de cette Nation , il partit pour Tchébaxar. A peine eut-il fait une lieue , qu'il aperçut un feu sur la montagne voisine ; il y monta , & trouva près de ce feu deux Tchouvaches qui étoient en prieres. Ils avoient tué un agneau , & en cuisoient , dans un chauderon , les intestins & l'estomac , qu'ils avoient

rempli de sang , de graisse & de gruau. Pres de là, vers l'Orient, il y avoit un endroit carré, entourré de pieux, qui leur sert à faire la priere. On raconta à notre Voyageur, que ce lieu avoit été choisi par une personne, homme ou femme, nommée Jumasu, qui, en langue Tchouvache, signifie forcier ou forcieri. Ce sont des prêtres ou prêtres-ses qui sont fort considérés & ont une grande autorité : chaque village en a un au moins. Ces especes de prêtres aiment l'argent, & font toutes sortes de supercheries & de coquineries pour attraper ceux de leurs compatriotes qui sont assez sots pour se laisser duper.

Les Tchouvaches adorent un seul Dieu, qu'ils nomment Tora. Ils croient que le soleil est saint ; ils lui adressent aussi des prieres : ils ont d'ailleurs plusieurs petits Dieux qu'ils comparent aux Saints des Chrétiens. Chaque bourg a son idole, qui est placé dans un lieu sacré semblable à celui dont nous venons de parler.

Les Tchouvaches sont fort économes : c'est par cette raison qu'ils ne s'enyvrent point d'eau-de-vie. On dit qu'ils sont voleurs.

Les Tchouvaches forment un peuple très-nombreux. Il y en a près de dix-huit mille aux environs de Tchibaxard : plus de dix mille aux environs de Koufmademianski ; de Sirilsgorod , plus de douze mille ; de Svyachk , plus de soixante mille ; & de Kokocheïsk plus de quatre cens mille. Lorsque M. Gmelin étoit dans ce canton on s'occupoit à convertir ces peuples , & on avoit établi , dans les villes Russes qui y sont , des écoles pour les jeunes Tchouvaches , où on les instruisoit des principes du christianisme ; mais on désespéroit presque de la réussite ; parce que ceux qui ont quitté leur religion , ne l'ont fait que par crainte ou par intérêt. Les Tchouvaches s'abstiennent de toute espèce de travail le Vendredi : ils ont une grande fête dans l'année , & tous vont ensemble visiter le lieu sacré.

De Tchibaxar , M. Gmelin se rendit à Casan , éloigné de Pétersbourg d'environ trois cens soixante-douze lieues. Il y a dans cette ville une école où des enfants Tchouvaches , Tchéremisses , Mordounichers , Kalmoukes , & Tatars , apprennent la langue Russe & la langue Latine , la Philosophie & les principes

principes du Christianisme. On prend dans les différents cantons les enfans qui sont les plus vifs, & dont les peres ont le plus d'esprit; on les enleve à leurs parents, on les instruit, & on espere qu'ils convertiront leur Nation à la foi chrétienne. Cette violence ne peut inspirer que l'aversion & l'horreur.

A quelque distance de Casan, il y a un village Tatar, où l'on voit quatre mosquées. La plus intéressante de ces mosquées est un vaisseau quarré, bâti en bois, sur lequel il y a une tour avec une gallerie, sans cloches & sans croix. Pour appeller les Tatares à la priere, il y a sur la tour de la mosquée un homme qui crie, ou chante de toutes ses forces; on le nomme *Mâsin* en langue Tatar. Le peuple va cinq fois par jour à la mosquée, au point du jour, à dix heures, à midi, à quatre heures & six heures.

Casan est situé sur la riviere de Kasenka, à deux lieues du confluent de cette riviere & du Volga: il a une citadelle bâtie en pierre, où est le logement du Gouverneur & du Commandant. Il y a un arsenal, &, vers le haut de la ville, une belle maison mar-

chande , où l'on trouve des marchandises de toute espece & des marchands Russes & Tatares. A l'une des extrémités de la ville , il y a une manufacture de draps : elle a été établie aux frais du Gouvernement , par un Russe , qui s'y est tellement enrichi qu'il a fait bâtir , à ses frais , sept églises en pierres. Vers le centre de la ville est un hôpital , bâti en bois , destiné à la garnison de Casan.

On trouve au-delà de cette ville plusieurs villages de Tatares ; ceux de ce canton sont Musulmans ; ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Les Tatares sont les plus civilisés des peuples de la Sibérie , & , parmi eux , les Mahométans le sont beaucoup plus que les Idolâtres. Ces peuples s'habillent à la Russe , ainsi que leurs femmes ; mais ils se font raser la tête , & plusieurs se taillent la barbe en pointe. Au lieu de vitres , ils emploient la tunique extérieure de l'estomac du veau : ils tendent ces membranes sur les châffis , & elles laissent passer assez de lumière. Ils ont un instrument de musique que les Russes , nomment *Gouffi* : cet instrument est fait comme une harpe : il

a dix-huit cordes , soutenues par un chevalet fort bas , & posé près de l'en-
droit où l'on attache ces cordes : les che-
villes autour desquelles elles sont tour-
nées , sont à l'autre côté de l'instrument ;
la premiere & la seconde cordes sont
à la quinte l'une de l'autre ; la troisieme
est à un demi-ton plus haut que la
seconde ; la quatrieme à la tierce de la
seconde ; la cinquieme à la tierce de
la quatrieme ; la sixieme à un demi-ton
plus haut que la cinquieme ; la septieme
à un ton de la sixieme , & ainsi des
autres. Le Musicien s'assied à terre ,
fait la basse de la main droite , & de
l'autre le dessus.

Après ces Tatars , on trouve des
villages Voriakes. Les hommes & les
femmes y ont presque tous les cheveux
roux. Ils sont presque sans religion :
ils ont peu de connoissance des tems :
ils sont ivrognes & pauvres. Les Vo-
riakes sont spirituels & grands chasseurs :
l'arc est leur arme ordinaire.

A Vorchnoi-Pobiou sont les Tchéré-
misses. On y voit des femmes assez
jolies : ceux qui veulent épouser des
filles, les marchandent & les obtiennent
à meilleur marché qu'ils peuvent. Après

Verchnoi-Pobiou , l'on trouve un village de Votiakes , qui ne ressemblent point aux précédents : on ne peut les comparer qu'aux payfans de Finlande , qui sont , sans contredit , les peuples les plus rustres du monde. Les Votiakes & les Tchéremisses parlent Tatare & Russe.

En partant de ce village Votiake pour Ossa , on peut passer par Sarapoul. Avant d'arriver à Bourma , on traverse une forêt de douze lieues. Les Tatares qui habitent ce village , descendent de ceux de Kongour , & ont une autre dialecte que ceux de Casan. Les maris achètent aussi leurs femmes.

A Kongour il y a une caverne dont Strahlengerb a donné la description. Voici ce qu'en dit M. Gmelin. « Les » parois de cette Caverne sont des pier- » res calcaires : elle est l'ouvrage de la » nature ; mais elle n'a point autant de » singularité que celle du Duché de Wir- » temberg ou de Hartz. On voit dans » celle-ci beaucoup de figures formées » par l'eau qui filtre au travers des » terres : ces figures représentent quel- » quefois des arbres , des animaux. Un » coup de pistolet y fait autant de bruit

« qu'un canon du plus gros calibre
 « tiré en plain air. A une certaine dis-
 « tance , les flambeaux s'éteignent ;
 « ainsi on n'a point encore été jusqu'au
 « fond de cette caverne ».

Notre Voyageur alla du Kongour à la Fonderie d'Inghin ; de-là il se rendit à Ialyme , village Tatar , & à Iecatherimbouurg , ville fondée en 1723 , par Pierre le Grand , & achevée sous l'Impératrice Catherine qui lui a donné son nom. Cette ville est dans la Province de Tobolsk , environ à six cents lieues de Pétersbourg. On peut la regarder comme le centre de toutes les Fonderies de la Sibérie : c'est la résidence de ceux qui ont inspection sur les mines. Elle a été bâtie en entier aux frais du Gouvernement , & n'est habitée que par des Inspecteurs des mines , par des Mineurs & des Fondeurs. Elle est bâtie à l'Allemande , régulière , fortifiée à cause du voisinage des Bachkires , & traversée par l'Isér. Il y a dans cette ville une Jurisdiction pour les mines , une Douane qui relève de la Jurisdiction de Tobolsk : il y a un Hôpital pour les malades. A Polva , qui est à treize lieues d'Iecatherimbouurg , il y a une fonderie de cuivre. A Siffort

il y a une fonderie de fer.

À deux jours de marche d'un village nommé *Phomime*, il y a un vaste desert où sont plusieurs lacs, les uns d'eau salée & les autres d'eau amère : on trouve dans ces deserts des chevaux sauvages. M. Gmelin se rendit à Irbit, village situé sur la rivière de ce nom ; il s'y tient une foire considérable : des Grecs, des Boukhares, des Tatares de toutes les especes y apportent des marchandises. On trouve ensuite Tioumene, ville assez grande, presque toute bâtie en bois & dont les remparts qui l'entourent son aussi de bois : elle est sur la rive méridionale de la Toure. De cette ville on va à Minime, village habité par des Tatars qui descendent des Boukhares. Près de là il y a d'autres Tatares qu'on appelle *Tourbinne*.

Ensuite on va à Tobolsk. A quatre lieues & demie de cette ville, est le lieu où l'on dit qu'étoit l'ancienne *Sibir*, résidence des Souverains de la Sibérie. Il est sur la rive droite de l'Irtich. On n'y voit plus qu'un vieux mur tombé en ruine. Au-dessus & près de cet endroit, il y a un petit ruisseau nommé *Sibirka*, qui se jette dans l'Irtich. Il paroît que

cette ancienne ville a donné son nom à tout le pays, & à ce petit ruisseau qui en étoit voisin.

La ville de Tobolsk est située sur l'Irtich, à cinquante-huit degrés douze minutes de latitude : c'est la capitale de la Sibérie. On la divise en haute & basse ville. La haute est sur une colline à l'Orient de l'Irtich, & la ville basse dans la plaine, entre la colline & la rivière. Ces deux villes en font une fort considérable ; mais toutes les maisons y sont en bois. La ville haute est nommée *la Ville*. On y voit une citadelle en pierre, & presque quarrée, dans laquelle il y a une maison marchande, bâtie en pierre, ainsi que la Chancellerie & l'Archevêché. Outre la maison marchande, il y a dans la ville haute & dans la ville basse, un marché pour les denrées & la quincaillerie.

Le Clergé n'y est point aussi nombreux que dans les autres villes Russes : il n'y a dans la citadelle que deux églises, qui sont en pierres ; hors de la citadelle, il y en a deux en bois & un couvent : la basse ville n'a que sept paroisses & un couvent, en pierre.

La ville haute n'est point exposée aux

inondations ; mais il faut aller chercher l'eau dans la basse ville. Du côté de la montagne , vers l'Irtich , il se détache tous les ans de grandes masses de terre ; & souvent les habitants sont obligés de déloger , d'abattre leurs maisons trop voisines de cette montagne & de les rebâtir plus loin. On croit que cette chute de terre est occasionnée par la Tobol , dont l'embouchure est directement vis-à-vis de la citadelle ; mais , par ce que nous rapporte notre Voyageur , on doit attribuer la cause de ces éboulements à la nature des terres. Tobolsk est une ville très-boueuse : on y voit une grande quantité de vaches : la plûpart des chats y sont rouges.

L'Irtich est la principale riviere qui passe à Tobolsk : sa source est loin de-là , dans le pays des Calmoukes. Elle traverse , après un long cours , un lac situé dans le même pays , & nommé *Noursaïssanne* , en langue Calmouke. Les eaux de cette riviere sont toujours bourbeuses. Celles de la Tobol sont beaucoup plus claires & plus pures , & un mille au-dessous de l'embouchure de cette riviere , on peut encore les

distinguer des eaux de l'Irtich.

Tobolsk a beaucoup d'habitants : il y en a un quart , à-peu-près , qui sont Tatares , les autres sont Russes , & presque tous exilés ou fils d'exilés. Tout y est à si bas prix qu'un homme y vit bien , à raison de dix roubles , ou soixante-six livres treize sols par an : aussi la fainéantise y est portée on ne peut plus loin.

Les Tatares de Tobolsk descendent , en partie , de ceux qui s'y étoient établis avant la conquête de la Sibérie , & , en partie , des Boukhars qui s'y sont établis peu-à-peu , avec plusieurs privilèges & la permission du Grand Duc. Ils y vivent tranquillement & subsistent de leur commerce. Il n'y a point d'artisans parmi eux.

A quelques journées de Tobolsk est un grand village Tatar , nommé Outrous. Il est formé de trois villages , dont l'un est d'hiver & les deux autres sont d'été : c'est un usage commun à tous les Tatares de ce canton. En général les Tatares s'établissent loin des villes , les Russes , fort près. Les Tatares bâtissent leurs maisons dans le goût de celles des villes de Russie.

Tara n'est pas fort éloigné d'Outtous. Cette ville, au bas de laquelle la rivière d'Agarke tombe avec rapidité dans l'Irtich, est divisée en haute & basse ville. La haute est entourée de chevaux de frise, d'un rempart de bois, & d'un rempart de terre : il y a sur ces remparts trente pièces de canon. A l'extrémité de la basse ville, il y a un village Tatare qui a une mosquée.

Cette ville est petite & pauvre ; toutes les maisons, soit publiques, soit particulières, y sont bâties en bois : le peuple y est peu nombreux. En 1722, on y exécuta sept cents habitants qui refusèrent de prêter le serment de fidélité.

Près de l'embouchure de la Tara, est un village Tatare, où demeure un Kniazès, ou petit Prince : il veille sur les Tatares de cette contrée, qu'on appelle *Jéfachnies* ou *Tributaires*. M. Gmelin fit venir ce Prince à son bateau.

» Il arriva, dit ce Voyageur, dans une
 » grande chaloupe à quatre rames ; &
 » les Bateliers lui marquoient beau-
 » coup de respect. Il étoit de belle fi-
 » gure, de moyen âge, & habillé com-
 » me les Tatares : ils nous fit présent
 » d'un gros agneau. La conversation que

» nous eûmes avec lui , nous fit juger
 » que c'étoit un homme de sens. Ayant
 » vu par hazard une de nos bouffoles , il
 » nous dit qu'il en avoit appris l'usage
 » d'un matelot de distinction qui voya-
 » geoit : les Tatares nomment Matelots
 » tous les gens de mer. Il ajouta que
 » l'aiguille aimantée se dirigeoit vers la
 » grande poutre de fer , placée à l'un
 » des bouts de la terre , & qui s'élève
 » jusqu'à certaine petite étoile. Il nous
 » demanda de l'opium , & nous en
 » montra quelque peu qu'on avoit falsifié
 » par le mélange d'un autre extrait.
 » Quand on en a mangé le soir , nous
 » dit-il , on est le lendemain *pakhmiéli* ,
 » c'est-à-dire , dans l'état où met l'ivresse
 » de la veille. Nous laissâmes le Prince
 » très-content de nous , & nous reprîmes
 » notre route ».

Il faut être sur ses gardes quand on
 passe par ce canton , parce qu'on a sur
 la rive orientale le desert Barabin , sur
 l'occidentale le desert Cosaque ; les
 Tatares qui les habitent tuent les hom-
 mes & emmenent les femmes : ils sont
 barbares & cruels.

Depuis ces deserts jusqu'à Iamichéva ,
 la route est difficile & la navigation sur

l'Irtich , très - dangereuse. Cependant les bateliers Tatares sont remplis de zèle & d'ardeur : ils sont en général officieux & paisibles : ils travaillent jour & nuit sans proférer une seule parole , & se donnent mutuellement tous les secours dont ils ont besoin. Ils n'ont nul penchant au vol ; ils sont au contraire renommés pour leur fidélité : ils sont francs. Ils ne font point de serment ; un simple coup frappé dans la main est pour-eux un engagement qui n'est jamais violé. Ils remplissent les devoirs de leur religion avec la plus grande exactitude : jamais ils ne font un repas qu'ils ne le commencent & le terminent par une priere ; & ils ne mettent jamais à la voile qu'il n'ayent crié leur souhait de bonheur.

Ils sont presque tous noirs & basanés ; leurs cheveux sont noirs. Lorsqu'ils ont des provisions ils mangent quatre fois par jour : leur nourriture ordinaire est l'orge : ils aiment beaucoup la chair de poulain ; d'ailleurs ils sont peu délicats. Ils font quelquefois un repas , qu'on nomme *bichbarmak*. La description des cérémonies religieuses qu'ils mettent en pratique pour le pré-

parer , fatisferoit si l'on pouvoit pénétrer leurs idées ; mais n'ayant pu en être instruit , dit notre Voyageur , je dirai seulement ce que j'ai vu. « La chose fut commencée par trois Tatares, dont l'un faisoit l'office de Boucher. » Après avoir lié les piés de l'agneau , ils le porterent au côté du bateau qui regardoit le Midi , c'est-à-dire , la Muque , lui tournant la tête vers cet endroit ; ils s'y tournerent eux-mêmes & firent leur priere accoutumée. Ensuite le Boucher égorgea l'agneau , & laissa couler le sang dans la riviere : lorsque l'animal fut mort , il versa de l'eau sur la blessure , le mit à terre & le dépeça : il abbatit d'abord le pied droit de devant , ensuite le gauche , enfin les deux autres dans le même ordre ; puis , coupant près de la gorge & des deux côtés du sternum , il enleva la peau restée sur cet os , & la chair de dessous qu'il mit de côté. Il suspendit l'animal à une corde , par les piés de derriere , lui coupa la tête , fendit la peau du haut en bas , coupa les parties & les jeta ; alors il tira toute la peau , coupa la poitrine , ensuite le ventre : le nombril & la

» vessie furent jettés à l'eau. Le cœur fut
» incisé en plusieurs endroits, & tout le
» sang que l'on en tira fut jetté, ainsi que
» le sang du foie & des autres intestins.
» L'estomac & les boyaux furent pressés
» avec les mains, & lavés dans l'eau
» chaude. Les glandes du mésentere
» furent jettées; les intestins étant tirés,
» on coupa les quartiers de devant, en-
» suite ceux de derriere. Jusques-là le
» Tatare qui servoit de Boucher avoit
» tout fait avec ses deux aides; mais
» tous les autres sautant alors aux quar-
» tiers de l'agneau, ôterent la chair de
» dessus les os & la couperent en petits
» morceaux. Le petit morceau du ster-
» num fut rôti sur les charbons, &
» mangé comme un mets friand; ils
» firent cuire en même tems les os avec
» ce qui étoit dessus, & après avoir fait
» leur priere, ils mangerent avec les
» doigts sans couteau & sans fourchette.
» Ensuite ils passerent aux intestins, de-
» là vinrent à la viande: tout fut ex-
» pédié de la même maniere & avec
» une promptitude qui nous fit plaisir.
» L'agneau fut mangé par vingt Ta-
» tars: ils commencerent la cérémonie
» à dix heures du matin: il me paroît

» que le principal & le merveilleux de
 » ce repas est de n'y employer que les
 » doigts ».

D'Iamicheva, en traversant de grands bois, où les voyageurs mettent souvent le feu, on va à Sempalat. Sempalat est dans un desert, environ à quatre lieues du fort qui en a tiré le nom qu'il porte. Les Russes ont ainsi nommé cet endroit, parce qu'on y voit les restes de sept anciennes maisons bâties en pierre. On les appelle en langue Calmouke, le couvent de Darchan Thortchi. C'est une espece de couvent que ce Calmouke idolâtre fit bâtir, & qu'il habita. On n'y trouve ni ordre ni magnificence; ce sont six maisons élevées, sans symétrie, l'une auprès de l'autre. La plupart n'ont que quatre murs: l'une est quarrée, l'autre est pyramidale, toutes les autres sont en triangles. On voit encore dans l'une deux idoles de bois, qui représentent des Ours; dans une autre le plancher est d'ardoise, le plafond de briques, & il y a quelques figures humaines peintes sur le plâtre; mais le temps les a rendues méconnoissables, & le peu qu'il a épargné ne fait point regretter ce qu'il a détruit. On

n'y voit pas une seule voûte , & le dessus des portes est appuyé sur une simple planche. Il y avoit dans ces bâtimens quelques morceaux de porcelaine : on y voit une grande fosse d'où l'on a tiré , dit-on , quelque peu d'or pâle ; & on y trouve une colonne de pierre , brisée en deux , dont le chapiteau représentoit une tête humaine.

Le fort Sempalat fut bâti en 1718 , sur la rive orientale de l'Irtich. Il est entouré d'un fossé , d'une barrière , & d'un retranchement en bois. Tous les habitans sont Promichelenniques ou Flouchives. Les environs sont agréables & paroissent fertiles ; cependant on n'y cultive aucun arbre fruitier. Ici comme à Iamichéva il n'y a point de toit en charpente. On n'y connoît point l'usage des vitres ; les fenêtres sont garnies de carreaux de papier.

A quelque distance du fort Sempalat , on trouve les ruines de l'ancienne habitation d'un Calmouke idolâtre. L'on n'y voit plus que les fondemens d'une maison qui étoit divisée en six chambres. Aux environs de cette maison , l'on apperçoit des canaux pratiqués dans la campagne : ils ont , sans doute été faits

par les anciens habitants de ce canton , pour conduire l'eau dans leurs champs. Il est probable qu'ils étoient Boukhares : Boustoukan , ayant conquis la petite Boukharie , emmena en captivité tous les Boukhares qu'il put trouver. D'ailleurs , il n'y a pas long-tems que toute la contrée , depuis Omsk , en remontant l'Irtich , est habitée par des Calmoukes : ce peuple ne cultive point ; & le Chef même des Calmoukes n'a point d'habitation fixe. La principale raison de cette vie errante est , sans doute , la nécessité de chercher de nouveaux pâturages , quand leurs troupeaux ont consommé toute l'herbe de ceux où ils sont : pendant l'hiver , il passent en Calmoukie , parce qu'il y tombe peu de neige.

Ablait-kit ou Ablain-kit est un endroit fameux depuis quelques tems ; il est situé à dix-huit lieues ou environ à l'Occident de l'Irtich , & est éloigné de Pétersbourg de quinze cents quarante lieues. Il consiste en quatre maisons : deux sont bâties sur un fondement fort élevé au-dessus du rez-de-chaussée. La première est une grande salle , où il y a deux fourneaux placés chacun dans

un angle : ils sont pointus par en haut & par en bas , & ventrus par le milieu : au fond il y a un trou par où pouvoit couler quelque matiere , & un autre où l'on plaçoit un soufflet.

Dans la maison qui est derriere celle-ci , on voit pareillement une grande salle , dans laquelle il y avoit autrefois , près de l'entrée , sur un piédestal , une grande idole de terre qui en contenoit seize autres. Derrière ce piédestal , le mur étoit orné de peintures extraordinaires , comme d'un homme à quatre têtes & vingt-quatre bras , d'un autre à deux têtes & huit bras. Il y avoit aussi dans ce bâtiment une grande caisse à plusieurs cases , où l'on a trouvé des manuscrits qui sont à présent dispersés dans toute la salle.

Les maisons sont de briques , & percées de quelques trous ; mais il ne paroît pas qu'on y ait fait de fenêtres. Les soldats qui étoient aux ordres de M. Gmelin , apportèrent beaucoup de manuscrits , tant Calmoukes que Tangoutes , de toute forme , de toute espece , & en différents caracteres. Les Tangoutes étoient sur du papier fort uni , bleu , blanc , ou de couleur d'or :

sous les Calmoukes sur du papier blanc & en encre noire ou rouge. On trouva aussi quelques papiers imprimés, & des caracteres en bois; ils étoient longs, quadrangulaires, & portoient des lettres mongales. A la couleur noire dont ils étoient teints, on voyoit qu'ils avoient servi. Il y avoit quelques figures en bois, assez mal peintes en détrempe; mais bien conservées: c'étoit un des ornemens du plancher de la seconde maison: elles représentoient une espèce de Saint.

Il y avoit encore dans ces maisons un grand nombre de manuscrits; & quoiqu'on eût enlevé les mieux conservés, on pouvoit lire ceux qui restoient. Ablait étoit autrefois le temple d'un prince Calmouke, appelé Ablai, de la famille des Khochotes: il vivoit vers le milieu du siècle dernier, & fut déposé, vers l'an 1671, pendant les guerres civiles des Calmoukes.

Près de ce lieu est un fort nommé *Oust-kaméno-gorsk*. Ensuite on traverse plusieurs montagnes considérables, & l'on trouve Kolivan, où il paroît souvent quelques petites caravanes de Calmoukes Ourongai ou tributaires. Ils ont un petit Prince qu'ils nomment *Omba*: ils

habitoient autrefois ce canton-ci. Lorsqu'on y établit une fonderie , ils vinrent faire à ce sujet des représentations ; mais , ayant été pillés deux fois par les Cosaques , ils se sont retirés & habitent à présent à la source de la Tcharie , qui est environ à trois journées de Kolivan.

Ils sont fort amis des Russes comme tous les autres Calmoukes.

La fonderie de Kolivannkagora est protégée par un fort à quatre bastions de terre , entouré d'un fossé. Vers l'Occident est un village , & au Nord de la fonderie , un mur de terre entoure le tout. Il n'y a point d'église dans ce fort ; la plupart de ceux qui y travaillent sont des schismatiques qui ont abandonné l'église Grecque ou Russe. On dit qu'ils ont leurs livres particuliers , sur lesquels ils se régient. Il leur est prescrit de ne boire ni manger dans aucun vase dont un Russe fidele se seroit servi , de n'aller dans aucune église Russe , de s'abstenir entièrement d'eau-de-vie ; & de ne faire le signe de la croix qu'avec deux doigts comme les Prêtres Russes , lorsqu'ils bénissent le peuple. Le principal schismatique de ce canton , est un prétendu fouilleur de

mine, qui habite sur la Tcharich, & à qui l'on attribue la fondation d'un couvent de filles. L'entrepreneur des mines a fait bâtir un village sur les bords de l'Obe, une des plus grandes rivières de la Sibérie.

De la fonderie de Kolivan, M. Gmelin passa la Tchoumich, & il fut alors dans la Sibérie proprement dite, Commen-
cement de la
Sibérie pro-
prement dite Les habitants de ce canton pensent que les Chrétiens ne sont point affables. Il y a sur la Tchoumich beaucoup de Tatars, dont la plupart sont Théleïtiches; mais ils sont moins nombreux qu'ils ne l'ont été. Plusieurs quitterent ce canton lors des irruptions des Calmoukes, & allerent plus avant dans la Sibérie: peu-à-peu, ils reviennent dans leur ancien pays.

Le village de Kaltirak est environ à cinquante lieues de la Tchoumich: il n'y avoit dans ce village que quatre familles Russes. Tous les autres habitants étoient Tatares, la plupart Théleïtiches ou Kichtimiches. Plusieurs d'entr'eux furent baptisés, lors du voyage Apostolique fait chez les Ostiaques, par Philopheï, Archevêque de Tobolsk; mais ils font peu de cas de cet avantage.

Les Chrétiens de ce canton se croient obligés de porter la croix qu'ils ont reçue au baptême : ceux-ci ne la portent point ; ils disent hardiment qu'on les a forcés à recevoir le baptême ; ce qu'ils n'auroient jamais fait autrement. Cependant lorsqu'on le désire, ils font le signe de la croix. Ils se marient comme les Chrétiens, & vont quelquefois aux églises Russes.

Notre Voyageur fit venir une femme & une fille Tatare Tchelemiches : « cette femme, dit-il, étoit fort belle ; elle avoit les cheveux noirs, la peau blanche, l'air doux, agréable, & la taille avantageuse. Nous lui demandâmes si elle étoit contente de son mari (qui étoit avec elle, & n'avoit qu'un œil) & si elle ne désiroit point d'en avoir un plus agréable : elle nous fit entendre qu'elle verroit volontiers cette métamorphose ; mais que Dieu ayant voulu le lui donner tel, elle en étoit satisfaite : elle s'enonçoit assez bien en Russe & paroïssoit spirituelle ».

Environ à une lieue de Koufnetsk, il y a un village de Tatares Tchelemtichés, & dans ce village deux espèces de maisons, dont les unes sont habitées

l'été & les autres l'hiver. Ces Tatares ne sont point Mahométans, leur religion n'a aucune forme, & leur foi paroît fort incertaine. Ils croient en Dieu & l'honorent en se tournant vers l'Orient tous les matins & prononçant, avec ferveur, cette courte priere, *ne me tue pas*. Ces Tatares ont plusieurs femmes : elles ne sont pas belles ; & presque toutes fument du tabac & avalent la fumée. Ces Tatares sont artificieux & cachent avec soin leurs usages.

En descendant la riviere de Tom, on trouve un petit village de Tatares Abintsiens. Les Tatares qui habitent le long des rivieres de Kondoma & de Mrassa sont dans la plus grossiere ignorance & dans la plus grande misere : leur état prouve évidemment que notre bonheur est proportionné à nos lumieres. Ils sont leur instrument de labourage avec du fer : c'est un outil dont le fer est en demi cercle, tranchant par le bout & faisant avec le manche un angle droit. Ils travaillent la terre avec cet outil comme avec le hoyau, & la remuent à quelques pouces de profondeur. Leur bled se moud entre deux pierres, qu'un homme frotte l'une sur l'autre.

La ville de Koufnetsk est dans le canton qu'habitoient autrefois les Tatars Kirisins. Ce peuple s'est retiré, peu à-peu, vers les Kalmoukes, à mesure que les Russes se sont approchés de lui. Il y a plus de cent ans que cette ville est bâtie. On y envoie des colonies de Tomsk, de Verkotourie, & de Viliki-Novogrod. Les Tatars qui occupoient cet endroit fondoient le fer, & pourvoyoient à leur subsistance, soit par ce travail, soit par celui de forger ce métal. C'est de là qu'on tire le nom que l'on a donné à cette ville : le mot Russe Koufnets signifie Forgeron.

Cette ville est sur la rive droite & orientale de la Tom, & vis-à-vis l'embouchure de la Kondomar : elle est composée d'environ cinq cents maisons. Les habitants sont très-paresseux. Quoique la Tom soit poissonneuse, on voit rarement du poisson dans cette ville : on n'y connoît point le jardinage ; on n'y vend que de la viande & du pain : on n'y connoît point le gibier. La plupart des villes de la Sibérie font un assez grand commerce ; mais celle-ci n'en fait aucun, si ce n'est qu'il s'y vend du tabac de Tcherkassie ou Circassie, & quelques chevaux. De

De Koufnetsk, M. Gmelin se rendit à Mamichéva. Cehamiou est habité par un paysan Russe & huit ou dix Tatares Toulibertiens. A son arrivée toutes les femmes & filles Tatares s'enfuirent comme à l'approche d'une troupe ennemie.

Plus loin est un village de Tatares Kistimiens & Toulibertiens. Ensuite on passe une chute d'eau qu'on dit horrible dans le pays, mais qui n'est point dangereuse, & on arrive au village de Borodina, habité par des Russes & des Tatares Ierchinskiens. Il y a environ cinquante ans que le Patriarche Russe, qui réside à Koufnetsk, baptisa tous ces Tatares. Plus zélés que les Kaltirackes pour leur nouvelle religion, ils vont assidûment à l'église Russe, portent des croix, ont dans leurs maisons des images de Saints, & font devant ces images le signe de la croix de la maniere ordinaire.

Près de-là est un rocher fameux, appelé Pisanoï; la riviere en baigne le pied & le laisse à droite. Quelques figures sculptées sur ce rocher lui ont fait donner ce nom, ainsi qu'au village situé sur le sommet. Il y a dans ce village quelques Tatares, qu'on prétend être Théléituns; mais qu'on ne peut

regarder comme tels si l'on en juge par leur religion. Ils se croient issus des Calmoukes, & n'ont point de Kamm. Ils adorent un seul Dieu ; & quand ils le prient , ils se tournent vers l'Orient ou vers l'Occident. Ils ne font , disent-ils , aucun cas du Diable ; mais ils paroissent trop artificieux pour parler sincèrement de leur religion ; ainsi on ne peut rien assurer à cet égard.

L'établissement de la ville de Tomsk a commencé par celui d'un fort , sous le regne du Czar Féodor Ivanovits , environ vingt années avant la fondation de Koufnetsk : elle est aujourd'hui composée de plus de deux mille maisons. Comme Tobolsk , elle étoit autrefois une des capitales de la Sibérie ; mais il y a long-tems qu'on l'a comprise dans la province d'Ienisei : elle est à présent dans celle de Tobolsk.

Cette ville est située sur la Tomm , elle est traversée par le ruisseau d'Ouchaika , & défendue par un fort. On y voit plusieurs églises , deux couvens , un d'hommes , l'autre de filles , & une grande maison marchande , quarée & toute en bois , qui contient quarante-cinq boutiques ; on y vend des meubles

en vernis de la Chine , des pelleteries & autres marchandises de différentes especes.

Tomsk est la ville de Sibérie la plus avantageusement située pour le commerce : on y arrive de Tobolsk , en été , fort commodément par l'Irtich , l'Ob & la Tomm ; il faut passer par cette ville en venant de Ieniseisk & des autres endroits de la Sibérie , situés à l'Orient & au Nord. Il y passe tous les ans une ou deux caravanes de Calmoukes , & toutes celles de la Chine pour la Russie , ou de la Russie pour la Chine. Le commerce y est considérable & presque général , quoiqu'il y ait une Compagnie particuliere de commerce qui a ses Directeurs.

Le plus grand nombre des habitants de cette ville sont , comme presque tous les Sibériens , renégats ou anciens croyans. Trois d'entr'eux , depuis l'ordre de se couper la barbe , payent tous les ans trois cents trente-trois livres à la Chancellerie , pour avoir permission de la porter. Les Tomskims sont paresseux , ivrognes & libertins.

Il y avoit à Tomsk un Cosaque , habitant de cette ville , qui passoit pour

amateur d'Histoire Naturelle : « il nous
 » fit part, dit M. Gmelin, d'une observa-
 » tion qu'il avoit faite le matin du 30
 » Septembre. Il avoit vu autour du Soleil,
 » continue cet Auteur, un cercle dont
 » la circonférence étoit rouge en dehors,
 » jaune au milieu, verte en dedans : le
 » Soleil occupoit le centre, & le rayon
 » étoit d'environ quinze diamètres du
 » soleil : des nuages assez considérables,
 » qui étoient à l'horison, cachotent une
 » partie de ce cercle. Il y avoit un demi-
 » cercle très-grand, dont la partie
 » convexe étoit tournée vers l'horison,
 » & la circonférence passoit par le cen-
 » tre du soleil ; elle étoit rouge en
 » dehors, jaune en dedans : à chaque
 » extrémité de son diamètre, on voyoit
 » une image solaire. Ce demi-cercle
 » renfermoit un autre cercle, fort grand
 » en comparaison du premier, & dont la
 » circonférence blanchâtre en dehors &
 » bleue en dedans, passoit par le centre
 » du soleil. Les circonférences de ces trois
 » cercles se coupoient & se confondoient
 » des deux côtés du soleil, & l'on voyoit
 » à chaque point de contact, une image
 » solaire un peu plus grande que celle
 » du demi-cercle. Le haut du plus grand

» des deux cercles étoit touché par un arc
 » verd en dedans , jaune au milieu &
 » rouge en dehors : le cercle qu'entouroit
 » le soleil étoit surmonté par un arc sem-
 » blable , qui le touchoit en un point ».

Au-delà de Tomsk , il y a des Tatares baptisés depuis plusieurs années : leur ancienne religion étoit , à-peu-près , celle des autres Tatares ; ils pensoient peu à l'Etre suprême. Lorsque l'Archevêque vint dans ce pays , il en fit assembler les habitants : quelques-uns vinrent à lui de bonne volonté ; mais la plupart y répugnoient ; il fallut que les Dragons qui accompagnoient l'Archevêque les fissent sortir de leurs huttes. Ces Tatares habitent le long de la Tchoulime : le lieu étoit commode pour les baptiser : ceux qui refusoient le baptême étoient jettés dans l'eau ; lorsqu'ils revenoient à bord , on leur attachoit une croix au cou , & ils étoient Chrétiens. Mais , afin d'entretenir ces prosélites dans leur religion nouvelle , on leur bâtit une église. Quant à ceux qui habitent plus bas sur la Tchoulime , on leur assigna l'église du fort Méleskoi. Tous ces Tatares n'ont pas les premiers principes de la religion Chrétienne.

Depuis Tomsk jusqu'à Iénifeisk , on ne trouve que quelques Simovies : ce sont des mauvaises cabanes qui tiennent lieu d'Auberges. Elles sont éloignées de toutes habitations ; & notre Voyageur n'y trouva que des hommes sourds & aveugles.

La ville de Iénifeisk est sur la rive gauche & occidentale de l'Iénifeï , qui a dans cet endroit plus d'un quart de lieue de large : cette rivière prend sa source en Mongalie , & , après un cours d'environ sept cents quarante lieues , se jette dans la mer Glaciale. Cette ville , qui est moins ancienne que Kousnetsk , est à plus de deux mille lieues de Pétersbourg. Ce fut d'abord un petit fort , comme la plupart des villes de la Sibérie ; mais la situation en est si commode que bientôt ce fort devint une ville. Elle est le long de la Iénifeï , & a plus de longueur que de largeur ; son enceinte est d'une lieue & demie. Elle a plusieurs bâtimens publics ; deux couvents , l'un d'hommes & l'autre de femmes , & sept cents quatre maisons. Iénifeisk est après Tioumene , la première ville de la Sibérie qui soit bâtie en plaine.

Cette ville est bien située pour le commerce, & presque tous ses habitants sont marchands. L'ivrognerie, la paresse & tous les autres vices y régnernt aussi fortement que dans les autres villes dont nous avons parlé. On dit que les Iéniseïnsks sont rusés & artificieux, & on les nomme *Skosniski*, c'est-à-dire, pénétrants. Il est d'usage en Sibérie que les habitants des villes se donnent entre eux des sur noms : on nomme les Taréens, *apostats* ou *pendus*, parce qu'il y en eut autrefois un grand nombre qui furent exécutés : on appelle les Koufnerféens, *marmotes*, parce qu'ils portent beaucoup de peaux d'une espèce de petite marmote ; les Tomskaines, *fanfarons* ; les Sourgoutes, *louches* ; les Béréfouïns, *mangeurs d'écureuils* ; les Mangaséens, *visages fereins*, ou *mangeurs de poissons séchés* ; les Krasnoïarskains qui se révoltent souvent contre leurs Vaïvodes, sont appelés *opiniâtres* ; les Illimskains, *mouches d'Illimsk* ; les Iakoutes, *mangeurs d'écorce*.

On éprouve ici dans l'hiver un froid extrême. Vers le milieu de Décembre, l'air est comme gelé ; il ressemble à un brouillard, quoique le tems soit très-

clair. Cette espèce du brume, ou plutôt cet air extrêmement condensé, empêche la fumée des cheminées de s'élever. Les moineaux & les pies tombent & meurent glacés, lorsqu'on ne les porte pas aussi-tôt dans un endroit chaud. Ce froid excessif produit un effet dangereux; car dès que les poêles sont échauffés, on ressent de grand maux de tête, & l'on voit dans ceux qui souffrent les effets ordinaires des vapeurs du soufre. Lorsqu'on ouvre une chambre, il se forme subitement un brouillard auprès du poêle, quoique l'air de la chambre soit chaud avant comme après. Dans l'espace de vingt-quatre heures les fenêtres sont couvertes intérieurement d'une glace épaisse de trois lignes. Tant que duroit le jour, qui alors étoit très-court, on voyoit des halos ou couronnes & des parhélies, & pendant la nuit des parasélenes. Il est certain que ces phénomènes dépendent du grand froid.

M. Gmelin parle d'une sorte de merveille qu'il vit dans cette ville: « c'étoit, » dit-il, un Nain d'environ deux pieds » de haut, âgé de plus de cinquante » ans, qui étoit marié en secondes noces » & avoit cinq enfants vivants; il man-

» geoit & buvoit plus qu'un homme de
 » taille ordinaire. C'étoit un Ecrivain de
 » la Douane de Krasnoiarsk ; on l'avoit
 » envoyé à Iéniscisk pour quelques re-
 » cherches ».

Les nations étrangères du district de Iéniseisk , sont les Ostiaques Marimmiéna & Iéniseiskains : ceux-ci ont reçu le baptême ; les Tatares Affaniens , qui habitent le long des rivières d'Oussolke & d'Ona. Il n'en reste plus qu'environ une douzaine , dont , à peine , deux ou trois savent encore leur langue nationale. C'étoit autrefois un peuple nombreux : enfin les TOUNGUSES , qui habitent le long des rivières d'Oussolque & d'Ona , qu'on n'a pu , jusqu'à présent , déterminer à embrasser la religion chrétienne : ils sont riches en bétail , & ont la coutume de se coudre sur le visage différentes figures , qui de bleues deviennent noires ; mais cette coutume n'est pas générale parmi eux ; il n'y a gueres que les enfants qui soient décorés de ces figures.

La ville de Krasnoiark est sur la rive gauche de l'Iénisei. Elle a été dans l'origine un fort qui , peu-à-peu est devenu ville : elle a trois cents cinquante

maisons, quelques bâtimens publics & elle est entourée d'un rempart de bois.

Presque tous les habitants sont Flouchive, parce que le dessein qu'on avoit en bâtissant le premier fort, étoit de mettre le désert voisin à l'abri des Tatares Kirghisiens, qui y faisoient de fréquentes irruptions : on n'y voyageoit qu'avec danger ; mais, depuis plusieurs années, ces déserts sont sûrs. Les Cosaques qui les infestoient aussi, se sont retirés vers la Kalmoukie, & les Flouchives Krasnoiarkains peuvent communiquer sans danger, avec tous les pays d'alentour. Cette sûreté rend la ville de Krasnoiark plus vivante.

Les Flouchives qui l'habitent sont presque tous riches. Leurs biens consistent en chevaux & en bêtes à cornes ; & la nourriture de ces animaux les inquiète peu, parce qu'ils les laissent paître dans le désert. Pendant l'hiver, on y voit rarement de la neige ; ils vivent d'herbes pourries & de racines qu'ils déterrent. Si la terre est, par hazard, couverte de neige, accoutumés au climat & à cet inconvénient, ils savent tirer leur nourriture de dessous la neige. Les chevaux sont foibles & les vaches

donnent peu de lait.

Les habitants de ce pays sont de la plus grande paresse. Il n'y a pas de payfan d'un autre canton qui ne payât volontiers pour être dans celui-ci, qui est des plus fertiles ; mais l'avarice des Gouverneurs est un obstacle à leur désir ; enfin la police est on ne peut plus mal administrée dans ce pays.

Les Flouchives ont un avantage ^{ez} considérable ; mais c'est , il est v^y , au détriment du trésor Impérial. ^{us les} Tatares des environs payent le ^{but en} pelleteries ; & , comme ils , ^{peuvent} pas toujours le payer de cet ^{maniere} , ils donnent , au lieu de ^{le} ^{pièce de} pelleterie qui leur ^{mange} , un prix fixé par un règlement. Lorsque ces Tatarès commencerent payer le tribut , ils apportoitent le ^{peaux} , comme ils les prenoient , & ^{emettoient} assez souvent à la caisse Impériale des Zibelines de grand prix mais les habitants de Krasnoiark , & ^{veut-être} aussi les marchands qui ^{passient} , ont ouvert les yeux aux Tatars : ils leurs achètent les belles pelleteries beaucoup plus d'un rouble , qui est le prix fixé par le règlement , ainsi les Tatares, en remettant

ce prix à la caisse, ont pour eux le sur-plus, & actuellement il y entre plus de roubles que de zibelines.

Les Krasnoiarkains sont ivrognes, & tous les Flouchives vivent si familièrement avec le Vaïvode, que lorsqu'il les invite à dîner chez lui, ils s'y enivrent avec autant de clameurs qu'au cabaret.

Ils boivent l'eau-de-vie dans de grands selers; & celui qui se trouve à la fin du règne, le plus semblable à une bête, reçoit le lendemain de magnifiques présens.

Il y a près de l'éniseï trois souterrains célèbres dont l'un n'est qu'une petite caverne. Pour arriver à l'entrée de celui qui est le plus élevé, on monte l'espace de cinquante toises. Ce souterrain est spacieux & s'enfonce en montant, avec une pente assez roide: il a environ cinquante pas de largeur: les côtés sont couverts de galets qui ressemblent à des champignons de pierre, & le roc est calcaire. Quand on y est éclairé par des flambeaux, cette lumière fait un très-bel effet sur la glace qui couvre tout le dessus du souterrain, & ressemble à du salpêtre cristallisé.

On va au troisième souterrain par un chemin assez difficile & qui peut même

être regardé comme impraticable. Le roc dans lequel est percée cette caverne est calcaire, & l'on y voit çà & là, des concrétions pierreuses, sous la forme de champignon.

Près de-là, sur la rive droite de la rivière, est le rocher peint : il n'a pas plus de sept toises de haut : on voit qu'il a été taillé du côté où sont les figures. Il étoit enduit d'une espèce de plâtre qui est tombé en partie : les figures ont été peintes sur le plâtre ; & si la couleur rouge qu'on y a employée n'est pas de l'ocre brûlé, elle en approche beaucoup. Ces figures représentent des hommes & des animaux ; il y en a, sur-tout, une très-bien conservée, qui représente un homme à cheval. Le dessein est tel qu'on doit l'attendre de payfans grossiers.

Il y a près de Krasnoiark quelques Oulous ou villages Tatares. Un de ces villages, nommé *Monger*, est composé de sept à huit iourtes ou huttes pareilles à celles des Tatares de Koufnetsk. Ces Tatares n'ont point de culte, cependant ils croient qu'il y a un Dieu. Il y a dans le district de Krasnoiark d'autres Nations étrangères qui sont les Arintsiens, les

Kotovisains & les Kemarchintfains. Les Arintsiens étoient autrefois un peuple considérable ; mais il n'en reste plus que très-peu. Les Kotovisains habitent vers Abakamk & Kansk ; les autres sur la Mana & vers la source de la Kana.

A cinq ou six cents pas du village nommé *Ladadka* , on voit une croix que les habitants ont placée , pour écarter des génies ou démons qu'ils croient habiter dans des bois qui sont aux environs. On trouve plus loin le fort Kanskoi , & quelques Tatares qui sont pauvres ; cependant il y en a qui ont deux femmes. Ni les unes ni les autres ne portent de chemises , excepté ceux qui ont reçu le baptême ; mais ils sont en petit nombre : ils ne se lèvent jamais , & lorsqu'on le leur reproche , ils disent que leurs ancêtres ont vécu de même. Lorsqu'ils veulent dormir ou se reposer dans leur huttes , ils se mettent autour du feu , qui est au centre de la hutte , accouplés de sorte que leurs jambes vont réciproquement entre leurs bras : lorsque l'un se tourne , l'autre fait de même pour ne pas changer leur disposition , & ce tour se fait aussi régulièrement que s'il étoit commandé.

Aux environs du fort d'Oudinskoi il y a beaucoup de Bourettes , que les Russes nomment *Bratski*. Parmi eux presque tous les hommes ont les cheveux coupés sur le haut de la tête. Le fort de Belachanskoi est un des plus considérables qu'il y ait en Sibérie ; il est situé sur l'Angare. Il y a hors de ce fort environ soixante maisons qui sont habitées par des Flouchives & des Négociants ; elles sont toutes assez bien bâties. Le plus grand nombre de ces habitants est riche : ce fort est un entrepôt pour les marchands qui viennent d'Irkoutsk. Les environs en sont habités par des Bourettes bergers. Les bœufs de ce canton sont fort renommés , & ne le cèdent point aux bœufs de Circassie.

Les bords de l'Angare sont assez fertiles , quoique coupés en différents endroits par des crevasses. *Nicolskaïa-Savara* est un endroit où les droits se payent : on y reçoit ceux des marchandises qui viennent de la Chine ; il seroit difficile de faire passer ces marchandises par un autre endroit. Comme elles sont toujours en grande quantité , l'emploi de Receveur enrichit , dans l'espace d'un an , celui qui l'exerce. Le Gouverne-

ment nommé à cet emploi & le met ordinairement à l'enchere : le prix commun est de deux mille livres. Les différents Receveurs des impôts de la Sibérie, s'enrichissent tous, & , comme par-tout ailleurs, vexent le malheureux contribuable, autant qu'ils peuvent. Dans l'indispensable nécessité où l'on est de s'en servir, on parviendrait, sans doute, à arrêter leur cupidité, par les punitions les plus rigoureuses.

Près de là est le lac Baikal. Les habitants de ce pays veulent que ce soit une mer : ils prétendent que ce lac regarde comme une injure d'être ainsi nommé, & se vange immanquablement de ceux qui lui font un pareil affront. Ils croient qu'il a quelque chose de divin, & l'appellent, depuis long-tems, la *sainte mer*.

Plus loin est le fort Kabanskoi, dont les environs paroissent peu abondants en vivres, quoique les habitants soient ou laboureurs ou bergers : ils ne vendent leurs denrées qu'à un très-haut prix. On trouve ici des Bourettes qui sont riches. Plusieurs d'entr'eux ont mille moutons, dont les queues sont aussi larges que ceux des Calmoukes : ils ont

aussi un grand nombre de bœufs & de chevaux. Ces Bourettes ont la malpropreté commune à tous les habitants de la Sibérie. Ils montent indifféremment sur des chevaux, des bœufs & des vaches.

Aux environs de Sélinghinsk, il y a un Taicha ou Prince de la religion Mongolienne, ou Dalailamaïenne. M. Gmelin partit de-là, s'embarqua sur la Tchikoi, quand elle eut cessé de charier des glaces, se rendit sur les frontières de la Chine, & arriva à Kicakra, qui sépare cet Empire de celui de Russie.

La ville de Sélinghinsk est située sur la rive droite & orientale de la Sélenga. Ce fut en 1666 qu'on fit au lieu où elle est une simple redoute : environ vingt ans après on y construisit un fort, qui subsiste encore & qui fut l'origine de cette ville. Elle occupe environ une demi-lieue le long de la rivière, & n'a que cent cinquante-une maisons.

La Sélenga a, près de la ville, environ deux cents toises de largeur, & on y voit quelques îles. Les vaisseaux pouvoient y mouiller il a plusieurs années ; mais les eaux s'étant jettées sur la rive occidentale, ont à présent vers l'Orient peu de profondeur.

Les habitants de ce pays sont paresseux & de mauvaise foi. Il est rare que le créancier donne quittance, ou rende l'engagement de l'emprunt qui acquitte la dette ; il arrive même assez souvent que ce créancier ayant besoin d'argent, cherche à se faire payer une seconde fois. Dans ce cas, si l'emprunteur répond qu'il s'est acquitté, l'affaire est portée devant le Vaivode, qui souvent décide de différentes manières. Un payfan Hargeresinien en tua un autre qui s'étoit déjà fait payer deux fois l'argent qu'il lui avoit prêté & qui le redemandoit une troisième. L'assassin dit, pour sa justification, qu'il appréhendoit de payer souvent cette dette, s'il eut laissé l'autre vivre plus long-temps. En général quand un Sibérien peut gagner quelque chose par ruse ou par artifice, il préfère cette voie à celle du travail. Le genre de vie des Sélinghinskains favorise leur paresse : tous les aliments leur conviennent.

Au-delà de Selinghinsk, il y a beaucoup de déserts. A cinquante lieues de cette ville, on trouve un Taïcha ou Prince du pays : il est ordinairement accompagné de Bourettes armés d'arcs

& de flèches. On passe un désert , & on arrive au fort Iéravinskoi , situé sur le lac Iéravnis : les habitants du village vivent à la Bratskaine , ils ne se donnent pas la peine de travailler pour vivre : ils sont bergers, & leurs troupeaux les nourrissent. A quelque distance , sur la Chilka , il y a beaucoup de villages , mais les voyageurs n'y trouvent guere que de vieilles femmes , sourdes & aveugles , depuis que des passants ont pillé ces villages , & maltraité ceux qui vouloient défendre leurs biens. Dès que les habitants entendent parler de voyageurs , ils cachent tout ce qu'ils ont & prennent la fuite. Les auteurs de ces violences sont ordinairement des soldats ou des Officiers de troupes de Sibérie.

La ville de Nertchinsk est sur la rive gauche de la Nercha : elle étoit plus florissante lorsque les caravanes de la Chine y passaient ; mais depuis plusieurs années qu'elles ont ordre de prendre un autre chemin , les habitants devenus oisifs se sont plongés dans les vices les plus honteux , & cette ville dépérit. Si le feu consume une maison on ne la rebâtit pas : s'il y en a qui menacent ruine on ne prend pas la peine de les étayer. Il y

a peu de familles qui ne soient infectées de maladies vénériennes ; & comme on n'y a point de Chirurgien , on y voit des personnes dans un état si misérable qu'ils ressemblent à des squelettes vivants. Le Vaivode s'inquiète fort peu de ces désordres publics : uniquement occupé de son intérêt particulier , il ne pense qu'à engager les habitants à lui faire des présens , & à les vexer. La ville de Rortschink a quelquefois éprouvé les suites amères de sa paresse & de ses désordres.

De cette ville on va aux mines d'Argoune. Le climat de ce pays est extrêmement froid : on y ressent des tremblements de terre qui sont périodiques. Au-delà des montagnes d'Argoune on trouve une montagne de jaspe , & à quelque distance on trouve Zouroukai-tou , village limitrophe entre la Chine & la Russie.

La borne de la Chine & de la Russie la plus reculée est auprès du mont Abagai-tou , qui se trouve dans ce canton. On y voit de petits grais sur un côteau , ils sont amoncelés à deux ou trois toises de hauteur : leur alignement est du Midi au Nord ; l'un marque la borne

Russe & l'autre la borne Chinoise. On avoit attaché sur celle-ci à quelques bâtons des morceaux de drap sur lesquels il y avoit des caractères Indiens & Tongouses. Tous les ans les Mongaliens, qui sont pieux, y viennent accompagnés de quelques Lamas, pour y faire une dévotion cérémonie : lorsqu'elle est finie, les Lamas distribuent au peuple ces pièces de drap qu'il attache à des bâtons & plante sur la borne. Depuis Sélinghinsk jusqu'ici, il y a environ quatre cents lieues.

Il y a du côté de la source de l'Onon quelques familles ou tributs Tongouses qui portent des bonnets de peaux de la tête de chevreuil, auxquels ils laissent les cornes, & cet usage les distingue de quelqu'autres tributs. Les Russes qui les soumièrent, ayant remarqué que les uns se servoient de chevaux, les autres de rênes & quelques-uns de chiens, prétendirent les distinguer par la dénomination de Tongouses chevaux, Tongouses rênes & Tongouses chiens. Mais ceux qui avoient des rênes les ayant toutes perdues, sont devenus Tongouses chevaux, & cette division ne peut plus subsister. Les Tongouses ont le village

à-peu-près conformé comme les Calmoukes ; cependant ils l'ont un peu moins large : en général ils sont de petite taille. Leurs cheveux sont noirs , & la plupart les portent tressés comme les Chinois ; mais quelques-uns ne suivent point cet usage : on en voit qui les coupent tous & qui ne laissent sur le devant de la tête qu'une touffe de touffes. Il est rare de voir un Tongouse qui ait de la barbe ; dès qu'elle paroît , ils l'arrachent , & répètent l'opération jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus. Ce peuple errant n'a d'autres occupation que la chasse. Ils sont fort unis entr'eux : ils sont divisés en familles ou tribus , desquels un certain nombre est subordonné à un Saissant , qui a sous lui un Choulinga & un certain nombre de Saissants a pour chef un Taïcha. Tous ces Officiers sont Tongouses. Le Gouvernement Russe les choisit & les paie pour veiller à l'exécution de ses commandemens , & maintenir leur nation dans l'ordre & l'obéissance : ils peuvent décider des petits débats ; mais il ne leur est pas permis d'infliger de grandes peines. Ce peuple est officieux.

Oudinsk est située sur la rivière de

l'Ouda qui vient de l'Orient & est large d'environ 30 toises. Les habitants sont des Droriciennes ou Nobles, des Diériboiars ou Officiers subalternes du Gouvernement, des Cosaques, des Marchands, des Officiers de caravanes, des Carimmi-ieschnie ou Bratskains, tributaires, mariés à des femmes Russes & par conséquent chrétiennes. Le Gouverneur est un Pricachetchik subordonné au Vainode de Selenghisk. Les environs sont très-agréables. Cette ville est moins florissante depuis qu'on a établi Kiœkta, & que les caravanes de la Chine passent à Selenghinsk. Les vivres y sont en abondance & à bon marché. L'air y est très-pur, & les maladies y sont rares.

M. Gmelin s'embarqua sur la Sélinga, continua sa route par le lac Baikal, ensuite remonta la rivière d'Angere & arriva à Iakoutsk. Cette ville fut bâtie vers l'an 1661 : après Tobolsk & Tömsk, c'est une des plus considérables & une des plus grandes de la Sibérie. Elle est située dans une belle plaine, sur la rive orientale de l'Angare, & entourée, comme les autres villes de ce pays, de palissades disposées en quarré, de fossés & de chevaux de frise, excepté du côté

de la rivière : en dedans de ce retranchement on a construit quatorze petites redoutes. La citadelle est sur le bord de l'Angare ; ses remparts sont de bois , & elle a quatre-vingt-dix toises de longueur sur soixante-dix de largeur. Il y a dans la ville neuf cents trente-neuf maisons bien bâties en bois , & plusieurs édifices publics. Les Iakoutskaïns sont marchands , Floûchives , Droricœnins , ou Diéti-boïares. Leur genre de vie est semblable à celui de presque tous les Sibériens : ils aiment à l'excès l'oisiveté , le vin & les femmes. Il y a un Commandant dont l'autorité s'étend sur toute la province ; un Evêque qui , jusqu'à présent , a fait sa résidence dans un couvent situé sur l'Angare , à une lieue de la ville. C'est de lui que relevent tous les établissemens spirituels & tous les Ecclésiastiques de la Province.

Les principales rues sont munies de chevaux de frise ; on y fait pendant la nuit des rondes & des patrouilles : mais ni cette police , ni les ordres donnés dans tout l'Empire Russe , n'empêchent point que le plus grand nombre des cabarets ne soit rempli toutes les nuits. Les environs de la ville sont agréables,

agréables : ils sont , à la vérité , remplis de monticules , mais il y a de bons pâturages sur la rive occidentale de la rivière ; & malgré la paresse des habitants qui ne cultivent point la terre ; on y trouve des vivres en abondance , & l'on y fait un grand commerce.

Le fort Toukinskoi , situé sur les rives de l'Irkoutsk , est à cinquante-un degré de latitude. On rencontre aux environs une espèce de Tatares idolâtres , qui se nomment *Soïetès* , & qui parlent la même langue que les Tatares Krasnoïarks. Les bords de l'Irkoutsk sont habités par des Bourettes , peuple misérable. Il y a entre Jakoutski & Toukinsk un rocher , nommé *Chamanskoi* ou *Sorcier* : les Bourettes en ont peur , ainsi que de la plupart des hautes montagnes ; aucuns d'eux n'osent en approcher.

Près du fort Bretskoi sur la rive orientale de l'Oka , il y a des habitants qui ont une coutume qui mérite d'être remarquée. La plupart des villages y ont plusieurs dénominations ; à la mort du paysan dont un village porte le nom , il reçoit celui d'un autre. Les Bruts-hams de ce canton n'étant pas aussi riches en bestiaux que ceux qui sont au-delà

du lac Baikal, se font baptiser en plus grand nombre ; mais c'est la misère qui les détermine à recevoir le baptême, ainsi que tous les peuples de la Sibérie. Ils occupoient autrefois les environs du fort Iendennskoi, qui ne fut établi qu'afin de les obliger plus facilement à payer le tribut ; mais ils les ont abandonnés ; & les Tongouses qui errerent dans ce canton étant morts, ce fort n'est plus d'aucune utilité.

» Avant que le Vaivode Pachkou ;
 » dit M. Gmelin, entrât dans le pays
 » des Bratskains, il envoya cinq cents
 » Flouchives, sous la conduite du Sin-
 » boïard Dounaïer. Ils cantonnerent
 » auprès de la grande chute d'eau, nom-
 » mée *Padoun* ; & Dounaïer remonta
 » avec cinquante hommes l'Angara &
 » l'Oka, jusqu'à un petit ruisseau qui est
 » à demi-lieue au-dessus de l'endroit
 » où l'Oka se partage en deux bras, &
 » qui porte encore aujourd'hui le nom
 » de Dounaïera. Il fut attaqué par les
 » Bourettes, & accablé par le nombre :
 » il périt avec toute sa troupe. Les autres
 » Flouchives, ayant appris sa défaite,
 » allèrent au bras supérieur de l'Oka, &
 » y bâtirent un fort, à demi-lieue au-

» dessus de cette riviere. Les Bratskains
 » promirent de payer le tribut, s'ils les
 » vouloient recevoir dans une isle qui
 » étoit voisine. Les Flouchives s'y ren-
 » dirent, & furent reçus d'une maniere
 » qui ne leur annonçoit que paix &
 » plaisirs : l'eau-de-vie de lait sur-tout
 » leur fut prodiguée ; mais la demande
 » du tribut fut par les Bratskains un si-
 » gnal d'attaque. Le plus grand nombre
 » des Flouchives fut égorgé ; ceux qui
 » fuyoient furent tués dans le petit bras
 » de l'Oka qu'ils passaient à la nage, &
 » qui, depuis ce tems, est nommé le
 » bras sanglant. Trois années après,
 » Pachkou entra dans leur pays, fit
 » construire plusieurs forts, se comporta
 » avec plus de prudence, & parvint à
 » soumettre toute la nation. Le fort Brats-
 » koi est un de ceux que ce Vaivode fit
 » construire. Lorsque nous y passâmes,
 » nous eumes beaucoup de peine à en-
 » gager les habitants à nous vendre des
 » vivres ; cependant ils ont tant de bes-
 » tiaux qu'ils s'en nourrissent eux & la
 » ville Ilmsk ».

Les Tongoules qui occupent les en-
 virons de ce fort n'ont point de trou-
 peaux ; ils vivent dans les bois, sont très-

HISTOIRE

102
 militaires, & plusieurs n'ont pas seulement un renne pour aller à la chasse. Les environs des Kechimskaiâ sont fertiles, & les habitants de ce village ont des troupeaux en abondance. Depuis Anamirskaïa jusqu'à Ilmsk, le chemin porte le nom de Volók, qui signifie un territoire compris entre deux rivières, ou un chemin peu pratiqué qui traverse des bois.

Les bois des environs d'Ilmsk sont habités par des Tongoufes : il est rare de trouver dans le même lieu plus de cinq huttes. Les Tongoufes ne demeurent pas long-tems dans le même lieu : ils ressemblent à ceux de Nertchinsk & aux Bratskains. Ils ont presque tous sur le visage certains traits de couleur bleue, faits avec une aiguille & du fil frotté avec de la suie ou de la craie noire. Pendant l'hiver leur unique nourriture est le produit de leur chasse ; l'été & l'automne ils mangent du poisson. Ils sont très-pauvres, & on estime leur revenu par le nombre de leurs rennes : celui qui en a cinquante est fort riche ; vingt sont un bien passable, & avec dix on ne vit point mal ; mais six font une fortune des plus ordinaire. Cependant il y en a peu qui en ayent davantage ;

plusieurs en ont moins, & quelques-uns n'en ont point du tout. Quoique leur religion leur permette d'avoir plusieurs femmes, ils sont si pauvres qu'ils ne peuvent en avoir plus d'une; mais ils ne s'en passent pas. Les mariages disproportionnés par l'âge ont en Sibirie les mêmes suites qu'ailleurs.

La ville d'Ilimsk est située sur la rive septentrionale de l'Ilim, dans une vallée forte étroite, formée par de hautes montagnes. La rivière a environ cinquante toises de largeur, & toute la vallée cent toises; ainsi la ville est fort étroite, mais elle a un quart de lieue de long. On y voit plusieurs bâtimens publics & un fort carré bâti en bois, long de cent-vingt toises, large de quarante: il occupe le milieu de la ville. Il y a au-dessus & au-dessous du fort soixante-dix-sept maisons, assez mal bâties. Les habitants boivent, dorment ou vont à la campagne s'amuser à des bagatelles. Ils sont très-paresseux, & ne se nourrissent que du produit d'un petit troupeau que leur a laissé leur pere. Ils ne labourent point; mais ils prennent des terres à loyer des Russes bannis & des Tongouses qui cultivent leurs campagnes, & sou-

vent ils refusent à ces derniers le salaire dont ils sont convenus. Quoique la plupart soient Flouchives, ils servent très-peu, parce qu'ils se font exempter par un Oupravitel intéressé, ou payent des hommes qui font leur service. Ils sont incivils & peu officieux : les vivres y sont à bon marché.

Au-delà du fort Tchetchinskoi, on trouve peu de villages, & de vivres : cet inconvénient porte les Flouchives & les Silnies ou exilés à désertter. Il est ordonné de pendre les déserteurs de cette espece, & on voit sur la Léna plusieurs potences qui sont plantées pour eux. Mais elles servent peu ; car lorsqu'après quelques tems ces déserteurs vont trouver le Prikachetchik avec un présent, ils sont toujours renvoyés absous. Il faut donc pour contenir ces hommes dans leur devoir, employer la plus grande sévérité : ni l'honnêteté, ni la douceur, ni la bonté n'ont sur eux aucun pouvoir. « On trouva dans le sac » d'un de nos fuyards, dit M. Gmelin, » un petit sachet plein de terre ; & j'ap- » pris que les Sibériens qui passent de » leur pays dans un autre, y portent un » peu de la terre dans leur pays ; ils en

» mettent dans leur verre lorsqu'ils
 » veulent boire, & s'imaginent que cette
 » précaution les préserve de toute mala-
 » die ; mais sur-tout, d'un extrême desir
 » de revenir dans leur pays. Ce préjugé,
 » ajoute notre Auteur, n'appartient
 » point exclusivement aux Sibériens, il
 » y a long-tems qu'il regne en Russie ».

Ivanouchkova est le dernier village du Gouvernement d'Ilimsk : ici les environs de la Léna commencent à prendre un aspect sauvage. Peu loin du village de Chelaghine ou Koureskaia, on voit des Tongoufes fort sauvages. Leurs femmes sont noires & malpropres, mais assez honnêtes. Les vieilles femmes n'ont pas trop de pudeur : elles fument comme les hommes & font usage du tabac Chinois. Les bords de la Nijnaïa-Toungouska sont le pays natal de ces Toungoufes.

Le village de Virimsk est un des plus anciens établissemens Russes faits sur la Léna. Il y a plusieurs années qu'il étoit célèbre par une mine de très-beau talc ; aujourd'hui elle est épuisée. Le village est à la latitude de cinquante-neuf degrés vingt-huit minutes ; cependant toute la moisson est presque toujours faite vers

la mi-Août. Nédostriclov est le nom d'un village & d'un paysan qui l'habitoit en 1736 , il étoit âgé de cent - huit ans , se portoit très-bien , & n'avoit aucune infirmité.

Il y a dans ce canton plusieurs montagnes qui sont fort célèbres dans l'histoire ancienne des Iakoutes. Selon leur tradition , ils habitoient autrefois les contrées supérieures de la Lénâ ; mais ils furent tellement pressés par leurs voisins les Bourettes , que la plupart abandonnerent leur pays , descendirent la Lénâ , avec troupeaux , femmes & enfants. Ceux qui restèrent ayant voulu repousser leurs ennemis , furent si vivement attaqués , qu'abandonnant tous leurs biens & prenant les premiers soliveaux qu'ils trouverent , ils se jetterent dans la Lénâ ; descendirent cette riviere jusqu'au pays où leurs compatriotes s'étoient établis. Quoiqu'ils fussent réduits alors à la plus grande misere , soit par des mariages avantageux , soit par leur travail , le plus grand nombre devint aussi riche que les autres. Mais comme les Iakoutes ont l'humeur guerriere , les plus opulents dépouillerent les plus pauvres & les firent esclaves. Lorsqu'il n'y

eut plus parmi eux d'hommes foibles qu'ils pussent piller , ils attaquèrent leurs voisins les Tongoufes Paromiens , dont les richesses tentèrent leur avidité , les chassèrent du canton où Iakoutsk est aujourd'hui & qui passe pour avoir été la patrie des premiers Iakoutes. Dans cette guerre, un gros parti de Tongoufes fut défait auprès des monts Gouskmes. Depuis ce tems les Tongoufes Paromiens & les Iakoutes de la Léna se font une guerre continuelle. Ceux-ci prétendent que le territoire de Paroma leur appartient comme aux Tongoufes , & qu'ils en ont droit d'y chasser. Un Tongoufe qui est plus habile à tirer de l'arc , fait souvent fuir dix Iakoutes ; ces derniers sont presque toujours chassés & battus.

Près du fort Olecminskoi , la Léna est remplie d'îles , dont la plupart sont habitées par des Iakoutes ; les autres sont des pâturages. Ce fort est sur la rive gauche de la rivière , & est un des plus anciens de la Sibérie. Il fut établi lorsqu'on exigea des peuples de cette contrée qu'ils payassent le tribut ; & on lui donna le nom de la rivière d'Olecma , qui tombe à quatre lieues au-dessous ,

par la rive droite de la Léna. Le terrain qui est entre Vitimsk , & Olecminsk pourroit nourrir un grand nombre d'habitants : il y a plus de terres-labourables que dans les contrées supérieures ; tous les blés y croissent très-bien. Les premiers payfans qui sont venus s'y établir , ont un peu cultivé les terres ; mais la paresse & l'ivrognerie se sont emparées de leurs descendants. Quelque pauvre que soit un payfan , il travaille peu , mais il tient à ses gages un Ouvrier de nation-lakoute , paye pour lui le tribut & lui donne sa subsistance , qui n'est pas beaucoup plus chère que la nourriture d'un chien. Au printems , il est rare qu'il y ait assez de grains pour ensementer : le payfan qui a tout mangé au cabaret , est obligé d'attendre celui qu'on apporte des contrées supérieures. Il ne faut pas être étonné qu'il ne mûrisse point parfaitement ici , où on le sème plus tard que dans les cantons plus méridionaux.

Pendant l'hiver il fait dans ce canton un froid excessif , & dans ce tems , il arrive quelquefois que les eaux deviennent épaisses comme une bouillie & se congèlent à l'instant. Les poëles sont pres-

que construits ici comme en Russie : la plupart sont de terre ; ceux des gens riches sont faits à fourneaux & de terre ; les autres de simples briques. Quelques-uns ont deux ou trois voûtes l'une sur l'autre , afin que le feu tournoyant plus long-temps à l'intérieur cause une chaleur plus durable. Les uns ont l'ouverture en dedans de la chambre , pour qu'on ne perde point la chaleur ; les autres l'ont en dehors , pour éviter la vapeur sulphureuse qui sort du poêle , lorsqu'on l'ouvre avant que le bois soit parfaitement consumé. Ces vapeurs causent des maux de tête , des tremblements & foiblesses de nerfs , des nausées , des vomissements , des assoupissements , & ôtent enfin la respiration & la vie ; mais elles n'ont pas ces effets sur tous les Russes , peut-être parce qu'ils y sont accoutumés dès leur enfance.

La ville d'Iakoutsk est dans une plaine sur la rive gauche de la Léna , qui se jette dans la mer Glaciale à deux cents milles d'Allemagne de cette ville. Elle a cinq ou six cents maisons bâties en bois , qui sont peu apparentes & peu commodes. On y voit quelques bâtimens publics , un fort , des églises ,

une chancellerie , un magasin à poudre : La plupart des habitants de cette ville sont Droricœniens , Diéti-boïares , ou Cosaques. Ils ont des appointements , & par le moyen des présents qu'ils reçoivent des lakoutes ; ils savent se concilier la bienveillance & la protection des Vaivodes & des autres Officiers de la Chancellerie. Ils ont de plus des troupeaux de bœufs & de chevaux , qui font la principale partie de leur subsistance : les artisans de cette ville y gagnent assez pour s'y soutenir. Enfin il y a des hommes qui , n'ayant ni métier , ni emploi , forment , en automne , des compagnies pour aller à la chasse des zibelines , & gagnent souvent , en une seule fois , de quoi vivre deux années. Autrefois ces habitants étoient tous fort à leur aise ; ils vivoient dans une grande liberté , & n'étoient point gênés dans leur commerce , ni chargés d'aucunes corvées ; mais aujourd'hui , ils se plaignent beaucoup des vexations qu'ils supportent. Le climat d'Iakoutsk ne convient nullement au blé : ce canton est non-seulement trop septentrional , mais encore trop oriental.

Quoiqu'aux environs de cette ville il

Y ait des montagnes , on y trouve peu de sources. En 1685 , on voulut creuser un puits , & l'on trouva la terre gelée , au mois de Juillet , jusqu'à treize toises de profondeur : plus on approche du Nord , plus ce défaut de sources augmente. D'Iakoutsk à Ohosk , il y a environ deux cents-quarante lieues : le chemin est très-difficile & traverse des montagnes & des forêts dont le terrain est presque toujours marécageux. M. Gmelin n'ayant point d'ordre d'aller jusqu'à cette dernière ville , termina son voyage à Iakoutsk , & ensuite retourna sur ses pas.

Le plus grand nombre de ceux qu'on envoie en exil dans ce pays , sont des Marchands ruinés , qui doivent beaucoup au gouvènement. On ne leur défend point d'y faire usage de leur industrie ; & leur bannissement leur est souvent très-utile. Quant ils ont du sens & de la probité , ils trouvent ici le moyen , plus qu'en Russie , de faire un gain considérable & de rétablir leur fortune. Le climat de ce pays est en général assez sain : on y voit beaucoup de vieillards.

La ville de Mangaséa ou de Tourou-

ques-uns changent de remis en remis ; d'autres y passent leur vie. A soixante-dix lieues au-dessous de Mangaséa , il y a une paroisse riche , qu'on nomme *Kantaïskaïpogost* , ou paroisse de Kantaisk : elle est située à soixante-huit degrés de latitude septentrionale , composée d'une église , d'un presbiteré , & d'un petit nombre de maisons de paysans , dont quelques-unes sont vuides ; mais les environs sont remplis d'habitations de chasseurs , qui sont éloignées les unes des autres , afin que les chasseurs ne puissent se nuire entr'eux : on les appelle Simovies.

On voit dans ce pays un grand nombre de Tatares , dont la figure n'est point du tout désagréable : il n'ont ni les yeux enfoncés , ni le nez applati , ni le visage plus large ; ils ressemblent beaucoup aux hommes d'Europe. Leur taille est assez belle , & il est rare d'en trouver qui soient boiteux ou bossus : la plupart sont maigres , vifs , laborieux & affables , liants , assez grands parleurs , mais vrais & sincères. Cependant il faut s'en défier dans le commerce ; la tromperie en ce genre est pour eux une simple finesse : ils disent que ceux qui

n'entendent pas un commerce ne doivent pas le faire , & qu'il faut être imbécile pour être dupé. D'ailleurs tout vol & toute violence sont parmi eux des crimes inouis. Le libertinage & l'ivrognerie n'y sont pas communs ; cependant ils ne sont pas exempts de ces deux vices. Ils ont beaucoup de chevaux , distillent du lait de cavalle , & ne peuvent s'empêcher d'en boire plus qu'il ne convient. Lorsqu'ils vont dans les villes ou villages Russes , ils fréquentent les cabarets ou les maisons de leurs amis qui ont de la bierre & de l'eau-de-vie : on peut cependant dire qu'en général , ils ne sont pas intempérans. Les hommes & les femmes Tatares aiment beaucoup à fumer du tabac , & commencent à prendre cette habitude dès leur dix ou douzieme année. Le tabac Chinois est pour eux le plus agréable ; il n'y a que les pauvres qui fassent usage de celui de Circassie : ils y mêlent de petits copeaux très-minces d'écorce de bouleau , tant par épargne que pour en diminuer la force. Les morts , & sur-tout leurs compatriotes , sont à leurs yeux des objets d'une sainte vénération. Quoiqu'ils sachent qu'on a

trouvé beaucoup de richesses dans les tombeaux de leurs ancêtres, & qu'ils habitent, pour ainsi dire, parmi ces tombeaux; aucun d'entr'eux n'a tenté de s'enrichir par cette voie. Quelques-uns ont quatre femmes; les pauvres n'en ont qu'une seule. Ils font peu de cas de la propreté; cette négligence diminue l'agrément de leur figure: les femmes, qui passent pour les plus belles, ressemblent beaucoup à nos payfanes en habit des Dimanches, & les hommes aux valers des payfans.

Ils n'ont jamais voulu entendre parler d'aucune religion: les dogmes de la religion Chrétienne, les rêves de Mahomet, les superstitions Mongaliennes n'ont pu s'introduire chez eux. Ils montrent, à ceux qui tâchent de les entretenir de ces matieres, les tombeaux de leurs ancêtres, en disant qu'on a vu par les richesses qu'on en a tirées, qu'ils abondoient en biens temporels, qu'ils en ont joui dans la croyance qu'ils leur ont transmise; & que si les Tatares d'aujourd'hui ne possèdent pas les mêmes biens, c'est qu'ils n'ont pas conservé rigoureusement les anciennes mœurs; mais qu'ils ne pourroient éviter une ruine

totale, s'ils se prêtoient à de pareils changements.

Les habitants des environs du fort Tasséavskoi étoient autrefois exposés au pillage des Tatares errans ; mais l'établissement de ce fort les a mis en sûreté. Les Tatares & les Toungouses deviennent de jour en jour plus traitables. Ils regardoient comme leur ennemi tout homme qui n'étoit pas leur compatriote, & croyoient en le volant suivre la loi naturelle.

Les Toungouses de l'Ona parlent presque tous la langue Russe : ils portent aussi l'habit Russe ; mais il est aisé de les distinguer par leur taille & par les figures qu'ils se tracent sur le visage. Leurs habits sont des plus simples : ils ne se lavent jamais : outre les marques par lesquelles on les distingue des Russes, il est encore très-facile de les reconnoître à l'odeur. Lorsqu'ils vont au cabaret, ils sont obligés de porter leur verre, on ne leur en donneroit pas.

Dans le pays nommé *Baraba*, on trouve Or-Aoul ou Orkie-Iourti, qui est le long du bord oriental de la rivière d'Ob : c'est un village Tatar très-considérable, composé de trente familles

Bratskaines, & de quinze Barabins : celles-ci payent le tribut ; douze des autres sont à la soldé du Gouvernement. Leur mosquée est au milieu du village, & leur cimetière ou masaret loin du village, au milieu de l'Or-Karagai. A cet égard ces Tatares sont moins barbares que nous. Ils prennent dans l'Ob beaucoup d'esturgeons, s'en nourrissent & en vendent aux habitants du fort Tchanskoï. Le prix d'un esturgeon, long de quatre pieds, & qui souvent a trois livres d'œufs, est de cinq ou six sols. Les Tatares Barabins sont un peuple errant, comme tous les Sibériens idolâtres : ils n'habitent point pendant l'été les mêmes endroits qu'ils ont habité l'hiver ; cependant ils sont dans l'usage de revenir aux lieux où ils ont passé l'été ou l'hiver précédent. Ils ont des troupeaux de bœufs & de chevaux qui ne sont pas très-nombreux. Leurs aliments sont le lait, le poisson qu'ils prennent dans les lacs du désert Baraba, le gibier, & sur-tout les canards & les plongeurs, qui abondent en ce canton. On dit qu'ils se convertissent peu-à-peu à la religion Mahométane, par les soins de leurs voisins les Ta-

tares, qui leur envoient, en secret, des Prêtres.

Les habitants de Tara aiment beaucoup l'eau-de-vie : il ne leur est pas permis d'en distiller ; mais le Gouverneur ne sévit contre eux que lorsqu'il n'a pas reçu de présents. Il y a dans cette ville un grand nombre de maisons assez commodés ; elles sont presque toutes neuves, parce qu'on y éprouve souvent des incendies. L'on n'y fait presque point de commerce : il n'y a que les habitants riches qui puissent y faire venir des marchandises étrangères, & ils les vendent au prix qu'ils veulent ; ils sont toujours d'accord entre eux & n'ont qu'un prix. Leur plus grand commerce est au fort Iamicheva & à la foire d'Irbit. Ils y échangent des marchandises Russes contre celles des Kal-moukes, qui s'y rendent en été. Ce canton est sujet aux incursions des Cosaques : ils pillent, brûlent, & emmenent tous les habitants qu'ils ne massacrent pas. Un vieillard s'étant caché sous le plancher de sa chambre, ils le cherchèrent long-tems ; mais enfin ayant mis le plancher en pièces, ils le traînèrent dehors & lui déchiquetèrent

les mains & les pieds , desorte qu'il perdit tout son sang & la vie. Ces Cosaques sont armés d'une espece de carabine qui porte environ trois fois plus loin que les fusils.

Depuis 1728 , les frontieres de la Russie ont beaucoup souffert des incursions de ces voleurs. Le canton Barabin, les villages de l'Irtich au-dessus de Tara , ceux de l'Och , de l'Aïer , de la Vagai , de l'Iamourtta , de la haute Tobol , de Soudelova & de Tchernouloutskaïa ont tous été dévastés ; les troupeaux , & les personnes de l'un & l'autre sexe qu'ils ont ruées ou emmenées prisonnières sont innombrables. On fait des traités avec ces brigands ; mais il y a plusieurs bandes sous différents chefs , & elles se ressemblent de maniere qu'il n'est pas possible de les distinguer. Lorsqu'on se plaint à l'un de ces chefs , il dit que ce n'est pas lui qui a commis le désordre dont on l'accuse ; mais que c'est , sans doute , une autre horde sur laquelle il n'a aucun pouvoir. Ainsi ni les traités , ni les ôtages ne peuvent arrêter leurs violences , & l'on ne pourra les réprimer que par la vigilance & par le supplice de ceux que l'on prendra

pillant. Il est même à craindre que ce mal n'augmente, si on n'y apporte un prompt remède; car parmi le grand nombre de Russes que ces brigands ont emmenés prisonniers, il y en a qui se sont fait voleurs, & ne se font aucun scrupule de piller leurs concitoyens.

Les environs du fort Ialoutorvskoi sont agréables : ils sont composés de quelques bois & de grandes plaines qui s'étendent le long de la Tobol, & servent de pâturages à un grand nombre de chevaux. Les fréquentes inondations que ces campagnes éprouvent, empêchent qu'on ne les cultive; mais on trouve assez de terres-labourables à l'Occident & au Nord du village. Les habitants de ce canton sont riches en chevaux; cependant il est rare qu'il s'écoule une seule année sans qu'une maladie épidémique n'emporte une partie des troupeaux. Le bled y réussit assez bien : un pond ou quarante livres de farine ne coûte ordinairement que six à dix sols. On y a des bêtes à cornes en assez grand nombre; mais les moutons y sont sujets à des maladies si violentes & si rapides, qu'elles enlèvent quelquefois un troupeau entier; la tête & les parties

enflent, & l'animal meurt en moins d'une demi-heure.

Il n'y a pas un seul endroit dans la Sibérie où le vol soit aussi commun. En voici la cause. La plupart des habitants ont des habitations d'éré où ils demeurent jusqu'à ce que la moisson soit faite, quelques-uns même y restent jusques vers Noël, & les voleurs profitent de cette absence. D'ailleurs ce district est plein de gens oisifs, qui ne vivent que de rapines; & tous les fripons qui partagent avec les Commandants & Gouverneurs sont assurés de leur protection.

Tioumenne est une ville située sur la rive méridionale de la Toure, dans une plaine agréable, élevée environ de dix toises au-dessus du lit de la rivière: elle est traversée par un ruisseau, nommé *Thiounanka*. On y voit des couvents, des églises, un fort, une maison de ville & plusieurs autres bâtimens publics. En remontant le Tioûmenka, on trouve un bourg, appelé *Imskaïa*: il a deux cents-quarante maisons & des habitants de tous les états. Sur la rive septentrionale de la Toure, vis-à-vis la ville, il y a une espece de fauxbourg, habité

habité par des Russes , des Boukares & des Tatares Mahométans. Les Russes y ont cent-quinze maisons & une église : les autres , vingt-sept maisons & une mosquée. La rive est basse & sujette à de fréquentes inondations. On voit encore sur le Tioumenka des restes d'une ancienne forteresse Tataré ; & un des points les plus courts & les plus incontestables de l'histoire de Sibérie , c'est qu'il y a eu dans le canton de Tioumenne une ville Tataré.

Tourinsk est une ville située sur la Toura : on la nomme plus communément dans ce pays *Iépantchin* , parce qu'au tems de la conquête , un petit Prince nommé *Iépantcha* , y faisoit sa résidence. Dans l'année 1704 , cette ville fut réduite en cendres par un incendie. En 1740 , le quartier des voituriers fut brûlé de nouveau. Plusieurs Tourinskins ruinés par ces accidents , se sont répandus dans les villages voisins & ailleurs , de sorte que cette ville a moins d'habitants que par le passé : on n'y compte aujourd'hui que trois cent-trente-neuf maisons. Près de ce canton on voit les Bachires , peuple inconstant , méchant & perfide , qu'on n'a soumis

qu'avec beaucoup de peine. On lui a défendu d'habiter les montagnes, parce qu'il est plus aisé de le contenir lorsqu'il n'habite que les plaines.

La ville de Néviansk est située sur la Néva, à quelque distance d'écatherimbourg; les rues en sont propres en tout sens, quoiqu'elles n'aient ni pavé, ni points; mais on a creusé le long des maisons des fossés qui ont leur écoulement, & l'on a élevé l'entre-deux avec des cailloux. Il y a un grand nombre d'habitants qui prennent le nom de Staro-Vertsi ou anciens croyants. A en juger par l'extérieur, ces espèces de dévots paroissent honnêtes; cependant ils sont yvrognes & fripons. Pierre le Grand, séduit par les apparences, les chargea de débiter dans les cabarets, les eaux de vie du Gouvernement, parce qu'ils regardent comme un grand péché d'avalor une seule goutte de cette liqueur. Il espéroit qu'avec tant d'honnêteté & d'attachement à leur religion, ils ne détourneraient rien, ni des revenus; ni des eaux-de-vie. Mais leur hypocrisie n'échappa point aux regards de Pierre, il leur ôta les emplois qu'il leur avoit confiés. Ces anciens croyants sont oisifs, paresseux, ont toujours l'air de prier

Dieu : ils s'assembloient souvent pour censurer les actions de ceux qui ne sont pas de leur religion ; & lorsqu'ils ont perdu dans ces assemblées un temps qu'ils auroient dû employer à gagner du pain , ils ne se font aucun scrupule de dérober celui que leur voisin s'est procuré par son travail ; parce qu'ils pensent que leurs assemblées , ayant pour objet la perfection de leur prochain , sont plus précieuses que ses travaux.

Verkotourie est une ville qui n'est pas éloignée de celle de Tourinsk : elle est située sur la rive gauche de la Toure , qui va , à cet endroit , du Nord au Midi. Tout l'emplacement que cette ville occupe est un fond de roc , de sorte qu'il y a peu de maisons où l'on ait des caves. Trois petits ruisseaux traversent la ville & se jettent dans la Toure. On compte dans Verkotourie deux cents-quarante-sept maisons , qui sont presque toutes habitées par des marchands. Une grande rue qui traverse la ville dans toute sa longueur , est planchée d'un bout à l'autre. On visite dans cette ville tout ce qui entre en Sibérie & tout ce qui en sort.

La situation de Verkotourie est agréable ; l'air y est assez sain. On s'y occupe peu de l'agriculture ; cependant le pain n'y est pas cher. Les bêtes à cornes & les chevaux y réussissent bien ; le bœuf y est à assez bas prix ; en général on y vit bien & à bon compte. La société des Verkotouriens est passable : ils reçoivent assez civilement les étrangers. Les marchands Russes qui vont en Sibérie ou qui en reviennent, passent l'hiver à Verkotourie , pour y attendre la fonte des glaces & la liberté du cours des rivières. Cependant on trouve encore dans cette ville quelques hommes demi-sauvages , qui croient à peine qu'il y a des humains hors de l'enceinte de leur ville.

Solikamskaïa est une ville considérable pour le pays : elle est située sur les deux rives de la rivière d'Oussolka : elle a environ six cents maisons , bâties en bois , dont la plupart sont très-commodés : on y voit plusieurs bâtiments publics , tels que des églises , un hôpital pour les hommes , un autre pour les femmes , des bains , des salines. Les habitants sont accoutumés à commercer avec les Russes , & leur société n'est pas désagréable.

Kaigorodok est une petite ville de la province de Viarket du district de Casan : elle est sur la rive gauche du Kama , & traversée par un petit ruisseau. Il est rare que les étrangers y soient bien traités ; sur le plus léger sujet , les habitants leur cherchent querelle , & se font payer quatre ou cinq fois.

Oustioug Vélikoï est une autre petite ville du district d'Arkangel ; elle est située sur la rive gauche de la rivière de Soukone , environ un quart de lieue au-dessus de son embouchure dans l'Ioug. La communication qu'elle a , par eau , avec les villes d'Arkangel & de Vologda rend sa position très-favorable pour le commerce. Ses habitants sont presque tous marchands , & quelques-uns ont fait une grande fortune. La Doina , rivière formée par la réunion de celles d'Ioug & de Soukone , se jette dans la mer Glaciale à sept lieues au-dessous d'Arkangel , & porte par-tout les plus grandes barques.

La ville de Vologda , dont nous venons de parler , étoit autrefois appelée Nason : elle est sur les deux rives de la Vologda. On y voit encore , sur la rive droite , les restes d'un château de pierre que le Czar

Ivan Basilowits fit élever. On compte dans cette ville seize cents soixante & quatorze maisons , qui occupent le long de la Vologda environ une lieue & demie : elles sont presque toutes habitées par des marchands.

ARTICLE IV.

§. I.

Religions des Peuples qui habitent la Sibérie.

IL y a dans la Sibérie presque autant de Religions que de différents peuples. Les habitants de Tobolsk sont attachés à la religion Grecque , jusqu'au fanatisme. Leurs églises sont très-mal bâties, le chœur est placé dans le milieu ; mais on ne peut voir les cérémonies dans l'intérieur du chœur , la porte est presque toujours fermée, & les Prêtres seuls peuvent y entrer : quand on l'ouvre c'est pour donner la bénédiction ou pour de grandes cérémonies. Alors l'Archevêque est précédé par son Clergé , dont les habillements sont majes-

tuteurs ; leur barbe & leurs cheveux
 épars : ils forment en silence un demi-
 cercle autour de la porte : l'Archevêque
 est au milieu du clergé , la mitre sur la
 tête , & la crosse à la main , ou il tient
 à chaque main un chandelier à trois
 branches garni de cierges ou de reliques
 avec lesquelles il donne la bénédiction.
 Le culte de cette religion est presque
 toujours présenté en action. M. l'Abbé
 Chappe qui a été témoin de la céré-
 monie de la Cène dit : « S. Pierre étoit
 » représenté par un gros Moine , bien
 » nourri & de bonne mine ; mais appa-
 » remment peu au fait de ces exercices ;
 » il avoit l'air gauche & imbécille. L'Ar-
 » chevêque, au contraire, avoit un air aisé
 » & une vivacité qui caractérisoient par-
 » faitement son enthousiasme. Après avoir
 » lavé les pieds à onze Moines, il s'adressa
 » à S. Pierre : il s'éleva alors une grande
 » dispute qu'on n'entendoit pas , parce
 » que ce prélat avoit à une de ses manches
 » un quarré d'étoffe entouré de clochettes
 » qui faisoient un bruit considérable ;
 » mais on reconnoissoit aisément à l'air
 » triste & embarrassé du Moine qui
 » représentoit S. Pierre, qu'il n'aimoit
 » pas les disputes. Quelques éclats de

»rire des assistants acheverent de le dé-
 »concerter : on ne les fit cesser qu'en
 »lui lavant promptement les pieds ».

. »On fait approcher , continue cet
 »Auteur , dans l'église Grecque , les
 »enfants de la sainte Table , quoiqu'ils
 »n'aient que cinq ou six mois. J'en fus
 »témoin à Tobolsk : on éveilla un petit
 »enfant pour faire cette action sainte :
 »il fit connoître par ses cris & par les
 »pleurs qu'il répandoit , qu'on auroit
 »pu l'en dispenser ; mais malgré ses
 »pleurs & ses cris , on le fit communier ;
 »on ne l'appaisa qu'en lui donnant à
 »teter ».

Les Ostiaques rendent quelques cultes à des idoles. Ces idoles sont de deux sortes : ils en ont de publiques qui sont en vénération à toute la Nation , & de particulieres que chaque père de famille se fabrique lui-même , & que l'on adore en particulier. Ces deux especes d'idoles sont communément des troncs d'arbres , ou des bûches arrondies par le haut pour représenter une tête ; deux trous marquent les yeux , un autre la bouche ; on y voit une espece de nez , mais le tout est grossièrement façonné. En 1714 , lorsqu'on

Baptisa plusieurs mille Ostiaques, on trouva chez eux quelques idoles publiques d'une belle fonte; elles paroissent leur être venues de la Chine. Ces peuples adoroient aussi de belles plaques, sur lesquelles étoient représentés, en relief, divers animaux, tels que des cerfs, des chiens, &c. Le Pere Philote, Archevêque de Tobolsk, est l'Apôtre qui s'est rendu chez les Ostiaques & qui les a baptisés; mais tout l'avantage de cette mission, c'est que ces nouveaux convertis se disent chrétiens.

Les Tougoufes sont tous payens: leur religion est la même, à peu de choses près. Ils reconnoissent un premier principe; mais ils ne lui rendent aucune sorte d'adoration. Dans les nécessités de leur vie errante, ils s'adressent à des idoles de figure humaine, qu'ils font eux-mêmes, comme les Ostiaques. Les Mongales ont des idoles de cuivre passablement fortes, auxquelles ils font des sacrifices avec beaucoup de cérémonie & de vénération.

Les Iakutes & les Iukayres sacrifient à trois dieux invisibles auxquels ils donnent des noms: ils adorent aussi le soleil, la lune, les cignes, l'aigle, les

corbeaux, & quelques petites statues qui sont grossièrement faites. La religion des Bourettes consiste à faire des salutation de tête devant les peaux qui entourent leurs cabanes : ils se prosternent aussi devant le soleil & la lune ; mais sans faire ni prières, ni invocation. Lorsque les Bourettes veulent prêter serment entr'eux, ils se rendent vers le lac Baikal sur une montagne qu'ils regardent comme sacrée : là ils affirment ce qu'ils veulent faire écrire ; & ils sont persuadés que celui qui feroit un faux serment ne pourroit descendre de cette montagne. Les Braſtki ont à-peu-près la même religion que les Bourettes : quelquefois cependant, pour s'attirer la bénédiction du ciel, un pere de famille consacre un cheval blanc, parce que cette couleur est fort en vénération chez eux.

Pour donner une idée du dérèglement de l'imagination des hommes, nous allons entrer dans quelques détails sur les différents cultes de ces peuples.

Les Tchouvaches adorent un seul Dieu qu'ils nomment Tora : ils croient que le soleil est saint ; & lui adressent aussi des prières, ainsi qu'à plusieurs

autres petits Dieux qu'ils comparent aux Saints des Chrétiens. Chaque bourg a son idole qui est placée dans le lieu sacré qu'il s'est choisi.

Lorsque les Tchouvaches veulent faire leur priere, ils choisissent une montagne sur le haut de laquelle ils allument du feu, ils appellent cet endroit le lieu saint. Ils tuent un agneau, en cuisent dans un chaudron les intestins & l'estomach, qu'ils remplissent avant de sang, de graisse & de gruau. A quelque distance du feu, vers l'Orient, ils ont un endroit quarré entouré de pieux, où ils font leur priere. Ils mangent autant qu'ils veulent de l'agneau qu'ils ont fait cuire; & quand leur priere est faite ils mettent une somme d'argent, proportionnée à leurs facultés, dans un arbre creux, emportent dans leur maison les restes de la victime, & les mangent avec leurs amis. Ils offroient autrefois la peau de l'agneau, & la suspendoient dans l'endroit destiné à la priere; mais cet usage est aboli; ils la vendent. •

Les Tatares qui sont sur le lac Boulak & dans les environs, ont des mosquées. Communément elles sont bâties

en bois : il y a une tour avec une galerie , sans cloches & sans croix. On entre par une petite porte dans une espece de chambre qu'on peut regarder comme l'avant-nef. C'est dans cet endroit que les Tatares ôtent & laissent leurs souliers avant d'entrer dans la mosquée. Ils entrent ensuite par une porte qui est vis-à-vis de la porte extérieure & de la même grandeur. La nef est une pièce quarrée , & suffisamment éclairée par un grand nombre de fenêtres. A droite de la porte , il y a un four qui donne une chaleur très-douce. Ce bâtiment est soutenu par quatre piliers. Il y a au-dessus de la porte une petite tribune où se placent les chantres. L'Abis ou Prêtre Tatar , se met vis-à-vis de la porte & au milieu du mur opposé , le visage tourné vers le peuple. Il y a , sur la gauche de la porte , un siège élevé de quelques marches , & devant ce siège un pupitre où sont les saints livres. Au-dessus de ce siège , il y a une fenêtre , hors du rang des autres , par laquelle le pupitre est éclairé. Le milieu de la mosquée , entre les piliers , est ordinairement couvert d'un

DES TERRES POLAIRES. 325

tapis : cet endroit est regardé comme le sanctuaire.

A l'heure de l'office, la mosquée est remplie de Tatares : ils y sont rangés aux deux côtés de l'Abifs, jusqu'aux piliers voisins de la porte. Ils sont assis à la Turque, & ont presque tous la tête couverte. Pendant que l'Abifs ou Prêtre chante, les Tatares ont les mains jointes. Des chantres chantent peu de tems, mais d'une manière qui n'est point désagréable. Ensuite l'Abifs, revêtu de ses habits de cérémonie, se met à son siège & lit dans un livre Arabe très-bien peint. Quant il a cessé de lire, il descend de son siège, & va se remettre à sa première place ; alors les chantres recommencent à chanter & continuent assez long-tems, ensuite on commence la prière générale. L'Abifs marmote quelques mots : les Tatares se levent tous ensemble ; leur murmure indique qu'ils prient, & chacun a une espèce de chapelet sur lequel il se guide. Ils font beaucoup de gestes & prient avec les mêmes cérémonies. Ils tiennent un doigt dans chaque oreille ; quelques fois ils se passent la main entière en demi-

cercle sur le visage & principalement sur la bouche. Souvent ils tiennent les mains de sorte que le bout des doigts regarde la bouche, & qu'elle n'est touchée que par celui du milieu : ils font tous ce geste lorsque l'on chante ces mots : *Lailaha Illalahu Mahammeden rasuluja* : ils se courbent ; & s'élevant relevés, ils tombent prosternés, restent quelque tems la face contre terre, se relevent à moitié & se prosternent de nouveau ; alors leur prière est près d'être achevée. Chacun sort dès qu'il l'a finie, & en peu de tems la mosquée se trouve vuide. Pour appeller les Tatares à la prière, il y a sur la tour de la mosquée un homme qui crie ou chante de toutes ses forces. Cet homme est nommé *Mâsin*, en langue Tatar : le peuple accourt à ses cris, qui durent peu ; il va cinq fois par jour à la mosquée, au point du jour, à dix heures, midi, quatre heures & six heures.

C'est par la circoncision que les Tatares sont faits Musulmans. On circonçoit à la fois autant d'enfants qu'il s'en présente, depuis six jusqu'à quatorze ans. La cérémonie commence par

un repas où l'Akhounne tient la première place, & dans son absence un Prêtre d'un ordre inférieur. Les Tatares séculiers s'assient près de lui sur de larges bancs, & la cour de la maison est ordinairement remplie. Aussi-tôt après le repas on prend le thé; ensuite autant d'hommes qu'il y a d'enfants les apportent à la compagnie, & l'Abdal prie l'Akhounne de le bénir, avant qu'il opère sur ces enfants l'œuvre de la circoncision : pendant ce tems tous les assistants lisent des prières. La bénédiction donnée, on rapporte les enfants dans la chambre où ils étoient; on les met sur un banc large, & on étend sur eux une couverture légère. Le Prêtre & la compagnie restent dans la chambre où l'on a mangé, lorsqu'il y en a une autre où la circoncision peut se faire, & la mere seule est présente. Il y assiste rarement d'autres femmes, & même on les fait manger dans une autre maison, pour plus de bienséance. Il y a quelquefois des hommes à cette opération. Quand la circoncision se fait chez des gens pauvres qui n'ont qu'une chambre, elle est remplie d'hommes & de femmes.

L'Abdal, ayant été béni par l'AKA : houne, commence l'opération : il tient une assiette de bois, sur laquelle est une petite aiguille de bois, une pincette de bois, un vieux rasoir & un peu de coton brûlé : il se met à genoux devant l'enfant, lui découvre les pieds & les tient ferme entre ses genoux ; d'autres lui tiennent les mains. Ensuite il prend la partie qu'il va circoncire, & repoussant la surpeau, afin qu'elle ne soit pas ridée, il passe avec la main l'aiguille de bois dessous cette surpeau, de laquelle il pince & attire un petit morceau ; puis prenant de la main droite la pincette de bois, il la passe sous l'aiguille & sur la surpeau, de sorte que l'on ne voit en deçà de la pincette que le petit morceau qu'il a pincé de la main gauche. Alors il prend le rasoir, coupe ce morceau, repousse la surpeau encore plus haut, met sur la plaie un peu de coton brûlé, qui à l'instant arrête le sang. Cela fait, il place l'enfant de sorte qu'il ait les genoux élevés & un peu écartés, afin que la partie blessée soit libre de tous côtés, & à l'abri de tout frottement : ensuite il le couvre, & passe à un

autre. A chaque enfant qui est opéré, les assistants jettent des cris de joie, parce que ces enfants sont devenus Musulmans. Pendant la cérémonie on joue d'un petit tambour de basque; pour les amuser ou empêcher d'entendre leurs cris. Le petit morceau coupé est triangulaire, & d'environ une ligne & demie de chaque côté. L'Abdal le donne à la mere: elle le met dans du coton & le garde précieusement; mais si les enfants n'ont plus leur mere, il jette ce morceau. Il visite la plaie pendant huit jours, sans y rien mettre, & donne toute son attention à ce que la surpeau ne retombe pas; mais si elle retombe malgré lui, il fait recommencer l'opération avec les mêmes cérémonies. Il y a des enfants qui souffrent tranquillement cette opération, & d'autres qui s'agitent, qui se révoltent, que l'on a peine à engager au repos, à la patience. Lorsqu'ils appartiennent à des gens riches, cette cérémonie est accompagnée des courses & des divertissements qui sont en usages aux noces Tatares.

Les Votiakes sont presque sans religion. Ils croient, il est vrai, qu'il y a un

Dieu, qu'ils nomment Ioumar, & qu'ils placent dans le soleil; mais ils ne lui rendent aucun honneur. Dans les cas de quelque importance, ils ont recours à un homme, qu'ils appellent *Dona*. Ils ont une fête qu'ils célèbrent une fois par an, elle tombe au jour de Noël; mais il leur importe peu de la célébrer quelques jours avant ou après. Cette fête consiste à boire ce jour-là de la bière de toutes ses forces. Les Tchéremisses ont presque la même religion que les Voriakes, & leurs lieux saints ressemblent à peu de choses près à ceux des Tchouvaches, si ce n'est qu'ils sont dans les plaines ou dans les bois.

Il y a dans le fort & dans le village de Kolivannkagora, des schismatiques qui ont abandonné l'église Russe. Il paroît que les reproches faits à la religion Russe par ces schismatiques, n'ont pour objet que de petites choses.

A une lieue de Koufneftk ou environ, il y a des Tatares qui ne sont point Mahométans; leur religion n'a aucune forme, & leur foi paroît fort incertaine. Ils croient un Dieu, l'honorent en se tournant vers l'Orient tous les

matins, & prononçant avec ferveur cette courte priere, *ne me tue pas*. Il y a, près de leur village, certains lieux qu'ils nomment Tailga, en leur langue, qui differe du Tatare commun; ces endroits sont distingués par quatre poteaux de bouleau, plantés en quarré, à une toise l'un de l'autre: c'est-là qu'ils font leurs dévotionis, une fois au moins chaque année. Ils tuent un cheval, l'écorchent & en mangent la chair auprès du Tailga: ensuite ils empaillent la peau, lui mettent dans la bouche une ou deux branches d'arbres garnies de leurs feuilles, & placent ce simulacre de cheval sur le Tailga, qu'ils garnissent auparavant de traverses. Le Tailga & le cheval sont toujours tournés vers l'Orient. Près du Tailga, il y a trois pieux de bouleau, plantés sur une ligne droite & joints ensemble par une corde. A l'extrémité supérieure des pieux est fixée horizontalement une petite planche quarrée, & de chaque angle de cette planche s'élève un petit morceau de bois long de quelques pouces & entouré de crins: des rubans de différentes couleurs, & longs d'environ deux pouces,

pendent à la corde : le dessus du pieu du milieu est ordinairement orné d'une peau de lièvre , & il y en a une d'hermine attachée à la corde , entre le premier & le second pieu. La chair de ces animaux est peut-être aussi un des mets de leur saints repas. Le renard en est exclus , parce qu'il creuse la terre.

Les Tailgas sont regardés comme des lieux saints , & les peaux que l'on y place sont des offrandes faites à Dieu. Pendant les cérémonies qui accompagnent ces offrandes , les Tatares font souvent leurs prières. Ils ont des prêtres. Les Tatares Abintsiens ne s'adressent point à Dieu , parce qu'ils sont persuadés qu'il ne veut que le bien ; ils savent aussi qu'il a la connoissance de l'avenir : ils craignent le diable , parce qu'il veut le mal. Ils lui font certaines offrandes : ils brassent en son honneur de grands tonneaux de bière , & la jettent en l'air & contre les murs. Ils craignent , lorsqu'ils meurent , qu'il ne se faisisse de leur ame , de laquelle ils n'ont aucune idée ; mais ils ne veulent pas que le diable s'en empare.

Les Tatares Kistiniens & Touliber-

tiens ont un lieu saint à-peu-près semblable à celui des Tatares Abintsiens, & ils y font vraisemblablement les mêmes offrandes & les mêmes cérémonies. Ils prétendent que leur Dieu habite dans le voisinage de celui des Russes, qu'ils sont très-bien ensemble & se visitent souvent. Ils croient que Dieu peut les aider en toutes choses; mais qu'eux dont la demeure est sur la terre, ne peuvent s'adresser à lui qui habite dans le ciel. Ils ont recours au diable, parce que demeurant sous terre il leur est plus aisé de parvenir jusqu'à lui.

Au-delà de Tomsk, il y a des Tatares baptisés depuis plusieurs années; leur ancienne religion étoit à-peu-près celle des autres Tatares : ils pensoient peu à l'Etre suprême. Lorsque l'Archevêque de Tobolsk vint dans ce pays, il en fit assembler les habitants, pour les convertir. Quelques uns vinrent de bonne volonté; mais la plupart y répugnoient : les dragons qui accompagnoient l'Archevêque les firent sortir de leurs huttes. Ces Tatares habitent le long de la Tchoulime, & le lieu étoit commode pour les baptiser : ceux qui refusoient le baptême étoient jetés dans l'eau : lors-

& deux sur la gauche ; ces deux dernières étoient pleines d'eau pure : toutes ces tasses étoient d'argent & dorées en dedans. Il y avoit au dessus de la lampe dans un autre petit coffre un bourkenne de métal jaune , lequel , excepté la tête & le sein droit que l'on avoit laissé découvert , étoit enveloppé d'une étoffe de soie. Le haut de la tête est couvert d'un bonnet de fil de fer ; le sein droit est très-gros ; les pieds sont l'un sur l'autre à la maniere Bratskaine : la main droite est couchée sur la cuisse gauche ; il a dans le sein un petit vase rempli qui est de la même fonte que toute l'idole. A côté de ce coffre & contre le mur de la hutte , il y avoit un morceau de solomianka , d'environ dix-huit pouces de haut , sur douze de large & couvert de quatre Saints assez bien peints ; mais le Dieu , qu'ils regardent comme le principal , étoit au-dessus des autres.

L'idole dont nous venons de parler , selon ce Ghélune ou Prêtre , représente le fils du vrai Dieu , qui est venu dans le monde pour instruire les hommes , & est ensuite remonté au ciel. Le vase rempli qu'elle a dans le sein
signifie

signifie que le Fils de Dieu ayant dû , pendant son séjour dans ce monde , sa nourriture aux hommes , il a promis une pleine abondance à tous ceux qui lui rempliront toujours son vase. Ce fils de Dieu a une mere qui est d'un grand secours dans toutes les adversités , à ceux qui portent sur eux son image , & sur-tout aux voyageurs. On voit dans la hutte de ce Prêtre une de ces images , qui est couverte de feuilles d'or , enveloppée de coton & enfermée dans un étui de cuivre. Enfin , selon ce Prêtre , le Fils de Dieu a un pere , un grand-pere , & ce dernier est le plus considérable.

Ils ne connoissent aucun autre Dieu ; mais ils croient qu'il y a un Lama ou sage régent qui gouverne sous ces Dieux. Le premier jour de chaque mois est pour eux un jour de fête , & celui où on allume la lampe , qui reste allumée pendant l'office , qui commence le matin , & dure tout le jour. Ils ont ensuite , de cinq en cinq jours , des heures de prieres , excepté le trente , qui est le dernier jour du mois. Pour appeller à l'office , le Prêtre ordonne aux servants de jouer d'un instrument qui

ressemble à un hautbois.

Le Prêtre se sert quelquefois, pendant l'office, d'une petite cloche, qu'il tient de la main gauche : pendant qu'il la fait sonner, il a dans la droite un manche de laiton, qu'il tient avec trois doigts, qui sont le pouce, l'index & l'annulaire ; les deux autres doigts sont levés, parce que le Fils de Dieu, lorsqu'il vivoit sur la terre, & qu'il instruisoit & bénissoit les hommes, avoit toujours les doigts arrangés de cette manière. Les Prêtres ont des espèces de pillules qu'ils donnent aux malades à l'heure de la mort. Ils ont aussi une espèce d'encens dont ils mettent dans cette occasion de petits morceaux sur des charbons. Lorsque les dévots Mongaliens voyagent, ils portent sur eux de ces pillules & de cet encens, & comme ils croient que ce sont des choses sacrées ils les mettent dans une petite boîte d'argent.

Les Mongaliens ne regardent point les Bourettes comme de vrais croyants ; mais comme des gens livrés au démon, & qui ne demandent rien à Dieu. Quoique les Toungouses aient aussi parmi eux des sorciers, ils pensent

que c'est une chose tout-à-fait différente & distincte de la religion, & dont un vrai croyant ne fait aucun cas. En effet les Bourettes sont de vrais payens : leur langue étant Mongolienne, les prêtres Mongaliens peuvent les instruire aisément dans leur religion, en convertir quelques-uns & en faire de vrais croyants.

A cinquante lieues de Selenghinsk on trouve un autre Taicha ou prince du pays. Son habitation est entourée de cinq à six huttes, environnée de perches, auxquelles on avoit suspendu des agneaux, dépouillés & vuidés. Le Prince avoit deux femmes. On voyoit dans sa hutte un grand nombre d'ornemens qui servoient à parer des idoles, & un Lama qui vient quelquefois visiter ce Prince. La plupart des idoles avoient environ un pied & demi de longueur & un demi-pied de largeur. Elles étoient faites de pièces de velours & de draps de différentes formes. Sur ces idoles il y avoit des couronnes, des croix, des franges, des pierres à fusil, de petits morceaux de sanguine & de pierre noire, qu'on appelle en ce canton, pierre de tonnerre, avec de petites pistules de cire

rouge. Tout cela , selon ces bonn^{es} gens , sert à guérir les maladies. Dans un coin de la hutte il y avoit un sac d'un gros drap de poil de chameau , qui étoit plein de Dieux , faits du même drap , & découpés très-grossièrement. Lorsqu'on veut avoir un Dieu de cette espece , on prend un morceau du sac , on en découpe le haut en rond , pour faire la tête , on taille le reste en diminuant , on en coupe une laniere depuis le bas jusqu'au milieu pour faire les jambes , & le Dieu est fait. Ce Taicha avoit aussi deux Dieux d'argent ; un Commissaire des limites les lui avoit achetés des Chinois.

La religion des Tougoufes est celle qui , autrefois , étoit commune à tous les peuples de la Sibérie. Il leur est permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent ; mais il est rare qu'ils en aient plus de deux ; & il faut qu'ils les achètent. Leurs Dieux ou Chévikis sont de bois ou de cuivre : ils ont le visage difforme ; ceux de cuivre sont dans des étuis de cuir , de sorte qu'on ne voit le métal que du côté du visage. Pour se rendre leurs Dieux favorables , ou pour leur témoigner leur reconnois-

sance quand la chasse a été heureuse ;
 ils leur mettent sur la bouche un peu
 de crème ou de graisse. Le soleil est
 aussi l'objet de leur vénération ; mais
 leurs Chamans sont leurs recours dans
 les circonstances les plus importantes
 & les plus difficiles. Quant ils sont
 malades , ils consultent le Lama Mon-
 galien , & ce Prêtre saisissant l'occasion
 de faire des nouveaux convertis réussit
 quelquefois. Les Bratskains croient que
 le diable est l'auteur du tonnerre , &
 que les animaux qui en sont frappés
 sont les victimes qu'il s'immole. Afin
 de lui plaire , ils élèvent un échafaud
 à l'endroit où l'animal a été tué &
 le placent dessus comme une offrande
 qui lui est agréable. La grand-mère du
 Taicha , dont nous venons de parler ,
 étoit une vieille sorcière qui savoit
 découvrir les voleurs ; elle faisoit retrou-
 ver les troupeaux perdus ; elle n'avoit
 pas seulement commerce avec les dia-
 bles , mais aussi avec l'Etre infini. Un
 jour il lui révéla qu'il devoit descen-
 dre sur la terre , & l'informa de la
 montagne où il vouloit se reposer. Elle
 mena les Bratskains vers cette mon-
 tagne : aux premiers rayons du soleil ,

viennent les tourmenter pendant leur sommeil & les menacer d'une mort violente. Lorsqu'ils ont eu ces terribles rêves, ils se rendent au tombeau où le Chaman est enterré avec tout son appareil de forcier, & tâchent de l'apaiser par le sacrifice d'un animal qu'un Chaman encore vivant doit avoir indiqué. On mange cette victime & le squelette est placé sur le tombeau.

Les TOUNGOUSES d'ILIMSK ont des Dieux de bois qu'ils taillent eux-mêmes, & qui ont jusqu'à trois pieds de hauteur : ils regardent ces Dieux comme les auteurs du bonheur dont ils jouissent. Quand ces peuples doivent aller à la chasse, ils leur font, soir & matin, quelques prières. Ils offrent au diable le premier animal qu'ils tuent à la chasse, à l'endroit même où il est tué, afin que ce méchant esprit ne mette aucun obstacle au succès des chasseurs. Lorsqu'on revient à la hutte avec une heureuse réussite le Dieu est caressé & fêté ; mais autrement le maître de cette idole la prend, la jette plusieurs fois à terre, la laisse long-tems sans honneurs, & quelquefois même il la jette à l'eau.

Ce qu'Isbrand Ides a écrit des serments

Des Fongoufes du village de Chalughine, situé fur les bords de la Lena, est inconnu parmi eux. Le plus ordinaire de ces serments est exprimé par le mot *olimni*, qui signifie prendre Dieu à témoin. Il y en a un autre qu'ils regardent comme plus sacré : on fait un feu, on égorge un chien, & on en recueille le sang ; le corps est mis sur du bois où l'on met le feu, mais à l'endroit où il ne brûle pas ; pendant ce tems l'accusé passe par-dessus le feu & boit une coupe de gorgées du sang de la victime ; le reste est jetté dans le feu, & le chien placé sur un échafaud dressé en plein air auprès de la hutte. Alors l'accusé dit : « De même » que le sang du chien brûle dans ce » feu, je souhaite que celui que j'ai bu, » brûle dans mon corps, & de même » que le chien mis sur l'échafaud sera » consumé, je veux être consumé en » même tems, si je suis coupable. »

Les lakotes admettent deux Etres suprêmes, l'un tout bon, l'autre méchant, & chacun est composé de plusieurs autres : il n'y a pas un diable seul, mais plusieurs qui ont des femmes & des enfants : une de ces familles de

diabes nuit aux hommes, l'autre aux enfants, & l'autre aux troupeaux. Les unes habitent dans les nues, les autres sous la terre. Il y a de même des Dieux de différentes especes : les uns prennent soin des troupeaux ; les autres président à la chasse ; quelques-uns veillent sur les hommes ; mais leur demeure est dans l'air & très-élevée. Plus un Chaman ou Moine est vieux, plus il fait de noms de Dieux & de diables. Ces noms sont inconnus du lakoute vulgaire, & même tous les Aïounes ne connoissent pas les mêmes Dieux & les mêmes diables : il y en a quelques-uns qui, étant plus familiers, sont connus plus généralement ; mais chaque Aïoune en a beaucoup qui ne sont attachés qu'à lui seul. Des mots extraordinaires qu'ils prononcent en faisant des contorsions, & dont ils évitent avec soin de faire connoître la signification, sont les noms des esprits tant bons que méchans. Lorsqu'un Aïoune, par exemple, veut découvrir un voleur, il appelle tous les diables chacun par leur nom ; quand ils ne viennent pas, les Aïounes vont les trouver dans leurs demeures : ceux qui habitent dans les nuages, ont des po-

ches comme les Russes, & les diables terrestres ont des huttes d'Iakoutes. Presque tous les Sibériens croient que lorsqu'un homme est malade, le diable lui a enlevé l'ame, & que lorsqu'elle n'est pas rendue promptement, le corps meurt. Alors le Chaman l'appelle inutilement, il garde sa proie. Mais le Prêtre a recours aux Dieux qui protègent les hommes & leur demande le nom du diable voleur : dès qu'il le fait, il va le trouver & l'engage à rendre cette malheureuse ame. Pour cet effet, il prend des queues de différents animaux, & les attache à un long fil. S'il présume que le voleur pourroit ne pas s'accommoder de ces choses, & qu'il exigera un cheval, il en figure un avec de l'écorce de bouleau, le met devant la hutte, prend les queues attachées au fil, comme s'il vouloit les montrer au diable, saute, crie autour du malade. S'il meurt, il faut que le diable se contente de ce qu'il a pris ; mais s'il recouvre la santé on immole le cheval promis.

Les Iakoutes font tous les ans des vœux pour eux-mêmes : les objets de ces vœux sont de nombreux troupeaux, des chasses heureuses, ou quelque autre

bonheur dont un lakoute peut avoir l'idée : les Aïounes engagent les Dieux à exaucer ces vœux. Chaque famille rassemble vers la fin du mois de Juin tout le lait de cavale dont les poulains peuvent se passer ; on le met en fermentation comme celui qu'on veut distiller ; on invite le Chaman ; toute la famille prend ses habits de fête ; on pare sur-tout un enfant de douze à quinze ans , avec toute la pompe lakoute. Le Chaman , vêtu de ses habits ordinaires , & non de sa robe de cuir , dont il se sert quand il veut appeler les diables , se place au milieu de la hutte , le visage vers l'Orient , tenant de la main gauche un pot de lait de cavale fermenté , de l'autre une cuiller de bois : toute la famille , hommes , femmes & enfants , est assise au tour de la hutte , & l'enfant , pompeusement paré , est , le genou droit à terre , devant le Chaman. Celui-ci , s'inclinant plusieurs fois , appelle tous les Dieux , l'un après l'autre , & , en prononçant chaque nom , prend une cuillerée de lait qu'il jette en l'air : cela s'appelle repaître les Dieux , & c'est par ce régal qu'on peut se concilier leur bienveil-

lance : afin qu'ils soient contents, on leur jette trois fois du lait. Le Chaman s'étant encore incliné, après avoir marmoté quelques mots, sort de la hutte, la famille le suit & s'assied autour de lui. Alors il boit, avec toute l'apparence d'une grande dévotion, quelques coups du lait resté dans le pot, le présente à l'enfant, qui le reçoit à genoux en s'inclinant, boit aussi deux fois dans cette posture, & le présente de la même manière à chacun des membres de la famille, qui le reçoit assis. Lorsque tous ont bu, le jeune homme présente le pot, ainsi qu'il a fait, en commençant par les plus considérables de l'assemblée, qui est le Chaman, & qui cette fois boit assis comme les autres. Tout le lait préparé doit être bu, & cette liqueur, ayant une certaine force, la fête se termine ordinairement par une ivresse générale. La divination par l'inspection de la main est en usage parmi les lakoutes ; mais elle n'est exercée que par les Chamans, qui passent pour les plus habiles & les plus considérables de la nation.

Il y a au-dessus de lakoutsk un fameux rocher, nommé Sergouïer ; ces peu-

ples le réverent comme une divinité : ils lui attribuent le pouvoir d'envoyer des vents impétueux. On assure que les Bouretes ont aussi un rocher , situé près d'Irkouts , qu'ils nomment rocher Chaman ou forcier , dont aucun d'eux n'ose approcher ; ils croient que lorsqu'un accusé s'y rend & en revient sain & sauf , il est innocent : il paroît qu'ils regardent ce rocher comme un Dieu qui punit les malfaiteurs. Les lakoutes font des offrandes à Sergouier , pour obtenir sa bienveillance.

L'aveuglement dans lequel ces peuples sont plongés par l'idolâtrie , est incroyable. Une femme lakoute accouche-t-elle d'un monstre , ses compatriotes regardent cet événement comme le présage des plus grands malheurs qui arriveront à la race humaine : ils croient que tout monstre est un diable né pour la perte des hommes. Dès que la mere l'a vu , elle le fait mettre dans un vase d'écorce de bouleau , & suspendre à un arbre , afin qu'il ne puisse s'enfoncer dans la terre , & tourmenter ensuite les hommes. Le pere étant de retour à la hutte , apprend cette effrayante nouvelle : aussitôt , sans demander à voir le mon-

tre , & , pour détourner entièrement les maux qu'il doit faire , il le prend à l'arbre où il est suspendu , & le brûle. Ces peuples méprisent les idoles de bois , parce que , dès qu'on les touche , elles témoignent de la dureté : les leurs sont des poupées de chiffons.

Les Kamtschadales n'ont aucune idée juste de la Divinité. Ils prétendent que Dieu n'est la cause ni du bonheur ni du malheur ; mais que tout dépend de l'homme. Que le monde est éternel , les âmes immortelles , qu'elles seront réunies au corps & toujours sujettes à toutes les peines de cette vie , excepté la faim. Que toutes les créatures , jusqu'à la mouche la plus petite , ressusciteront après la mort. Que ceux qui ont été pauvres dans ce monde seront riches dans l'autre , & que ceux qui sont riches ici deviendront pauvres à leur tour. Il ne croient pas que Dieu punisse les fautes ; car celui qui fait mal , disent-ils , en reçoit le châtiment dès à présent. Ils pensent aussi que le monde empire de jour en jour , & que tout dégénère , en comparaison de ce qui a existé autrefois. Voilà , à-peu-près , quels sont les dogmes de ces peuples.

Au défaut d'idées justes sur la divinité, les Kamtschadales ont fait des Dieux à leur image, comme les autres peuples. Le ciel & les astres, disent-ils, existoient avant la terre. *Koutkhou* créa la terre ; ce fut de son fils qui lui étoit né de sa femme, un jour qu'il se promenoit sur la mer. *Koutkhou*, disent d'autres Kamtschadales, & sa sœur *Kouhtligith*, ont apporté la terre du ciel, & l'ont affermie sur la mer, créée par *Outleigin*.

Koutkhou, après avoir créé la terre, quitta le ciel, & vint s'établir au Kamtschatka. C'est là qu'il eut un fils, appelé *Tigil*, & une fille, nommée *Sidanka*, qui se marièrent ensemble. *Koutkhou*, sa femme & ses enfants, portoient des habits faits de feuilles d'arbres, & se nourrissoient d'écorce de bouleau & de peuplier ; car les animaux terrestres n'avoient pas encore été créés, & les Dieux ne savoient point prendre de poisson. *Koutkhou* abandonna un jour son fils & sa fille, & disparut du Kamtschatka. Quoiqu'il marchât sur des raquettes, les montagnes & les collines se formèrent sous ses pas : la terre étoit plate auparavant ; mais ses pieds y enfoncerent

DES TERRES POLAIRES. 353

comme dans de la glaise , & les vallons creusés en conservent la trace.

Tigil voyant augmenter sa famille ; inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie , pour prendre des poissons. Son pere lui avoit appris à faire des canots & l'art de s'habiller de peaux. Il créa les animaux terrestres , & leur donna *Piliatchoutchi* pour veiller sur eux. Ce Dieu d'une taille fort petite , vêtu de peau de goulu , est traîné par des oiseaux : ce ne sont pas des aigles , ni des colombes , mais des perdrix. Sa femme s'appelle *Tiranous*.

Kourkhon a fait beaucoup de sottises , qui ne lui attirent que des malédictions , au lieu de louanges & de prieres. Pourquoi tant de montagnes , de précipices , d'écueils , de bancs de sables , de torrents ou de rivières si rapides , tant de pluies & de tempêtes ? Les Kamtschadales n'ont que des injures à lui dire , pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte ou d'amour dans leur culte , ils n'offrent au Dieu qu'ils estiment le plus , que les ossements , les nageoires , ou les queues de poissons , qu'ils jetteroient dans les immondices. Au reste si les Kamtschadales ne donnent rien à leur

Dieu, c'est qu'ils en attendent peu de choses. Ils font un Dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg*, & qu'ils représentent sous la forme d'un poisson. Ce Dieu ne songe qu'à lui. Il envoie les poissons dans les rivières, pour y chercher du bois propre à la construction de ses canots, & non pour servir de nourriture aux hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un Dieu puisse leur faire du bien.

Ils connoissent des Dieux très-capables de leur faire du mal. Ce sont ceux qui président aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies descendent la nuit des montagnes, & vont à la mer prendre du poisson : ils en portent un à chaque doigt. Les Dieux des bois ressemblent aux hommes ; leurs femmes portent des enfants qui croissent sur leur dos & pleurent sans cesse. Ces esprits égarent les voyageurs & leur ôtent la raison. *Piliatchoutchi*, ou *Bilioukai*, est quelquefois malfaisant. Ce Dieu habite sur les nuées, d'où il verse la pluie & lance les éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de son habit. Les sillons que l'ouragan fait sur la neige, sont la trace de ses pas. Il faut craindre

ce Dieu ; car il fait enlever dans des tourbillons les enfants des Kamtschadales , pour supporter les lampes qui éclairent sont palais.

Toutla est le Dieu des tremblements de terre. Ils proviennent de ce que son chien *Koxei*, quand il le traîne , secoue la neige qu'il a sur le corps. *Gaëtoh* est le chef du monde souterrain , où les hommes vont habiter après leur mort. Car sous la terre qui est plate , est un ciel semblable au nôtre , & sous ce ciel est une autre terre dont les habitants ont l'hiver quand nous avons l'été , & leur été pendant notre hiver.

La superstition des Kamtschadales n'est pas toujours aveugle & mal raisonnée. Ils appellent bien & vertu , ce qui satisfait leurs désirs & leurs besoins ; faute & mal , ce qui peut leur nuire. Monter sur les volcans , c'est s'exposer à une perte certaine ; c'est commettre un crime que le ciel doit venger. Jusques-là leur crainte est raisonnable ; mais voici une opinion qu'on peut taxer de lâcheté. C'est une faute de sauver un homme qui se noye ; parce qu'on peut se noyer soi-même. Voici des axiomes qui leur sont favorables. C'est un

péché de se quereller & de se battre pour du poisson aigre , parce qu'on peut se faire un grand mal pour ce qui n'est pas un bien ; d'avoir commerce avec la femme quand on écorche des chiens , parce qu'on peut avoir la galle. Chez les Kamtschadales le mal physique est un péché.

Une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamtschadales ; c'est la fête de la purification des fautes. Comme on y trouve les dogmes de la religion du pays , il est nécessaire de la décrire avec quelque détail.

Cette fête se célèbre au mois de Novembre , quand les travaux de l'été & de l'automne sont finis. On commence par balayer la Iourte. On en ôte ensuite les traîneaux , les harnois & tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut invoquer. Un vieillard & trois femmes portent une natte qui renferme des provisions. On fait une espece de hache avec de l'Ioukola , qui est une pâte ; & ces quatre personnages sacrés envoient chacun un homme dans le bois , avec ses provisions & sa hache , pour le voyage. Le *Tonchitche* est une herbe mystérieuse qu'on porte à la

main ou sur la tête, qu'on met partout dans les cérémonies religieuses. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver en ont sur la tête & sur leur hache; les femmes & le vieillard dans leurs mains. Celles-ci après le départ des quatre bucherons, jettent le reste de leurs provisions aux enfants, qui se battent pour les avoir. Ensuite les femmes pétrissent, ou taillent du loukola, en forme d'une baleine. On chauffe la lourte; & le vieillard apporte une barbue, qu'il met dans un fossé creusé devant l'échelle de la lourte. Il tourne trois fois sur la même place; les hommes, les femmes & les enfants, font la même chose après lui. Il fait cuire de la sarana, pour régaler les mauvais génies. Chacun place ses idoles de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au-dessus du foyer; car le foyer & l'échelle sont des choses sacrées dans les lourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande idole. On attache à celle-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du tonchitche, & on la met sur le foyer. C'est le grand Dieu Lare. Ensuite les enfants se pla-

cent auprès de l'échelle , pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans la Iourte : un d'entr'eux prend la grande idole , la traîne par le cou autour du foyer , & la remet à sa place avec ses compagnons , qui la suivent en criant *Alkhalalalai*.

Les vieillards s'asseoient autour du foyer. Le principal , qui fait l'office de grand Pontife , prend une pêle de tontchirche , & dit au feu , nouvellement allumé : « Koutkchou nous ordonne de » t'offrir une victime chaque année ... » Sois-nous propice , préserve-nous des » chagrins , des malheurs & des incendies ». Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se levent , frappent des pieds , battent des mains , & finissent par danser , en criant toujours *Alkhalalalai*.

Pendant ces cris les femmes & les filles sortent des coins de la Iourte , les mains levées , avec des regards terribles , des contorsions & des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris & de mouvements si furieux , qu'elles en tombent par terre , comme mortes ; l'une après l'autre. Les hommes les

rempoient à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier & pleurer comme des obsédées.

A la fin du jour les quatre bucherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés, & portent un des plus gros bouleaux, coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de la Iourte, avec ce bouleau, battant des pieds & jettant de grands cris. Ceux qui sont dedans leur répondent avec le même bruit. Une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle & s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter; mais le chef de la Iourte les empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau dans la Iourte; tous les hommes, qui sont dehors, l'en retirent & les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'étoit attachée au bouleau la première. Elles restent toutes sans mouvement.

C'est alors que le vieillard vient les désenchanter. M. Kracheninnikou, de qui l'on a tiré cette description, dit que dans une de ces fêtes, il vit une des filles obsédées, résister plus long-

tems que les autres aux paroles mystérieuses du vieillard. Enfin elle reprit ses sens, & se plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit sa confession, & s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle auroit dû s'en purifier, en jettant dans le feu des nageoires & des ouïes de poissons.

Les hommes qui reviennent du bois, ne rapportent dans les nattes où l'on avoit mis des provisions, que des copeaux de bouleau. On en fait de petites idoles, en l'honneur des démons qui se sont emparés des femmes. On les range de suite, on leur présente trois vases de sarana pilée, en mettant une cuiller devant chaque idole. On leur barbouille le visage de vacier. On leur fait des bonnets d'herbe; &, après avoir mangé les mets où on ne leur a pas fait toucher, on fait, de ces idoles, trois paquets, & l'on jette au feu tous ces petits Dieux ou démons avec de grands cris & des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations & les besoins du peuple qui la célèbre. Une femme vient à minuit dans la courte d'assemblée, avec une figure de baleine,

DES TERRES POLAIRES. 367

baleine, faite d'herbe, qu'elle porte sur son dos. Les gestes & les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit & se fait à cette occasion, n'est que pour demander aux vents & à la mer qu'ils envoient des baleines mortes sur les côtes du Kamtschatka. Le lendemain matin, de vieilles femmes font à-peu-près les mêmes extravagances devant des peaux de veaux marins. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, & les allument comme des bougies, elles en parfument ou empestent la Iourte. Cette fumigation s'appelle une purification.

Ensuite une femme entre dans la Iourte, par la seconde ouverture, qu'on appelle Cokhade, ou Iouzara, tenant un loup fait d'herbe douce, & rempli de graisse d'ours. Les hommes & les femmes se disputent ce loup; les premières l'emportent enfin: un homme tire une flèche sur ce loup, & les autres le déchirent, mangent la pâte & les matières comestibles dont il est formé.

Après ces diverses cérémonies, on apporte dans la Iourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une, & après l'avoir courbée en

cercle , il y fait passer deux fois la femme & ses enfans , qui dansent en rond en sortant de ce cercle. Cela s'appelle se purifier de ses fautes. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de la Iourte ; on traîne le grand bouleau , que les quatre députés ont apporté de la forêt. On le place enfin sur la balagne , où il reste toute l'année , sans la moindre vénération ,

Telle est la fête de la purification chez les Kamtschadales du Midi. Elle se célèbre avec quelque différence dans les rits chez ceux du Nord. Au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois , ils ont celle d'envoyer à l'eau deux hommes nus , portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles , vont à la rivière avec un seau , puisent de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs seaux dans la Iourte , l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette , en met un bout dans le feu ; il la trempe dans les seaux , d'où il tire un morceau de glace , qu'il jette au feu. Après le tribut que ces deux éléments se sont payé réciproquement , par les mains de ce Kamtschadale , on donne à tous les

assistants à boire de l'eau bénite.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrètes, dont tout le mystère ou le prix, est dans le secret même, qui ne mérite ni d'être vu, ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici, pour satisfaire la curiosité, c'est qu'on y purifie les personnes qui ont été malades, ou en danger de se noyer. Cette purification du passé, qui sert de préservatif pour l'avenir, consiste, pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de Tonchette, dont on leur avoit couronné la tête; & pour les autres, à se coucher sur le foyer, qui est couvert de cendre chaude, appelant à leur secours des personnes qui viennent les retirer de la cendre, avec le même empressement que s'ils se noyent.

Le lendemain de cette purification, on prend deux bottes de paille, ou d'herbe sèche pour en faire le *Pom*. C'est une figure d'homme qui n'a qu'un pied de hauteur, & à laquelle on attache entre les cuisses une baguette de deux toises de longueur. On la suspend au plafond par cette baguette: on la courbe en arc, & l'on jette la figure au feu. Ces folies se terminent par des jeux qui divertissent les spectateurs, Q ii

Les hommes qui sont dans des *lourtes* bien chauffées, jettent des risons dehors ; les femmes les rejettent dedans. C'est à qui aura le dessus. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de la *lourte* ; les hommes de les en chasser. Les risons volent , de part & d'autre , comme des fusées. Les femmes , qui sont en plus grand nombre , traînent par terre les hommes qui veulent les chasser ; les hommes rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle , tâchent d'emmener les femmes prisonnières dans la *lourte*. Chaque parti veut en avoir le plus , & si l'un des deux en a fait davantage , l'autre combat encore pour les lui enlever , jusqu'à ce qu'on se trouve , de part & d'autre , avoir un nombre égal de prisonniers. Alors se fait l'échange , & chacun reprend sa femme.

Les Kamtschadales disent que les éclairs sont les esprits *Gamouli* , qui , en chauffant leurs huttes se jettent les risons à demi consumés. Quand ils entendent le tonnerre , ils disent que *Kout-khou* tire ses canots ; car ils pensent que ce Dieu passe ses canots d'une rivière à l'autre , & qu'il entend aussi ce bruit , quand ils font la même chose. Ce Dieu

craint leur tonnerre, comme ils craignent le sien. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les *Gamouli* qui pissent; s'il fait un grand vent, c'est *Balakitg*, fils de *Koutkhoul*, qui secoue ses cheveux, longs & frisés, sur la face du pays. Pendant son absence, sa femme *Zavina* se met du rouge pour lui plaire à son retour; & ce rouge fait l'éclat de l'aurore & du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, & c'est pourquoi le ciel est sombre.

Les Kamtschadales voyent très-peu de serpents; mais ils ont une crainte superstitieuse des lézards. Ce sont, disent-ils, les espions de *Gaëtch*, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrappe, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au Dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse, & meurt quelquefois de la crainte qu'il a de mourir.

Avant d'aller à la pêche du veau marin, les Kamtschadales donnent encore de singulieres marques de leur superstition. Ils font une représentation mystique. Une grosse pierre, qu'ils roulent contre une lourre, est la mer; de

petits cailloux qu'ils mettent dessus font les vagues; de petits paquets d'herbe douce, les veaux marins. On met ces paquets entre des boulets de *Tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poisson & d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau, on forme une espèce de vase en façon de canot; on le traîne sur le sable, comme s'il nageoit sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les veaux marins à se laisser prendre; on leur montre qu'ils trouveront au Kamtscharka de la nourriture, une mer & ce qu'il leur faut. Dans la Iourte, les Kamtschadales ont des hures de veaux marins, à qui ils font des prières & des reproches; comme si ces animaux refusoient de venir chez des hôtes qui les régalent si bien. La fin du repas aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts.

Ceux des Kamtschadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à-peu-près semblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur; ils la portent en procession, d'une balagane dans une Iourte. Ils placent devant la

Toupana un grand vase plein de *Tolkoutha*. Ensuite on tire la baleine de la lourte, en criant, *la baleine s'est enfuie dans la mer*. On va la remettre dans un balagane neuf, fait exprès, où on laisse une lampe allumée, avec un homme pour empêcher que cette lampe ne s'éteigne pendant la saison de la pêche, qui dure depuis le printems jusqu'en automne.

Enfin la superstition des Kamtschadales paroît, sur-tout, dans leurs usages à l'égard des morts, qui, dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivants. Au Kamtschatka, l'on n'ose rien porter de ce qui leur a servi, pas même loger dans l'habitation où un homme est mort. Mais il est singulier qu'ils n'ayent pas plus de respect pour les cadavres. Ils les donnent à manger à leurs chiens; parce que ceux qui ont été dévorés, auront de très-bons corps dans le monde souterrain. Ils ont encore une autre raison pour exposer les cadavres à la voirie. Les esprits malins qui ont tué ces victimes, s'en contenteront, peut-être, en les voyant, & feront grace aux vivants.

§. II.

Prêtres & Sorciers des différentes religions des peuples de la Sibérie.

La superstition de la plupart de ces peuples est soutenue par de prétendus forciers & forcieres. Les Tchouvaches les appellent Iumasses , & presque tous les autres habitants de la Sibérie les nomment Chamans. Ces espèces de Prêtres & Prêtresses usent de toutes sortes de supercheries pour tromper & abuser l'ignorance & la crédulité de leurs compatriotes ; ils sont fort considérés & ont une grande autorité.

Chez les Ostiakes , le pere de famille est ordinairement le grand Prêtre & le forcier : c'est lui qui fabrique les idoles , qui offre les sacrifices aux divinités , qui les consulte & qui rend les oracles qu'elles lui dictent. Chaque pere de famille a aussi l'inspection de sa maison & termine les petits différends qui peuvent y survenir. Dans les affaires graves , ils ont recours aux Vaivodes , ou ils appellent les Prêtres

de leurs idoles pour les juger. Le diffé-
rend se termine ordinairement par une
sentence que le Prêtre prononce, com-
me si elle lui étoit inspirée par l'idole
même. Les dogmes de leur religion
ne sont pas en aussi grand nombre
que les pratiques. M. Stralhenberg dit :
» Je leur demandai où ils croyoient que
» leur ame alloit après la mort : ils me
» répondirent que ceux qui monroient
» d'une mort violente, ou dans une
» guerre contre les ours, entroient
» droit dans le ciel ; mais que ceux qui
» mouroient dans leur lit, ou d'une
» mort ordinaire, étoient obligés de
» servir pendant long-tems un Dieu
» sévère au-dessous de la terre. » Ceci,
continue le même Auteur, fait pré-
sumer que ces Ostiakes descendent des
premiers Cimbres qui ont habité la
Russie. On croit que les Ostiakes vien-
nent de la Permie, & qu'ils en sor-
tirent lorsque le Christianisme s'y fut
introduit. Le nom d'Ostiakes, qui leur
a été donné par les Russes, indique leur
origine ; il équivaloit à *restant* ou *reste*
d'une autre nation. Le nom qu'ils se
donnent dans leur langue est *Chou-
ziscki*, & le pays qu'ils habitent ils
l'appellent *Gandimieck*, Q v

Parmi les peuples payens de la Sibérie ; les Chamans des Toungouses passent pour les plus habiles négromanciens ; on vient les consulter quelquefois de deux ou trois cents lieues. Lorsqu'on veut recouvrer une chose volée , ou savoir l'événement d'une affaire , il faut qu'on commence par payer au Chaman un certain prix convenu avec lui pour la consultation. Ensuite le Chaman met une robe garnie de toutes sortes de vieilles ferrailles , de figures d'oiseaux , de poissons , & autres animaux , qui tiennent les unes aux autres par des mailles qui sont de fer ainsi que les figures. Ses jambes & ses pieds sont couverts d'une étoffe semblable à la robe : dans ses mains il tient des pattes d'ours , qui sont de fer : sur sa tête est un bonnet orné de ferraille & surmonté de deux hautes cornes de fer , placées au-dessus du front. Il prend de sa main gauche un tambour de sa façon , & dans la droite un petit bâton couvert de peaux de rats. Il saute & danse en croisant les jambes de différentes manières ; il s'agite si fort que le cliquetis des ferrailles de sa robe , les coups qu'il frappe sur son tambour , &

les hurlements qu'il pousse de tems en tems, font un bruit affreux.

Pendant cette danse horrible, il a les yeux sur l'ouverture qui est au haut de sa hutte, & ne cesse de faire du bruit, de sauter, de hurler qu'après qu'il a vu l'oiseau noir, qui vient se poser sur le toit de la cabane du magicien; & aussitôt que cet oiseau a été apperçu par le forcier, il disparoît, & le forcier tombe par terre hors de lui-même : il demeure environ un quart d'heure dans cet état sans mouvement ni sentiment. Il revient ensuite à lui, & donne la réponse sur l'affaire dont il s'agit.

Les TOUNGOUSES, ainsi que plusieurs autres peuples, allument des branches de génévriers dans leurs cabanes, lorsqu'ils sont malades. Ils croient que la fumée de ces branches a la vertu de guérir toutes sortes de maladies, & de les garantir des maléfices des forciers. Lorsque cette fumigation ne réussit pas, ils prennent en décoction les feuilles mêmes de l'arbrisseau. Ils se servent aussi de la fumée de ces feuilles pour rappeler à la vie leurs Chamans, lorsqu'ils tombent par terre, après avoir

fait mille contorsions : ils sont persuadés que leurs défaillances sont causées par le diable à qui les forciers parlent.

Les Tatares des environs de Koufnersk appellent leurs Prêtres Kamms ; c'est d'eux que dépend tout l'ordre de leurs cérémonies religieuses. Ils disent que le Kaman passe quelquefois des nuits entières dans la campagne , pour étudier ce qu'il doit ordonner. Il ne fait ni lire ni écrire non plus que les Tatares ; mais les signes qui font connoître qu'il est digne de la prêtrise , sont des convulsions pareilles à celles de nos possédés. Quand elles le prennent , il dit que Dieu l'a ordonné Prêtre , & il est cru sur sa parole : alors il est forcier , & fait les mêmes coquinerie que les Chamans des Toungouses. Il fait connoître l'avenir , il donne des nouvelles d'un ami absent , il appelle le diable qui apparoît toujours de nuit sous la forme d'un ours , & l'instruit de ce qu'il demande. Il en est quelquefois dit-on , traité cruellement , lors même qu'il ne l'appelle pas , sur-tout pendant son sommeil : pour prouver son intimité avec le diable , il se leve souvent la nuit & cri. de toutes ses forces. Ces Kamms

disent qu'ils voyent le diable ; les uns qu'il leur apparoît sous la forme d'une étincelle ; les autres comme une ombre. Il y a des Chamans qui n'ont point de tambour , parce que le diable suprême ne leur a point encore ordonné de s'en servir ; il ne fait cet honneur qu'à ceux avec lesquels il a résolu d'avoir le plus intime commerce. Il y a beaucoup d'autres diables de moindre importance qui servent les Chamans , & celui qui en a le plus est le mieux instruit.

Il y a chez les Toungouses encore une autre espece de forcellerie qui n'est pas moins célèbre. En égorgeant un agneau d'une maniere particuliere on guérit un malade ; mais il faut que le diable ait expressément ordonné d'égorger cet agneau. Deux hommes le tiennent ; l'un par les pieds de devant , l'autre par ceux de derriere ; le Chaman lui ayant fait à la poitrine , vers le côté gauche , avec un grand couteau , une incision , met la main dans la blessure , & lui arrache le cœur. Ensuite il l'écorche & le mange avec les parents du malade , comme une offrande que le diable exige. Si le Chaman veut manger un cheval , il dit

» comme une fourbe. Nous lui persuada-
 » dâmes de nous dire la vérité de ses
 » autres forcelleries, & elle avoua qu'elle
 » avoit trompé ses compatriotes jusqu'a-
 » lors, pour donner à son métier plus
 » de considération. Elle se pansa deux
 » fois seulement, & sa blessure fut gué-
 » rie le sixieme jour. » Les Iakoutes n'ont
 point d'écriture qui leur soit propre ;
 mais chacun d'eux choisit un signe dont
 il fait usage toutes les fois qu'il veut
 donner son témoignage par écrit, &
 l'interprète certifie que ce signe est
 celui du Iakoute présent, & que ses
 paroles ont été fidèlement traduites.

Parmi ces peuples ignorants, c'est un
 emploi très-considérable que celui de
 Chaman ; il ne peut être rempli que
 par les esprits les plus sublimes, & le
 sang qui passe de forcier en forcier
 donne la plus grande idée de leurs
 talents & leur attire la plus grande
 confiance. Il y a de ces Chamans qui
 comptent jusqu'à sept générations de
 pere en fils.

Les Prêtres de la religion Monga-
 lienne ou Dalaï-lamaïenne se nom-
 ment Ghélunes : ils sont habillés diffé-
 remment que le peuple. Leur bonnet

est tout à fait plat par le haut & sans
rouffe : ils n'ont pas les cheveux assem-
blés en choux comme la plupart des
Mongaliens : ils portent autour du cou
une guirlande de roses , que les gens
de qualité peuvent aussi porter ; mais
c'est sur-tout un des ornements des
Moines & des Religieuses , car la reli-
gion Mongolienne a, comme la Catholi-
que , des célibataires qui ne mangent
point de viande & qui font de fré-
quentes prières. Elle a aussi dans son
clergé des rangs différents. Le Dalai-
lama est dans cette religion ce que le
Pape est dans la Catholique : il a le
gouvernement spirituel & temporel.
Sous lui est un Vicaire qu'on nomme
Koutoukhtha. Les Mongaliens ont appris
de leurs ancêtres , par tradition , que
leur Lama est immortel. Mais les Tan-
goutes élèvent des enfants qu'ils tâchent
de rendre , par une bonne éducation ,
capables de remplir dignement le rang
de Lama. Après la mort du Lama ré-
gnant , celui des disciples des Tangoutes
qu'ils regardent comme le plus habile ,
dit que l'ame du Lama défunt est passée
dans son corps , & aussitôt il est reconnu.
Mais lorsqu'il y en a d'autres qui pré-

vivent seules dans l'intérieur de leur maison, livrées à l'ennui & à l'oïveté. Elles ne connoissent d'autres plaisirs que celui des sens : elles se livrent souvent à leurs esclaves ; la bonne constitution & la vigueur déterminent toujours leur choix.

Elles sont généralement belles : elles ont la peau très-blanche, une physiologie douce & agréable, des yeux noirs, languissans & modestes, des cheveux noirs. Elles mettent toutes du rouge, les filles comme les femmes ; les servantes & une partie des femmes du peuple sont mêmes dans cet usage. Les femmes sont ordinairement bien faites jusqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans ; mais leurs jambes sont toujours grosses, & les pieds à proportion ; & insensiblement elles prennent trop d'embonpoint. Les bains qu'elles prennent deux fois par semaine contribuent surtout à leur gâter la taille : ils occasionnent un relâchement dans toutes les parties du corps, qui est cause qu'avant l'âge de trente ans elles sont presque passées.

Si les hommes exercent la plus grande sévérité envers leurs femmes, ils se con-

Qu'ils laissent à l'égard des filles ; ils leur laissent la plus grande liberté afin qu'elles puissent se marier , & elles ne manquent pas d'en profiter , sans consulter leurs parents ni l'église ; de sorte qu'avant l'âge de puberté , elles connoissent les douceurs du mariage. Mais l'inconséquence des hommes est si singulière , qu'en accordant aux filles cette liberté , ils exigent qu'elles conservent leur virginité : ils s'assurent de cet état par des experts qui y donnent l'attention la plus scrupuleuse.

Le jour du mariage , qui se fait comme dans notre église , les parents de la fille donnent un grand souper , où se trouvent ceux du mari , quelques amis & un forcier , qui peut détruire les sortilèges que d'autres magiciens peuvent mettre en usage pour empêcher la consommation du mariage. On conduit avant le souper les nouveaux mariés dans la chambre nuptiale , avec la plus grande cérémonie : ils sont accompagnés d'un parain & d'une maraine. Le forcier est à la tête ; le parain qui le suit conduit la jeune mariée : le mari donne la main à la maraine , & le garçon d'honneur à la proche parente du mari , qui

est du nombre des experts. Les femmes nommées pour experts sont ordinairement trois ou quatre. Pendant que ce cortège va à la chambre nuptiale, on finit de tout disposer dans l'appartement où l'assemblée est restée : elle n'attend que le retour des mariés pour se livrer au plaisir, dans la persuasion où l'on est que la décision des experts sera favorable à la jeune mariée.

L'appartement nuptial ne contient qu'un lit, très-propre & sans rideaux, les images que le parain & la maraine ont données aux jeunes mariés, quelques chaises & une table où sont des bouteilles d'eau-de-vie, des verres placés sur un cabaret, auprès duquel est une vieille marrône.

Le cortège étant arrivé dans la chambre nuptiale, la marrône présente à la jeune mariée le cabaret, où sont des verres remplis d'eau-de-vie, ou autres liqueurs : celle-ci en présente d'abord au magicien, & ensuite à chacun suivant son rang ; le forcier fait tous ses sortilèges ; & l'on deshabille la jeune mariée, lui laissant seulement un petit jupon & une petite camifole, l'un & l'autre arrangés pour ce jour de céré-

monie où doit regner la volupté. On déshabille aussi le mari à qui l'on passe une robe de chambre. La jeune mariée embrasse alors toute l'assemblée sur la bouche, présente de nouveau un verre d'eau-de-vie ; & après avoir bu, tout le monde se retire dans l'appartement qui précède la chambre nuptiale ; les jeunes mariés restent seuls avec la matrone qui préside à cette cérémonie ; elle y prend d'autant plus d'intérêt qu'elle est récompensée, si la jeune pupile est décidée vierge ; au lieu qu'on la force de boire dans un verre percé, au milieu de l'assemblée, lorsqu'elle n'est point vierge, ce qui est un signe d'infamie.

Après la consommation du mariage ; on fait rentrer les femmes, qui déshabillent la jeune mariée & la mettent toute nue, pour juger de sa virginité. Parmi les différentes preuves, ils regardent comme la plus certaine, celle où le linge est ensanglanté ; & dans ce cas on place sa chemise dans une cassette ; on lui en remet une autre, on l'habille, & l'on fait rentrer le forcier, le parain & le garçon d'honneur. La matrone, triomphant dans cette circonstance,

présente de nouveau le cabaret à la mariée, pour offrir encore un verre de liqueur à tout le cortège. On ramène ensuite les deux époux à l'assemblée : la cassette qui contient le dépôt de la virginité de la jeune femme, passe la première; & sitôt que cette cassette paroît, la musique annonce le triomphe des deux époux. On montre pendant ce concert à tous les convives, les marques de la virginité de la mariée, &, pendant plusieurs jours, on transporte la cassette chez tous les voisins. Après que l'assemblée a été convaincue de la virginité de la mariée, elle danse quelques minutes avec son mari, & l'on se met à table, où la plupart des hommes s'enivrent.

M. l'Abbé Chappe à son retour de Tobolsk à Saint-Petersbourg, fut engagé en route à être garçon d'honneur au mariage d'un Officier militaire, qui épousoit une Demoiselle de seize ans. » Elle avoit, dit cet Auteur, la taille la plus noble & la plus élégante; ses » cheveux du plus beau noir, formoient » seuls sa coëffure : une partie étoit nat- » rée & le reste tomboit en grandes » boucles sur ses épaules & sur un sein » de la plus grande blancheur & à moitié découvert,

» découvert. Elle avoit une physionomie
 » très-piquante , animée par deux yeux
 » noirs bien fendus , où brilloient le
 » désir & l'amour du plaisir ».

» Avant d'aller à la chambre nup-
 » tiale la jeune mariée nous donna
 » à tous un baiser sur la bouche , nous
 » présenta de la liqueur , fut déshabillée
 » à l'ordinaire , ainsi que le mari, & nous
 » nous retirâmes dans une chambre.
 » Nous y restâmes dans le plus grand
 » silence , jusqu'à ce qu'on ouvrit la
 » porte pour faire entrer les experts : ils
 » en sortirent bientôt en fureur & tra-
 » versèrent l'appartement comme un
 » éclair : le parain pâlit à cet événement.
 » Après avoir rêvé quelque tems , il
 » entra dans la chambre nuptiale, dont la
 » porte étoit restée ouverte. Je l'y suivis :
 » le mari s'étoit déjà retiré. Je restai
 » interdit à la vue de la jeune mariée :
 » elle étoit encore toute nue , évanouie
 » entre les bras de la marrône : sa tête
 » étoit penchée sur son épaule droite ,
 » appuyée contre la figure ridée de la
 » vieille marrône , qui la soutenoit d'une
 » main placée au-dessus des reins : elle
 » tenoit de l'autre la chemise , qu'elle
 » n'avoit pas eu le tems de passer , & qui

» s'échapoit de toute part par sa pesan-
» teur. La jeune mariée avoit le corps
» un peu penché en arriere : son bras
» gauche pendoit sur le côté , qu'on
» voyoit à découvert , tandis que l'autre
» bras touchoit presque à terre. Dans
» cette attitude , elle étoit immobile &
» avoit les yeux fermés ; j'aurois cru qu'elle
» n'étoit plus du nombre des vivants ,
» sans les mouvements qu'occasionnoit la
» respiration sur une gorge naissante , où
» toutes les formes de la jeunesse paroif-
» soient avec éclat : elles en acquéroient
» de nouveaux par la figure , la couleur
» & l'ajustement de la vieille ».

« Le parain s'approcha & lui parla dans
» la langue du pays : à ce son de voix la
» jeune mariée ouvre des yeux mourans ,
» qu'elle tourne de son côté , leve un
» bras languissant ; il retombe aussi-tôt
» & ses yeux se referment : le parain
» tente en vain de lui faire avaler de
» l'eau-de-vie ; lui en jette sur le visage ;
» elle ouvre les yeux une seconde fois ,
» fait des efforts pour soulever sa tête :
» ses regards égarés paroissent chercher
» la lumiere ; mais elle ne peut encore
» proférer une parole. Le froid de la
» mort l'avoit totalement défigurée ; ses

» levres étoient livides & fanées ; ses
 » joues étoient retirées & couvertes d'une
 » pâleur mortelle. Je craignois qu'elle
 » ne pût résister à cet excès de douleur.
 » Ses yeux ne présentôient qu'une mem-
 » brane blanche, à travers les paupieres
 » à moitié fermées. Le parain redouble
 » ses soins & ses caresses : elle laisse enfin
 » échaper un soupir ; on la relève sur ses
 » jambes encore foibles : mais ce premier
 » état de connoissance augmente ses
 » malheurs ; elle leve les mains & les
 » yeux au ciel , & semble implorer le
 » secours de la Divinité ; ses yeux fixes &
 » ouverts ne répandoient point de larmes.
 » J'étois tout saisi de ce spectacle af-
 » freux : je ne pus en être témoin plus
 » long-tems ; je courus rejoindre ceux
 » qui m'avoient conduit à ce mariage ,
 » dans le dessein de m'en retourner
 » chez moi , & de m'éloigner de ce
 » séjour de douleur ; mais l'assemblée
 » me présenta une nouvelle scene. »

» Les femmes qui avoient servi d'ex-
 » perts, semblables à des mégères, étoient
 » à peine sorties de la salle nuptiale, qu'el-
 » les avoient mis le désordre dans l'assem-
 » blée : les deux plus vieilles & les plus
 » méchantes, vomissoient des injures au

« bon homme de pere , en lui tenant le
« poing sous la gorge. Ce pere anéanti &
« les bras croisés , souffroit toutes ces in-
« jures en silence , tandis que sa fem-
« me persécutée par d'autres parentes du
« mari , versoit des torrents de larmes ,
« & jettoit les hauts cris. Je vois plus loin
« une autre furie , qui tient d'une main une
« bouteille , & de l'autre le verre percé ;
« les yeux étincelants , & le visage pâle
« de fureur. Elle courut dans l'apparte-
« ment les bras tendus , demande à tout
« le monde la matrône , pour la faire
« boiter dans le verre percé : elle heurte ,
« elle culbute tout ce qui se trouve sur
« son passage. Les convives tâchent de
« se démêler de ce désordre comme ils
« peuvent : l'un cherche son chapeau ,
« une femme demande son manteler ;
« d'autres veulent enfin adoucir les pa-
« rents du jeune marié. Dans ce désor-
« dre un plat renversé cause de nou-
« veaux troubles de la part du domes-
« tique qui a été culbuté , & de celui
« dont l'habit a été gâté ; des enfants
« réfugiés dans un coin de l'apparte-
« ment , font des cris affreux. Les musi-
« ciens en groupe sur une espece d'am-
« phitrêatre se disposerent de même à

» partir ; mais ils avoient déjà tiré parti
 » du festin , par quantité d'eau-de-vie
 » qu'ils avoient bue : l'un en attendant
 » qu'il puisse trouver un passage , admire
 » tranquillement ce spectacle , un autre
 » est si ivre qu'il paroît ignorer l'aven-
 » ture de la jeune mariée ; & la tête
 » tremblante , ainsi que tout son corps ,
 » il prélude un air sur son violon ; tandis
 » qu'un troisième , le corps penché en
 » arrière , élève avec peine un bras énei-
 » vé par l'eau-de-vie , & en le laissant
 » tomber , apostrophe de sa large main
 » la physionomie du joueur de violon ;
 » pour l'avertir qu'il faut partir. »

» Enfin je trouvai au milieu de ce
 » désordre la personne qui m'avoit con-
 » duit à cette noce.... lui ayant deman-
 » dé que deviendrait la jeune mariée , il
 » me répondit qu'elle ne paroîtroit plus
 » dans l'assemblée , où il ne resteroit
 » que quelques personnes ; que le mari
 » garderoit sa femme , & qu'à la lon-
 » gue il prendroit le meilleur parti ,
 » celui du raccommodement. »

Au lieu de se livrer à des soupçons
 injustes ou à de fausses joies , les hommes
 devroient se tranquiliser sur ces mar-
 ques incertaines de la virginité des filles ;

car souvent l'effusion de sang n'a pas lieu quoiqu'elles soient vertueuses, & souvent il y en a qui en répandent quoiqu'elles ne le soient pas. C'est ce que des Anatomistes éclairés ont reconnu, ainsi que l'incertitude des autres prétendus signes de virginité, qui varient selon la conformation, le tempérament, la santé & l'âge.

Les Tatares qui sont aux environs de Tobolsk; font aussi de grandes réjouissances le jour de leur mariage; mais ils ne donnent point dans les indécentes extravagances que nous venons de rapporter pour s'assurer de la virginité des nouvelles mariées; ils se livrent à la confiance qui les tranquillise; & c'est le parti le plus sage dans une circonstance aussi scabreuse & où il est si difficile d'acquérir des connoissances certaines.

L'Abiss & l'Akhouné se rendent dans la maison où doit se faire la cérémonie. Ils montent dans une chambre destinée pour cet usage, s'asseyent sur un banc tatar avec des hommes qui représentent les peres des fiancés. Deux conducteurs du fiancé entrent & demandent à l'Akhouné si l'on peut commencer la

cérémonie ; l'Akhouné le permettant, le fiancé entre. Ses conducteurs demandent s'il voudroit épouser une telle : à l'instant un des Abiss envoie faire à la fiancée la même demande. Lorsqu'on a rapporté son oui , & que les peres ont donné le leur , l'Akhouné expose au fiancé les loix du pays sur le mariage. La principale est qu'il ne peut prendre aucune autre femme sans le consentement de celle qu'il épouse actuellement. Le fiancé ne répond point ; mais ses conducteurs promettent pour lui qu'il observera ces loix. Cela fait l'Akhouné le bénit & termine la cérémonie.

Il est permis à tout le monde de voir la cérémonie du fiancé ; mais il n'en est pas ainsi de celle de la fiancée, qui se fait la veille de la noce : il n'y a que les proches parents & les intimes amis qui puissent y être admis.

Une troupe de femmes & de filles, parentes de la fiancée, se rendent chez elle la veille du mariage. C'est sans doute pour pleurer sa virginité, comme cela se pratique ailleurs. Quand elles sont arrivées dans la chambre, elles commencent par manger ; & bientôt

on entend un violon & flûte tatar, & on voit des petits garçons qui dansent & qui chantent. La fiancée est assise derrière un rideau, sur un tapis, étendu à part pour elle, & une jeune fille de ses compagnes se place à ses côtés : un grand drap blanc les couvre toutes deux. Les filles & les femmes qui sont présentes viennent l'une après l'autre embrasser la mariée & se retirent.

Paroissent enfin deux hommes de la part du marié : ils se placent au milieu de la chambre & chantent l'hymne de la mariée. Pendant qu'on la chante plusieurs filles & femmes pleurent, & presque toujours on entend aussi la fiancée sangloter. Ce jour là le fiancé ne doit point paroître. Lorsque le chant est fini, les chanteurs & d'autres hommes qui les accompagnent, vont derrière le rideau & prennent par les quatre coins le tapis sur lequel est la mariée, l'enlèvent elle & sa compagne, toujours enveloppées du drap blanc, & la portent dans une autre maison, qui n'est point celle du fiancé. On y remet encore la mariée derrière un rideau, sur le même tapis, & des parentes du fiancé qui se trouvent dans cette

maison vont l'embrasser & la consoler. La symphonie, les danses, les chants recommencent, & la fiancée reste dans cette maison toute la nuit, & le jour suivant qui est celui de la noce; jusqu'à ce que le mari vienne la prendre & l'emmène chez lui.

Dans la ville de Tomsch, M. Gmelin, vit célébrer un mariage assez singulier. Les divertissements de la S. Michel, dit ce Voyageur, avoient donné aux gens non mariés, l'occasion d'avoir ensemble des entretiens. Un garçon & une fille que l'on rencontra en conversation furent menés à la chancellerie, & condamnés à s'épouser. On les mena dans la cathédrale où nous nous rendions avec le Valvode; la cérémonie fut faite fort cavalièrement. Les deux fiancés allèrent à l'autel, l'homme tenant la droite; la fiancée avoit près d'elle sa Chouaka & le fiancé son Drouchka. Le Prêtre, en habit de cérémonie, délia les cheveux de la fiancée avec l'aide de sa Chouaka; il donna ensuite au fiancé & à la fiancée un cierge allumé; lut les prières ordinaires, & procéda au reste des cérémonies. On entendit un tapis.

» sous les pieds des fiancés ; le Prêtre
» se fit donner leurs anneaux , dit des
» oraisons , & mit à chacun l'anneau de
» l'autre. Il apporta ensuite une image
» de saint au lieu de la couronne accou-
» tumée , la mit sur la tête du fiancé ,
» & lui demanda s'il vouloit la fiancée
» pour femme ; il répondit , oui , parce
» que l'on m'y force. Cette réponse n'ar-
» rêta nullement le Prêtre , qui lui répon-
» dit à basse voix , qu'on voyoit bien qu'il
» se marioit de bonne volonté puisqu'il
» étoit venu dans l'église. Cependant le
» Drouchka lui tenoit toujours l'image
» sur la tête. Le Prêtre alla chercher une
» autre image pour la fiancée & répéta
» les mêmes choses : celles-ci ne répon-
» dit point : parle donc , dit-il , n'as-
» tu pas une langue ? & continua
» la cérémonie , la Chouaka & le
» Drauchka tenant toujours l'image sur
» la tête l'un du fiancé , l'autre de la
» fiancée , & l'on ôta le tapis qui étoit
» sous eux. Ensuite chacun d'eux , ayant
» toujours l'image sur la tête , firent le
» tour de l'endroit où étoit le tapis au
» contraire du cours du soleil ; & , pour
» confirmer la promesse qu'ils faisoient
» d'être l'un à l'autre , chacun d'eux baïsa

» l'image qu'on lui avoit mis sur la tête.
 » Il y a toute apparence que le Protopape
 » ou vice-Patriarche n'approuvoit pas ce
 » mariage, & que pour y mettre un
 » obstacle, il avoit fait enlever les cou-
 » ronnes. De méchans esprits répon-
 » doient que le Vaivode trouvant la fille
 » jolie, avoit résolu de s'en amuser, &
 » que pour plus de commodité il avoit
 » ordonné le mariage, se proposant de
 » retirer les deux époux dans sa maison;
 » & on appuyoit cette opinion par des
 » exemples. Il est vrai que le Vaivode
 » garda le silence, au refus du fiancé,
 » & laissa continuer l'affaire. »

Les Bourettes que les Russes nom-
 ment Bratski donnent leurs filles pour
 une somme d'argent ou une certaine
 quantité de bétail à ceux qui les
 veulent, & ne les laissent amener que
 lorsque les acheteurs les ont payées. On
 ne voit point qu'il y ait d'autres forma-
 lités pour les mariages de ce pays; mais
 il n'est pas nécessaire ici de vendre une
 fille à un homme pour qu'il lui soit per-
 mis de partager son lit; les hommes en
 achètent quelquefois qui sont enceintes.
 Les TOUNGOUSES ont cette même façon
 de se marier; & quoiqu'il leur soit

permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent, il est rare qu'ils en aient plus de deux.

Chez les Ostiakés les hommes ont un grand penchant pour les femmes ; quoiqu'elles soient laides , puantes , dégoûtantes & d'une malpropreté excessive : une seule ne leur suffit pas , ils en épousent autant qu'ils en peuvent nourrir & entretenir. Passé quarante ans , ils les regardent comme vieilles ; mais ils ne les renvoyent pas ; ils les gardent pour avoir soin du ménage , & en prennent de jeunes pour servir à leurs plaisirs.

Quand un Ostiake recherche une fille en mariage , un ami de l'amoureux va d'abord marchander avec le père de la fille , l'objet que désire son ami , & rarement il est estimé moins de cent roubles , ce qui revient à-peu-près , à cinq cents livres. Si l'amant consent au marché , il propose de donner en payement son bateau , sur le pied de trente roubles , son chien pour vingt , ses filets pour le même prix , &c , jusqu'à ce qu'il soit à la somme qu'on lui demande. Si le beau-père futur est d'accord , il promet de livrer sa fille au bout d'un cer-

tain tems. Jusqu'à l'époque fixée le prétendu n'a pas la permission de faire la cour à sa future, ni de lui rendre visite. Quand il va voir le pere & la mere, il entre chez eux à reculons ; il n'ose les regarder en face , se tient toujours tourné de côté en leur parlant , pour leur marquer son respect & sa soumission. Le terme convenu étant arrivé , le galant vient recevoir sa future ; le pere la lui livre , en présence des parens & des amis assemblés : il recommande ensuite aux époux de vivre en bonne union , & de s'aimer comme mari & femme. Cette exhortation est toute la cérémonie qui se pratique aux mariages des Ostiakés. Ceux qui en ont le moyen régaleront tous les conviés d'un verre d'eau-de-vie.

Quand une fille a atteint l'âge de sept à huit ans , le pere cherche à la marier afin qu'elle puisse mieux s'accommoder à l'humeur de son mari ; & celui-ci attend pour consommer le mariage , que la nature en ait marqué l'instant.

Parmi ces peuples les peres épousent leurs filles , les freres leurs sœurs ; mais un fils n'épouse pas sa mere , sans doute , parce que les meres sont déjà vieilles.

lorsque leurs fils sont nubiles. Si le mari se dégoûte de sa femme, il est le maître de la renvoyer ; cependant la pitié, ou l'équité naturelle l'emportent presque toujours sur leur inconstance, & ils usent peu du droit qu'ils ont.

Leurs femmes habitent dans une cabane séparée, non-seulement pendant le tems de leurs couches, mais encore tant que durent leurs indispositions périodiques. Ces femmes ne paroissent point du tout s'embarasser de l'approche du terme de leur accouchement. Cependant il arrive assez souvent en hiver, lorsqu'elles sont en marche pour changer de demeure, que le moment du travail les surprend ; comme elles n'ont point de tentes prêtes, elles s'asseyent avec d'autres femmes au premier endroit, qui est souvent couvert de neige. La malade se délivre de son fardeau sans témoigner aucun mécontentement, ni donner aucune marque de douleur. Le premier soin est de couvrir entièrement l'enfant avec la neige pour l'endurcir au froid, & on le laisse dans cette situation jusqu'à ce qu'il crie ; alors la mère le prend dans son sein, & continue sa route avec le reste de la compagnie.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où l'on a dessein de résider, les nouvelles accouchées ont un logement à l'écart, & il n'est permis à personne, pas même au mari d'en approcher, excepté une vieille femme qui la sert pendant quatre ou cinq semaines. Au bout de ce tems on allume un grand feu au milieu de la cabane, & l'accouchée saute par-dessus. Après cette cérémonie qui lui tient lieu de purification, elle va avec son enfant trouver son mari, qui la reçoit ou la renvoie selon qu'il le juge à propos.

La jalousie est connue de ces peuples barbares; mais les effets en sont moins cruels que dans nos climats. Quand ces hommes croient connoître celui qui partage l'infidélité de leur femme, il coupe du poil de la peau d'un ours & lui porte. S'il est innocent il accepte ce poil; mais s'il est coupable, il avoue le fait, & convient à l'amiable avec le mari du prix de la femme que celui-ci répudie & que l'autre épouse. Tous agissent de la meilleure foi du monde. Ils sont persuadés que dans le cas où un homme coupable seroit assez hardi pour accepter ce poil, l'âme de l'ours à qui ce poil appartient le feroit mourir au

bout de trois jours. Lorsque le prétendu coupable continue à se bien porter , tous les soupçons du jaloux sont dissipés ; il se croit dans son tort , & il cherche à le faire oublier à sa femme. Voilà , peut-être le seul cas où la superstition puisse causer un bon effet.

« Touche-la si tu peux » dit un pere à l'amant qui recherche sa fille en mariage ; & c'est toute l'autorité qu'il a sur elle. Si l'amant touche , le mariage est fait , il n'y a point d'autre cérémonie. La fille recherchée est défendue avec des camisoles , des caleçons , des filets , des courroies , des vêtemens si multipliés , qu'à peine peut-elle se remuer ; elle est en outre gardée par des femmes qui la défendent quelquefois avec assez de succès. S'il la trouve seule , ou peu environnée , il se jette sur elle arrache ; & déchire ses habits , les toiles & les liens dont elle est enveloppée , & se fait jour , s'il peut , jusqu'à l'endroit qu'on lui a permis de toucher. S'il y a porté la main sa conquête est à lui ; le soir il vient jouir de son triomphe , & le lendemain il emmène sa femme avec lui dans son habitation.

Cette victoire coûte souvent six à

sept ans de combats terribles au malheureux amant qui attaque la place; quelquefois même elle n'est pas emportée. Les filles & les femmes qui la défendent, tombent sur l'assaillant, en criant & lui portent de grands coups, ui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, & quelquefois le jettent du haut des balagnes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang & de contusions, va se faire guérir par le tems, & se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses desirs, sa maîtresse a la bonne-foi de l'avertir de sa victoire, en criant d'une voix tendre & plaintive, *ni, ni*. C'est l'aveu d'une défaite qui coûte bien cher à celui qui l'obtient.

Outre les combats dangereux que l'amant est obligé de livrer, il doit, pour obtenir la permission d'attaquer, aller dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir quelque tems toute sa famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entièrement perdus, ou foiblement récompensés.

Après cet acte de violence & d'hostilité, suivi du sceau qui est l'essence du

mariage, les nouveaux époux vont célébrer le festin de leurs noces chez les parens de la fille. L'époux, dit M. Kramchinnikou, qui fut témoin d'une noce au Kamtscharka, accompagné de sa femme & de ses parens, s'embarqua sur trois grands canots, pour aller rendre visite à son beau-pere. Les femmes assises avec la mariée, portoient des provisions de bouche en abondance. Les hommes tout nus, & sur-tout le marié, conduisoient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation, on descendit à terre, on fit des sortilèges & des conjurations, en chantant. Ensuite on passa à la mariée, par-dessus ses habits, une camifole de peau de mouton, où étoient attachés des caleçons, & quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots & on aborda près de la maison du beau-pere. Un des jeunes garçons, député du village de la mariée, la conduisit depuis le canot jusqu'à la iourte, où devoit se célébrer la fête. On l'y descendit par une courroie. Une vieille femme qui la précédoit, avoit mis au pied de l'échelle une tête de poisson sec, sur laquelle on avoit prononcé des paroles magiques,

à la premiere descente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille qui la mit sur le foyer à côté du bois préparé pour chauffer la iourte.

On ôta à la mariée les habits superflus dont on l'avoit surchargée, pour en faire présent à tous les parens qui pouvoient en rendre aux nouveaux mariés. L'époux chauffa la iourte, prépara les provisions, & régala tous les convives. Le lendemain le pere de la jeune épouse donna son festin, & le troisieme jour les convives se separerent; mais les nouveaux mariés restèrent quelques jours chez le beau-pere pour travailler.

Telles sont les cérémonies des premieres noces; les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut se remarier n'a besoin que de se faire purifier; c'est-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette purification est si deshonorante pour l'homme, qu'il n'y a que des étrangers qui veuillent s'en charger. Une veuve risquoit autrefois de l'être toute sa vie; mais depuis qu'il y a des Cosaques au

Kamtchatka , les veuves trouvent à se faire absoudre du crime de secondes noces.

Dans ce pays toute union d'un sexe à l'autre est permise , si ce n'est entre le pere & la fille , entre le fils & la mere. Un homme peut épouser plusieurs femmes & les quitter , la séparation du lit est le seul acte de divorce ; les deux époux ainsi dégagés ont la liberté de faire un nouveau choix , sans nouvelle cérémonie. Les femmes ne sont point jalouses entre elles de leur mari commun , & le mari n'est point jaloux de ses femmes ; on ne les punit point non plus de la perte de la virginité. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-peres , de trouver dans les femmes , ce qu'on se plaint parmi nous de ne pas y trouver.

Cependant les femmes Kamtschadales ont aussi leur modestie ou leur timidité. Quand elles sortent elles ont toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe : si elles rencontrent un homme dans un chemin étroit , elles lui tournent le dos pour le laisser passer , sans en être vues. Quand elles travaillent dans leur iourte , elles sont derriere des

rideaux ; & si elles n'en ont point elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger , & continuent leur ouvrage. Mais les Cosaques & les Russes polissent insensiblement ces femmes sauvages , dont les mœurs tiennent à la rusticité.

Les Kouriles ont jusqu'à deux ou trois femmes ; mais ils ne voyent les filles qu'ils recherchent que la nuit , à la dérobee , jusqu'à ce qu'ils aient payé au pere le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidele occasionne à son mari la perte de l'honneur ou de la vie. Le mari qui l'a surprise , appelle son adversaire en duel , & son arme est un bâton. Celui qui fait le défi , reçoit le premier sur le dos trois cents coups d'une massue grosse comme le bras : il les rend à son ennemi. Cela continue jusqu'à ce que l'un des deux demande grace , ou succombe sous le nombre ou la force des coups. Refuser le duel , c'est se deshonorer. Le coupable qui préfere la vie à l'honneur doit dédommager le mari , par une compensation en bêtes , en habits , en provisions de bouches.

Les Koriaques à rennes sont excessivement jaloux de leurs femmes ; ils les tuent elles & leurs amants quand ils les

surprennent en adultère ; souvent même sur un soupçon d'infidélité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles soient mal propres, dans la crainte d'irriter leurs maris. Jamais elles ne se lavent ; jamais elles ne se peignent les cheveux ; jamais elles n'ont de rouge sur le visage. « Pour-quoi se farderoient-elles, disent ces maris, si ce n'étoit pour plaire aux autres, puisque nous les aimons sans parure ». Aussi portent-elles leurs ajustements les plus beaux, sous des habits usés & dégoûtants. Cet usage est d'autant plus étonnant que les Koriaques fixes ont des mœurs tout-à-fait opposées. Chez eux c'est une politesse d'offrir sa femme ou sa fille à un étranger, une injure de refuser cet offre. Un Koriaque fixe tueroit un homme qui n'auroit pas voulu prendre sa place dans le lit nuptial ; comme un Koriaque à rennes assassineroit celui qu'il trouveroit avec sa femme. Le Koriaque fixe ne fait que changer de lit & de femme, avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes mettent tout en usage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit se parer de leurs beaux habits, se peindre de blanc & de rouge.

Les *Tchouktchi*, espèce de Koriaques

plus fixes & plus forts que les autres Koriaques, & qui, sans les Russes, enlèveroient les rennes aux errants, pour les obliger à vivre en esclaves de racines & de poissons comme les Koriaques sédentaires. Les Tchouktchi ont les femmes les plus complaisantes : elles sont toutes nues dans leurs iourtes, assises sur leurs talons : elles s'occupent à admirer les figures qu'elles se sont tracées sur le corps ; elles sont plus enchantées de ces ornemens qui ne les quittent jamais, & qui tiennent à leur peau, que des plus beaux habits qui leur seroient étrangers.

Les Koriaques sont ou habitants ou voisins du Kamtschatka. Ils sont, comme on vient de voir, de deux sortes. Les premiers qu'on appelle *fixes*, sont établis sur toute la pointe septentrionale du Kamtschatka ; les autres, errants avec leurs rennes au milieu de ces peuples fixes. Ces deux Nations, dont l'origine peut être la même, diffèrent par la figure, le genre de vie, le caractère & les affections.

Les Koriaques errants sont maigres ; ils ont le visage ovale, de petits yeux couverts de sourcils épais, le nez court, la barbe grande ; ils sont plus petits &

moins gros que les Koriaques fixes. Ceux-ci sont plus robustes & plus courageux. Le Koriaques aux rennes sont vains & présomptueux. Ils habitent partout où il y a de la mousse pour leurs rennes ; ils boivent de l'eau de neige , & se chauffent avec des arbustes verds. Leurs iourtes sont inhabitables par la fumée de leur feu qui fait dégeler la terre. Quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent ; un foyer entre ces pieux , où les chiens sont à l'attache ; voilà le logement de ce peuple errant. Les femmes font la cuisine , elles cuisent la viande avec la peau couverte de tout son poil : c'est de la chair de rennes mortes de maladie , ou arrachée à la gueule du loup. Un Koriaque a jusqu'à dix mille rennes dans ses troupeaux , & n'en tue pas une pour se nourrir ; il attend que la nature elle-même détruise ces animaux pour en nourrir les hommes.

Les Koriaques errants n'ont aucune idée de la Divinité ; cependant ils ont beaucoup de vénération pour les démons , parce qu'ils les craignent. Ils immolent même des rennes & des chiens , sans savoir à qui ils les offrent

en

en sacrifice ; ils se contentent de dire , *c'est pour toi ; mais envoie-nous aussi quelque chose*. Ces hommes sont absolument ignorants & superstitieux.

Les Koriaques errants ou fixes , ont des Prêtres ou Magiciens qui sont Médecins , & qui prétendent guérir les malades , en frappant sur des espèces de petits tambours. Ces magiciens ou Chamans font croire que les démons leur apparoissent & sortent , tantôt de la mer , tantôt des volcans , & que ces esprits les tourmentent dans des songes : ils mettent en pratique une partie des ruses des autres Chamans pour tromper ce peuple grossier , & l'entretenir dans la superstition.

Les Koriaques fixes célèbrent tous les ans une fête qui dure un mois , pendant lequel , enfermés dans les habitations , sans aucun travail , ils passent le temps à se régaler & à se réjouir. Ils n'ont point de fêtes.

Quand les Koriaques sont riches , ils épousent jusqu'à deux ou trois femmes qu'ils entretiennent dans des endroits séparés , avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont aussi quelquefois des concubines ; mais elles sont des-

honorées, par le nom de *Kaïen*.

Les Koriaques fixes ont un usage bien singulier, c'est de donner dans leur lit conjugal, la seconde place à des pierres qu'ils habillent & caressent comme des femmes. Un habitant d'*Oukinka*, dit M. Kracheninnikou, avoit deux de ces pierres, l'une grande, qu'il appelloit sa femme; l'autre petite, qu'il appelloit son fils. Celui-ci lui demanda la raison de cette singularité. L'*Oukinka* répondit qu'un jour, dans un temps où il avoit tout le corps couvert de pustules, il avoit trouvé sa grande pierre sur le bord d'une rivière; qu'ayant voulu la prendre elle avoit soufflé sur lui, comme auroit pu faire un homme; & que de peur, il l'avoit jetée dans la rivière. Dès ce moment son mal empira, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, ayant cherché la pierre dans l'endroit où il l'avoit jetée, il fut étonné de la retrouver à quelque distance de ce lieu, sur une grande pierre plate, avec une autre petite à côté. Il les prit, les porta dans son habitation, les habilla, & bientôt après sa maladie cessa. Depuis ce temps, dit le Koriaque, je porte toujours la petite pierre avec moi; & j'aime ma femme de

Pierre, plus que ma véritable épouse. Aveugle effet de la superstition qui fait préférer une matière inanimée à la femme, à ses enfants.

§. IV.

Funérailles des Peuples de la Sibirie.

LA superstition ne paroît pas moins dans les cérémonies funèbres de ces peuples, que dans les autres circonstances importantes de leur vie; & elle a donné lieu à des usages aussi ridicules que contraires à l'humanité.

Sur une montagne qui est à un quart de lieue de Tobolsk, il y a une maison qui sert pour la sépulture des habitants de cette ville. On y voit plusieurs bieres qui sont remplies des cadavres de personnes mortes de mort violente ou sans sacrement. Il y a souvent auprès de ces morts beaucoup de vivants qui sont leurs parents ou amis : il y en a même d'autres qui ne leur étoient attachés par aucun lien; mais qui se flattent que ces morts pourroient dans l'autre monde dire un mot en leur faveur. Les cadavres des morts restent dans cet endroit

tout au plus un an ; & il y en a beaucoup qu'on n'y laisse pas aussi longtemps. Ceux qui meurent , ainsi que nous venons de le dire , entre les deux jeudis qui précèdent la Pentecôte , sont privés de la sépulture , & déposés dans cette maison jusqu'au jeudi qui suit cette fête. S'ils meurent ce jeudi même , ils sont privés de la sépulture une année entière ; mais s'ils meurent un jour avant , ils sont délivrés le lendemain. L'Archevêque de Tobolsk va ce jour-là en procession avec son Clergé à cette espèce de purgatoire , & après quelques prières , il déclare que Dieu remet aux morts qui sont dans ces bières les péchés qu'ils ont commis , soit par négligence , soit en abrégant leur vie.

Les sépultures des Tatares qui habitent aux environs de cette ville , sont de petits emplacements quarrés , hexagones , ou d'autres formes ; ils sont entourés de hayes , & contiennent une ou plusieurs tombes : l'intérieur de ces sépulchres est ordinairement planté de bouleaux. Souvent on plante devant de longues perches semblables à des mâts , au sommet desquelles on suspend

un arc : ce sont les Tatares qui servent dans les troupes, qui se sont attribué ce droit pour être distingués des autres.

Près du fort d'Oust-Kaminogorsk, on voit quelques tombeaux des Kal-moukes. Le mort y est couché par terre, la tête tournée vers l'Orient : il y a dans la fosse des morceaux de fer que la rouille a si fort endommagés, qu'on ne peut voir à quoi ils ont servi. Le reste de la fosse est rempli de cailloux de l'espèce de ceux qu'on voit dans les ruisseaux du voisinage.

Parmi les Tatares des environs de Koufnietsk, il y en a qui brûlent leurs morts, d'autres qui les enterrent, ou les exposent sur un arbre. Ceux des environs de Tomsk sont dans l'usage de manger le cheval de celui d'entr'eux qui meurt, & ils offrent au diable la peau de l'animal. Ils enterrent leurs morts ; & tous ceux qui vont à un enterrement, sautent à leur retour par-dessus un feu fait exprès, afin que le mort effrayé par ce feu, ne les suive pas. Dans le pays des Bratskains, on voit un grand nombre d'anciens tombeaux, entourés de pierres, dont les plus grandes

sont du côté de l'Orient. Dans un de ces tombeaux on voit d'abord des os de cheval, ensuite sous un lit de pierres très-grosses, un squelette humain auquel il manque beaucoup d'os, & sur-tout la tête entière : le haut de ces deux squelettes est tourné vers l'Orient. Dans quelques autres, on ne trouve que des os d'hommes, & pas un seul os de la tête.

Les Toungouses des environs d'Ilimsk, mettent leurs morts sur des arbres, ou les laissent à terre ; mais ceux à qui on veut rendre des honneurs particuliers, sont placés sur un échafaud avec leur arc & leurs flèches, & quelques ustensiles qui puissent leur servir dans l'autre monde. On les met loin des chemins, dans des lieux où il ne va que des Toungouses, pour que ceux qui ne sont pas de la même religion, ne s'emparent point des effets laissés auprès des morts.

Les lakoutes brûloient autrefois les morts, ou les mettoient sur un arbre, ou même les laissoient dans la hutte où ils avoient expiré. Il étoit d'usage que lorsqu'un d'entr'eux qui étoit distingué par sa naissance ou par son rang,

mouroit , un de ses domestiques qu'il aimoit le plus , se brûloit avec joie , sur un bûcher particulier , pour aller servir son maître dans l'autre vie. Depuis que ce peuple est soumis au gouvernement Russe , ces coutumes barbares ne subsistent plus : les lakoutes enterrent leurs morts ; mais ils croient que tout lieu est bon pour cette cérémonie : chacun fait choix de l'endroit où il veut être enterré ; c'est ordinairement sous l'arbre qui lui paroît le plus beau. M. Strahlemberg dit que les lakoutes qui mouroient dans la ville de lakoutsk , étoient jettés dans les rues , & souvent dévorés par les chiens ; mais M. Gmelin dit que c'est une fable contraire à tous les usages de ce peuple ; que d'ailleurs les Russes ne souffriroient point de pareilles horreurs.

Quand un Boukou est mort , on le porte dans la Mosquée tatare où sont l'Akoune & son Clergé. Il est enseveli dans deux pièces de drap de tchaldar ; la première est blanche , & celle de dessous est jaune. Il faut que ces draps aient été apprêtés par des Musulmans , pour être dignes d'envelopper ceux qui ont vécu dans la loi mahométaine. On

met de plus sur le drap de dessous un petit morceau du tchaldar blanc plus fin, long environ de six pieds, & l'on fait au milieu un trou, dans lequel on passe la tête du mort. Ce morceau est parfumé, lorsqu'on fait la priere, avec de l'eau camphrée & autres odeurs fortes, ensuite cousu comme un sac & lié aux deux extrémités & par le milieu. On y attache une demie-feuille de papier, sur laquelle une priere tatar est écrite. Avant que d'ensevelir le corps, on le lave : les femmes & les hommes rendent ce devoir aux personnes de leur sexe. On l'apporte dans une bierre à l'entrée de la Mosquée seulement ; car autrement ce lieu saint seroit profané par la présence du cadavre. La bierre est faite de planches jointes ensemble avec de l'écorce, & couverte d'un tapis. L'Akouné, ses Prêtres & les assistants disent quelques prieres à la porte de la mosquée. Ensuite on met la bierre sur un traîneau, & on la transporte au cimetiere. La fosse ne doit point être faite à prix d'argent ; c'est une œuvre pie à laquelle tous les assistants doivent travailler. Elle est longue, quarrée & dirigée vers la Mecque, comme le sont aussi les

mosquées : elle est assez profonde pour qu'un homme y étant assis, sa tête ne soit point au-dessus de la surface de la terre. Avant qu'on mette le corps dans la fosse, tous ceux qui l'accompagnent, prennent un peu de terre, & prient à très-basse voix, soufflent dessus légèrement, & un homme ayant reçu de petits morceaux de cette terre dans un pan de sa robe, les met dans la fosse aux pieds du mort. Cette cérémonie est établie pour obtenir le pardon des péchés. Le corps est apporté au bord de la fosse ; on ôte le tapis qui couvre la biere ; on coupe l'écorce qui tient les planches jointes ensemble, & deux hommes, prenant le drap, chacun par une extrémité, descendent le corps en terre, la tête vers la Mecque. Alors on délie les draps mortuaires, & l'on découvre le visage du mort. Ensuite on plante un bâton, au bout duquel il y a une prière écrite sur une feuille *in - 8°*, dans la fosse, à la droite du corps, près de la poitrine, &, comme si le mort devoit la lire ; on lui tourne la tête vers cette feuille. C'est en effet son passeport, ou plutôt une prière qu'il doit lire, au moment qu'il est éveillé pour subir son

jugement. On met dans la fosse des arbres coupés exprès, les planches dont la biere étoit faite, quelques brassées de foin & toute la terre qui a été tirée de la fosse. Ensuite avec un arrosoir, on jette trois fois de l'eau pure sur la tombe, en commençant par le côté droit, continuant par la gauche; & sur la fosse même, de travers, en allant de la tête aux pieds. Enfin tous les assistants assis prient à basse voix, & la cérémonie est faite.

Les Tatares croient que, lorsque ceux qui ont accompagné le convoi, sont environ à quarante pas du tombeau, deux Anges y descendent, éveillent le mort, l'interrogent sur sa foi, sa vie & ses mœurs, & lui déclarent son jugement. Ils disent que le mort se lève, & s'assied pendant cet interrogatoire.

Chez les Ostiaks, lorsqu'une femme a perdu son mari, elle témoigne sa douleur, en faisant fabriquer une idole qu'elle habille des vêtements du défunt. Elle la couche ensuite avec elle, & la place tout le jour devant ses yeux pour s'exciter à pleurer. Elle continue la même chose pendant une année.

entière. Ce temps passé, l'idole est dépouillée & reléguée dans quelque coin, jusqu'à ce qu'on en ait besoin dans une autre occasion. Une femme qui n'observeroit pas cet usage, seroit deshonorée; elle passeroit pour n'avoir pas aimé son mari, & sa fidélité seroit très-suspectée.

Leurs enterrements se font sans cérémonie. On habille le mort, & on l'enterre; on met à côté de lui son couteau, son arc, une flèche & les ustensiles de ménage qu'il avoit. Si c'est en hiver, on le laisse dans la neige; & lorsque l'été est venu, on l'enterre.

Les Kamtschadales au lieu d'enterrer leurs morts, les donnent à manger aux chiens. Ils lient le cadavre par le cou avec une courroie, le traînent hors de leur iourte, & le laissent ensuite pour être la pâture de ces animaux. Ils donnent deux raisons de cet usage; la première est, que ceux qui auront été mangés par les chiens, en auront de très-bons dans l'autre monde. La seconde, c'est que les mettant aux environs de leurs iourtes, les esprits malins qu'ils croient avoir occasionné leur mort, voyant ces cadavres, seront contents de

la mort de ces victimes, & ne feront point de mal aux vivans. Cette seconde raison n'est pas vraisemblable, puisqu'ils abandonnent toujours leurs habitations, si quelqu'un d'eux vient à mourir, & ils vont s'établir dans d'autres iourtes, qu'ils construisent à une grande distance des premières. Ils jettent hors de la iourte avec le cadavre, tous les habillemens du défunt, par la crainte que ces habits ne les fassent mourir; car quiconque porte ces habits, meurt infailliblement, suivant eux, plutôt qu'il ne devrait. Les autres peuples de ces contrées brûlent leurs morts ou les enterrent avec quelques cérémonies.

Les habitants de la pointe méridionale des Kouriles, sont si fort persuadés que les vêtements d'un mort les feroient mourir, qu'ils ne toucheroient jamais à aucune chose, quelque plaisir qu'elle leur fit, dès qu'ils savent qu'elle vient d'un mort. Aussi les Cosaques & ceux qui leur portent des marchandises, comme des habits de drap faits à l'Allemande ou à la Russe, ou des vêtements faits d'étoffe de soie de la Chine, ne se servent d'autres ruses pour les empêcher d'acheter chez d'autres mar-

chands, que de les assurer que les habits de ces derniers ont appartenu à des personnes qui sont mortes. Le suicide est aussi commun chez les Kouriles que parmi les Kamtschadales; mais il n'y a point d'exemple qu'ils se soient laissé mourir de faim.

Après avoir ainsi fait leurs funérailles, ils se purifient de la manière suivante. Ils vont couper de petites branches d'un arbre quelconque, ils les apportent dans la iourte, &, après en avoir fait des cercles, ils passent en rampant deux fois au travers de ces cercles; ils les reportent ensuite dans le bois, & les jettent du côté du Couchant. Celui qui a traîné le corps hors de la iourte, doit attraper deux petits oiseaux: il en brûle un tout entier & mange l'autre avec toute la famille. Ils doivent se purifier le jour même des funérailles; ainsi ils ne sortent point de la iourte, & ne permettent point aux autres d'y entrer, avant de s'être purifiés. Au lieu de prières pour les morts, ils jettent au feu les ouies ou nageoires du premier poisson qu'ils attrapent; c'est un présent qu'ils croient faire au mort; & ils mangent le poisson. Ils mettent le corps de leurs jeunes

412 HISTOIRE

enfants dans des creux d'arbres, & ordinairement sans aucune cérémonie. Ils regrettent & pleurent les morts, sans cependant pousser de grands cris.

Les Koriaques brûlent leurs morts. Ils les revêtent de leurs plus beaux habits, & les font traîner par leurs rennes qui étoient les plus chéries du mort, jusqu'à l'endroit où on doit les brûler. On place sur un grand bûcher le cadavre avec tous les ustensiles qui lui appartenoient; ses armes, sa lance, son arc, ses fleches, ses couteaux, ses haches, ses chaudrons, &c. On y met le feu & pendant que le tout se consume, on égorge les rennes qui l'ont apporté. Ils en mangent la chair, & jettent ce qui reste dans le feu. On reconnoît la renne qui a été la plus aimée du défunt, lorsque le traîneau qu'on lui fait tirer passe sans faire entendre aucun bruit, sur un pieu mis exprès par terre. Ils attachent quelquefois jusqu'à dix paires de rennes, pour faire ce choix. Ils observent encore cette différence qu'ils mettent à ces rennes le poitrail sur l'épaule gauche, & non sur la droite, comme ils le font ordinairement.

L'anniversaire du défunt ne se fait

qu'une fois, & un an après sa mort. Ses parens prennent deux *Kargins*; c'est-à-dire, deux jeunes rennes qui n'ont point encore servi, & une grande quantité de cornes de ces animaux qu'ils ont amassées exprès pendant l'année. Lorsqu'ils sont arrivés à l'endroit où l'on a brûlé le corps, ou sur quelque hauteur, si l'endroit où se trouve le bûcher étoit trop éloigné, ils égorgent les rennes & les mangent, & ils enfoncent les cornes dans la terre. Le Chaman les envoie au mort, comme si c'étoit un troupeau de rennes. De retour chez eux, ils se purifient en passant à travers deux petites baguettes que l'on a mises exprès pour cela; & le Prêtre, se tenant auprès de ces baguettes, frappe ceux qui passent à travers, avec une petite verge qu'il tient à la main, en prononçant certaines paroles, afin que les morts ne les fassent pas mourir.



ARTICLE V.

*Education des Enfants , Nourriture ,
Habitations , Habillements , Meubles ,
&c , des Peuples de la Sibérie.*

§. I.

Education des Enfants:

L'ÉDUCATION des Enfants contribue à former aux peuples de ces contrées le tempérament le plus robuste ; & leur santé seroit peut-être inaltérable sans leur intempérance. A peine les enfants sont-ils venus au monde que placés dans un panier , dans un tas de paille , ou de vieux linges , ils jouent des pieds ou des mains ; ils n'ont ni langes ni maillots. On les nourrit de lait par le moyen d'un cornet , au bout duquel on adapte une tétine de vache , ou la mère leur donne quelquefois à têter. Le panier est suspendu à une longue perche élastique , qu'on peut faire mouvoir seulement d'un pied pour les bercer. Les femmes sont ordinairement chargées de ce soin. Quoique les enfants ne puissent

encore se soutenir , on leur donne la liberté de se rouler à terre , n'ayant qu'une chemise pour tout vêtement. Ils s'y culbutent , font des efforts pour marcher & on les laisse tranquillement se débattre. Enfin aubout de quelques mois ils marchent seuls , ils courent partout ; ils sortent des poëles avec leur chemise seulement & qui ne leur couvre que la moitié des cuisses. Ils jouent dans cet état au milieu de la neige , quoiqu'il fasse un froid excessif. Ils sont généralement bien faits : il en est peu qui soient estropiés & contrefaits. Rarement cependant il reste un tiers d'enfants dans une famille ; il en meurt beaucoup , puisque de seize ou dix-huit on n'en conserve souvent que trois ou quatre.

La manière de coucher de ces peuples est très-contraire aux bonnes mœurs. L'usage des lits y est absolument inconnu. La famille est couchée pêle-mêle , presque deshabillés , les uns sur des nattes placées sur des bancs , les autres sur les poëles ou par terre. La jeunesse instruite plutôt qu'ailleurs , ne tarde pas à se livrer à la dissolution.

Les voyageurs ne nous ont point appris quels noms ces peuples donnent à

leurs enfants. Chez les Koriaques ce sont les vieilles femmes qui les nomment, en observant les cérémonies suivantes. Elles plantent deux petits bâtons, au milieu desquels elles attachent un fil; elles suspendent à ce fil une pierre enveloppée dans un morceau de peau de bœuf de montagne. Elles prononcent tout en même tems quelques paroles, & demandent à la pierre quel nom on doit donner à l'enfant; elles répètent ensuite tous ceux de ses parents, & lui donnent celui qu'elles ont prononcé lorsqu'elles ont cru appercevoir que la pierre s'agitoit un peu.

Noms d'Hommes. Noms de Femmes.

Aiga.	Iakii (<i>pointe d'un tra-</i>
Liaktele.	<i>neau.</i>)
Kiiaougingen (<i>éveillé.</i>)	Iamga (<i>la peste.</i>)
Geitchale.	Iouimatch.
Vellia (<i>corneille.</i>)	Ekim.
Oummevi.	Wagal.
Iakaiak (<i>hirondelle de</i>	Képion.
<i>mer ou Cormoran.</i>	Kaliaian.

Les femmes qui viennent d'accoucher sont pendant dix jours sans sortir de leur iourte, & sans se montrer. Si dans cet intervalle elles sont obligées de changer

de demeure , on les transporte dans des traîneaux couverts. Elles donnent à téter à leurs enfans jusqu'à l'âge de trois ans environ , après quoi elles les accoutument à manger de la viande : elles ne connoissent point l'usage des berceaux , ni des langes ; elles laissent leurs enfans par terre , & lorsqu'elles changent d'habitation, elles les portent derriere le dos ou devant leur sein. Chez les Iakoutes lorsqu'une femme accouche , la premiere personne qui vient à elle nomme son enfant.

En Sibérie on marie communément les enfans vers dix-huit ans , souvent plus tard , & dans quelques circonstances à quinze & à seize. Les femmes accouchent jusqu'à cinquante ans ; mais cela est rare. Ces peuples ayant peu de besoin ne craignent pas l'embarras des nombreuses familles ; on voit des femmes qui ont eu jusqu'à dix-huit enfans.

Les femmes des Kamtschadales , médiocrement fécondes , accouchent aisément. Une femme sort de sa iourte , & revient au bout d'un quart d'heure avec un enfant ; sans la moindre marque d'altération sur le visage. Elles accouchent à genoux , en présence de tous les

habitants du bourg, ou de l'ostrog, sans distinction d'âge, ni de sexe. Elles coupent le cordon umbilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, & jettent l'arrière-faix aux chiens. Les lakoutes, au contraire, le font cuire & en régalent leurs parents & amis. Tous ceux qui assistent aux couches des Kamtschadales prennent l'enfant dans leurs mains, le baisent, le carressent, & se réjouissent avec le père & la mère. Les pères donnent à leurs enfants les noms de leurs parents morts; ces noms désignent ordinairement quelque qualité singulière ou quelque circonstance relative, soit à l'homme qui le portoit, soit à l'enfant qui le reçoit.

Une caisse de planches sert de berceau; on y ménage sur le devant une espèce de gouttière, pour laisser couler l'urine. Les mères portent leurs enfants sur le dos, pour voyager ou travailler, sans jamais les emmailloter ni les bercer. Elles les allaitent pendant trois ou quatre ans. Dès la seconde année, ils se traînent en rampant, quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes. On habille de bonne heure ces enfants à la Samojède.

Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le calçon & les bas sont attachés & cousus ensemble. On y ménage un trou par derrière, pour satisfaire aux besoins naturels, avec une pièce qui, fermant cette ouverture, tombe & se relève comme celle de nos culottes à pont.

Les parens aiment leurs enfans sans en attendre le même retour. Les enfans grondent leurs peres, les accablent d'injures, & ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle, que par l'indifférence. La vieillesse infirme est sur-tout dans le mépris. Mais quelle reconnoissance peuvent sentir des enfans qui n'ont reçu, pour ainsi dire, de leurs parents, que le lait d'une mere ? Au Kamtschatka les parents n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent, sans demander. Il ne consultent pas même leurs parents, quand ils veulent se marier.

Chez les Koriaques dès l'âge le plus tendre on exerce les enfans à la fatigue & au travail. Ils vont chercher du bois & de l'eau fort loin ; ils portent des fardeaux ; ils gardent les rennes. Les

l'eau-de-vie dans des verres qui tiennent chopine, & à force de répéter, elles finissent quelquefois par s'enivrer. En général l'eau-de-vie est nécessaire aux habitants de cette contrée, soit parce que le climat y est très-froid, soit parce que les aliments qu'ils mangent en quantité, y sont glacés. Les principaux sont les poissons gélés, parmi lesquels le Karains passe pour un mets exquis : les plus ordinaires sont des baies de toute espèce, comme des groseilles rouges & noires; des baies d'airelle, de cannoberge, des mûres de haie. On mange ces fruits glacés dans toutes les saisons, excepté pendant le temps de leur maturité. Tant qu'ils sont gélés, ils paroissent aussi frais que sur la plante; mais s'ils restent quelque temps dans une chambre chaude, ils dégèlent, se rident & perdent leur forme. Les habitants du pays prétendent que s'ils ne buvoient pas d'eau-de-vie, ces aliments glacés leur donneroient la colique, & sous ce prétexte ils en boivent trop. Le genre de vie des Iakoutes est peu différent des autres Sibériens idolâtres; le pain ne leur est pas nécessaire : ils mangent les racines de l'argentine, de
la

la pimprenelle , de la petite bistorte , de l'ondéhoula ou kiélassa qui paroît être le jonc fleuri , &c. Ils mangent crue une partie de ces racines , font sécher les autres , les réduisent en poudre , & les mêlent avec la crème & avec la bouillie. Toutes les espèces d'oignons & d'ails qui croissent dans leurs campagnes , sont pour eux des mets agréables , sur-tout les feuilles de l'ail à feuilles d'argent. Ils raclent aussi l'aubier des jeunes pins , le mettent en poudre , & le mêlent avec leurs aliments. Ils mangent la chair de cheval & de vache ; mais ce n'est ordinairement que quand ces animaux meurent de maladie ou par accident. Le lait fait partie de leur nourriture. Les moutons sont rares chez eux , parce que leurs chiens sont méchants & les dévorent ; d'ailleurs un air aussi froid ne convient point à cet animal. Ils n'élevent point de cochons , parce qu'ils n'en aiment pas la chair ; car aucune superstition ou idée religieuse ne les portent à s'en abstenir. Ils mangent tous les animaux sauvages qu'ils peuvent prendre ; mais ceux qui flattent le plus leur goût , sont les souris & les petites marmottes. Après avoir

écorché une souris, ils la font cuire devant le feu avec une petite broche de bois : dès qu'un endroit est un peu bruni, ils le coupent, le mangent, présentent le reste au feu, & continuent de même jusqu'à ce que la souris soit mangée; ce qui est fait en peu de temps, car ils mangent la viande à demi-cuite. Ils préfèrent les plus gros oiseaux : au printemps & en automne, où les oies & les canards passent dans ces contrées en grand nombre, ils en font une provision qu'ils consomment peu-à-peu : s'ils prennent en même temps un héron, une grue, une cigogne, un cigne, ils les mettent en magasin.

Les Kamtschadales vivent de racines, de poissons & d'amphibies : ils font plusieurs sortes de mélanges de ces trois substances. Leur principal aliment est le *Ioukola*, ou le *Zaal* ; c'est là leur pain. Ils prennent toutes sortes de poissons saumonnés : ils les découpent en six parties. On en fait pourrir la tête dans des fosses, pour la manger en poisson salé. Le dos & le ventre séchent à la fumée ; la queue & les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, & les arêtes pour les chiens. On dessèche cette espèce de

pâte, & l'on en mange tous les jours.

Le second mets est le *Caviar*, qui se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer. On fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac & étendus sur le gazon. D'une autre manière, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbes ou des rouleaux de feuilles, & on les sèche au feu. Enfin on les met sur une couche de gazon, au fond d'une fosse, & on les couvre d'herbes & de de terre, pour les faire fermenter. C'est ce caviar dont les Kamtschadales sont toujours pourvus. Avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister long-temps sans une autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec, de l'écorce de saule ou de bouleau. Ces deux aliments veulent être ensemble. Le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, & l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Un régal pour eux, plus exquis encore, est le *Tchoupriki*. On étend sur une claie, à sept pieds au-dessus du foyer, des poissons moyens de toute

espèce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vuide les entrailles; on le fait sécher sur des nattes, on le coupe par morceaux, & on garde ces provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Ce sont-là les mœurs ordinaires qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtschadales est la chair des veaux ou monstres marins. Voici comment on en fait des provisions. On creuse une fosse, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par dessous. Quand la fosse est échauffée, on en retire les cendres, on garnit le fond d'un lit de bois d'aulne verd, sur lequel on étend, par couches, de la graisse & de la chair de veau marin, entrecoupant ces couches, de branches d'aulne; & quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon & de terre, pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions, qui se gardent une année entière, & valent mieux ainsi

boucannées que cuites.

La maniere dont les Kamtschadales mangent la graisse des veaux marins , est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent raz des lèvres avec un couteau , & de l'avaler sans la mâcher.

Le mets le plus recherché des Kamtschadales , est le *Silega*. C'est un mélange de racines & de baïes , broyées ensemble , à quoi l'on ajoute du caviar , de la graisse de baleine , du veau marin , & du poisson cuit. Tous les peuples sauvages ont ainsi leur *oïlle* , qu'ils préparent d'une maniere qui est dégoûtante pour tout autre qu'eux. Les femmes Kamtschadales nettoient & blanchissent leurs mains crasseuses dans le *silega* , qu'elles pétrissent , & délayent avec la *Sarana*.

Ce peuple n'a que de l'eau pour boisson. Autrefois pour s'égayer il y faisoit infuser des champignons. Aujourd'hui c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent , quand les Russes veulent leur en donner par grace , en échange de ce que ces Sauvages ont de plus beau , de plus cher. Les Kamtschadales sont fort altérés par le poisson sec dont ils se nourrissent.

aussi ne cessent-ils pas de boire de l'eau après le repas, & même la nuit. Il y mettent de la neige ou de la glace, pour l'empêcher de s'échauffer.

Les Koriaques font cuire leur viande dans des marmites. Leur cuisine n'est pas délicate ; on cuit la viande avec la peau couverte de tout son poil. Encore n'est-ce que de la chair de rennes mortes de maladies ou étranglées par le loup.

§. III.

Habitations ; Meubles & Habillement des Peuples de la Sibirie.

UNE des commodités de la plupart de ces peuples, est de changer d'air & de logement avec les saisons : leurs habitations sont presque toutes portatives. Cependant les Tatars qui sont près de Tobolsk, plus civilisés que les autres, habitent dans des maisons. Ceux qui sont aux environs de Kousnetsk, & qu'on nomme Tatars-Théleiriches, ont des maisons de deux espèces, une pour l'été, l'autre pour l'hiver. Celle d'été est de figure ronde, pointue par le haut, & a par le bas environ trois toises

de diamètre : on y entre par une petite porte qui regarde l'Orient. A l'extrémité supérieure , il y a un trou rond qui sert d'issue à la fumée. A l'intérieur & autour de cette habitation , il y a des bancs qui sont fort larges : au milieu , la terre est un peu creusée , & ce creux est le foyer. Cette maison est faite de joncs passés entre des baguettes attachées intérieurement l'une à l'autre ; & , afin que la pluie n'y entre pas , on met des écorces de bouleau entre les joncs & les baguettes. Celle d'hiver est à-peu-près semblable. Leurs femmes sont laides , & presque toutes fument du tabac.

Cependant M. Gmelin dit avoir vu une de ces femmes qui étoit fort belle ; ses cheveux étoient noirs , sa peau blanche , elle avoit l'air doux , agréable , & sa taille étoit avantageuse. Elle avoit une longue robe de soie rouge , sur une chemise de laine , & portoit des bas de couleur. Le cou de la chemise étoit orné de boutons de la Chine ; elle étoit relevée comme nos chemises , & garnies de boutons de différentes couleurs. Elle portoit un bonnet tatar ,

très-bien fait & garni de zibéline ; ses cheveux formoient deux tresses , dont chacune passant sur l'épaule , pendoit par-devant d'environ un pied , & retournoit delà aux épaules où les extrémités de ses tresses étoient attachées ensemble : elle avoit à chaque oreille deux anneaux d'argent , l'un grand & l'autre petit. A celui-ci pendoit une pierre bleue enchâssée par l'extrémité supérieure dans un chaton d'argent : à l'autre pendoit une plaque presque ronde , un peu étroite & percée par le bas , à laquelle étoient attachés cinq petits globes en pierres. Cette femme avoit avec elle une fille qui étoit habillée de la même manière , excepté que ses habits étoient moins bons , & que ses cheveux formoient une seule tresse qui pendoit par derrière.

La plus grande parure des femmes des Tatares qui habitent près de Casan , est d'avoir une coëffe garnie de coraux & d'anciens copekes qui leur couvrent presque toute la tête , & d'avoir un anneau pendant à la narine droite : le reste de l'habillement est à la Russe. On voit par-derrière une tresse terminée par une boucle de ruban , dont les deux

Tous passent en écharpe autour du corps, & retombent par-devant. Elles portent aux oreilles deux anneaux joints par une chaîne jaune, passée au travers de plusieurs copekes, & qui pendent fort bas par-devant. Les Tatares sont les plus civils des peuples de la Sibérie : les Mahométans le sont beaucoup plus que les Idolâtres.

Les Tatares, dont nous venons de parler, s'habillent à la Russe; mais ils se font raser la tête, & plusieurs se traitent la barbe en pointe. Ils ne font point usage de poêle; mais dans chaque chambre ils ont deux cheminées, l'une pour se chauffer, & l'autre pour la cuisine. Leurs chambres sont toujours propres. Ils y ont des bancs larges & bas, sur lesquels il y a toujours un tapis, plus ou moins beau selon l'aisance du maître, & une couchette ou un couffin qu'ils offrent aux étrangers. Au lieu de vitres, ils employent la tunique extérieure de l'estomac d'un veau. Ils tendent ces membranes sur les chassis, & elles transmettent assez de lumière.

Les Tchéremisses sont habillés à la Russe : leurs femmes se régrent sur l'âge comme les Voriakes. Les vieilles

sont habillées à la Russe. Les jeunes ont deux manieres qui ne diffèrent cependant entr'elles que par la coëffure. Quelques-unes sont coëffées de deux anneaux, dont l'un entoure la tête du devant en arriere, & l'autre du haut en bas. Le premier est le plus large, il est orné d'un rang de copekes entre deux rangs de coraux : d'autres copekes sont suspendus à l'extrémité extérieure ; à l'endroit où l'anneau s'allonge par derriere, & commence à se retrécir, les deux bouts sont contenys l'un sur l'autre par un bandeau garni de deux rangs de copekes & de coraux. Cet anneau est terminé par une queue faite d'un bandeau large de deux poudres qui pend jusqu'aux reins, & est engagé dans les plis de leur robe. Cette queue est ornée d'un grand nombre de piéces de monnoie & de coraux de toutes couleurs. L'anneau qui va du dessus au-dessous de la tête, se termine sous le menton : il est orné de croix de corail verd, dont les extrémités sont garhis de petits coraux blancs. Au-dessous de l'oreille droite, il pend de cet anneau un autre anneau mince, dont les bouts ne se joignent pas. L'un de ces bouts

est orné d'un petit crystal blanc, monté dans un chaton d'étain. Ce chaton est prolongé au-delà du crystal, entouré d'un fil d'étain, ferré & terminé par un petit anneau d'étain. A l'autre bout est attaché un petit morceau de queue de lievre. Une boucle d'oreille toute semblable est à l'oreille gauche. Au-dessus des deux anneaux qui entourent la tête, s'élève un bonnet pareil par la forme & par la hauteur à ceux de nos Grenadiers. Il est large de cinq pouces à sa partie extérieure, d'un pouce à son extrémité supérieure, & tout le devant est couvert de copekes. Du rang inférieur de copekes, & sur toute la largeur qui est d'environ trois pouces, pendent des rangs de coraux verts & jaunes, de cinq en cinq alternativement, longs de trois pouces, & garnis en haut & en bas de grands copekes d'argent. Aux côtés & par-derrière, au lieu de ces coraux, pendent des fils de soie verte & rouge; ceux des côtés sont de même longueur que les coraux du devant : les fils de derrière vont jusqu'à l'anneau qui entoure la tête du haut en bas. Les cheveux du devant sortent du bonnet, ceux de derrière sont en chou.

Les femmes portent de petits grelots. Il se trouve quelquefois de petites différences , auxquelles nous ne nous arrêterons point ici.

Les huttes des Tatares-Abinfiens sont à moitié enterrées : quelques-unes étant couvertes de traverses ressemblent assez à des hayes. Les trous de ces huttes sont bouchés assez mal adroitement avec toutes sortes de matériaux, & les traverses qui forment le toit, sont couvertes de terre : la fumée sort par un trou pratiqué au milieu du toit. L'intérieur de ces maisons est fort sale.

Les filles & les femmes Vorkomfiennes ont de chaque côté quatre tresses qui pendent par-devant : ces tresses sont ornées d'un bout à l'autre de coquillages de porcelaine , & terminées par des hochets. Elles portent aussi de chaque côté & à même hauteur quatre grands coquillages de porcelaine disposés en croix. Les filles ont de plus autour de la tête un ruban orné de ces coquillages.

L'habillement de ces Tatares ne diffère point de celui des Tatares Thébétisches, si ce n'est que ceux qui sont veufs , portent ainsi que les filles , une

marque de leur liberté : ils ont les cheveux attachés en touffe derrière la tête , comme les Chinois ou les Kalmoukes tributaires. Les femmes des Tatars Kistiniens & Toulibertiens portent deux tresses à leurs cheveux , une de chaque côté : les filles fiancées en portent deux ; mais les filles non fiancées en ont jusqu'à vingt , quand elles ont assez de cheveux.

Les Tatars qui habitent au-delà de Tomsk , appelés Tatars de la Tchoulime , avoient de mauvaises huttes dont l'entrée regardoit l'Orient : elles étoient de pieux & de terre , ou de ce qu'ils pouvoient se procurer le plus facilement : ils faisoient des bancs intérieurement tout autour de la muraille , & plaçoient au milieu ou à un des côtés , une cheminée dont on pouvoit faire le tour ; son ouverture étoit percée dans le toit. Leurs maisons n'ont pas aujourd'hui en général meilleure apparence ; cependant quelques-unes sont bâties dans le goût de celles des Russes , & ont des poêles : ils abandonnent aussi l'usage de tourner vers l'Orient l'entrée de leurs huttes : les trous qui leur servent de fenêtres sont couverts par la glace qui

leur tient lieu de vitres.

Ceux de Krasnoiark ont des huttes ou iourtes pareilles à celles des Tatars de Koufnetsk. Elles sont faites de pieux plantés en terre, joints par des staverles & couvertes d'écorce de bouleau : celles des plus riches sont couvertes de peaux de chevreuil. Elles ont deux ouvertures, dont l'une pour la fumée, l'autre qui est vers l'Orient sert d'entrée, & est ordinairement couverte d'une peau de chevreuil. Le feu se fait tout au milieu de la hutte ; les hommes, les femmes, les enfants & les chiens de chasse se mettent autour. Ils ne se chauffent en hiver, qu'au feu qu'ils font dans ces huttes, qui sont toujours remplies de fumée. Cependant les plus riches en ont construit quelques-unes où ils peuvent placer des poëles. Celles-ci sont leur appartement d'hiver, & ceux d'été sont les huttes ordinaires.

Les huttes Bratskaines sont rondes ; elles ont deux ouvertures, l'une pour l'entrée, l'autre pour la fumée. Elles sont couvertes d'une espèce d'étoffe blanche, que les Bratskains font eux-mêmes. Cette étoffe est entre des lattes clouées en croix les unes sur les autres,

Toute la hutte est composée de cette maniere. Quand on veut la transporter, on décloue les lattes, on ôte l'étoffe, on met ensemble les lattes, & on charge le tout, qui tient fort peu de place, sur des chevaux, ou sur des bœufs. Ces Bourrettes n'ont à porter que leur hutte & deux petits coffres ; leurs principaux biens sont des chevaux & des bœufs, des moutons & des chevres. Ils ne restent qu'un ou deux mois dans le même lieu. Les Bourrettes, leurs femmes, leurs enfans, les agneaux, les veaux, les chiens, tous logent ensemble. Quand les agneaux ont plus d'un mois, ils ne logent point dans la hutte, on les met dans une espece de parc, fait de poutres posées les unes sur les autres : ce parc est ouvert par-dessus. Les femmes n'ont rien de particulier dans leur habillement : elles ont un collier de quelques rangs de coraux jaunes, plusieurs tresses qui leur flottent sur les épaules, auxquelles elles attachent en travers des rangs de coraux fort courts.

1 Les habillemens des Toungoufes sont faits de peaux de rennes, le poil en dehors en été & en hiver. Les femmes sont habillées de la même

façon, excepté qu'elles tournent le poil de leurs peaux en dedans. Ces habits ne passent pas le genou: les bords intérieurs sont ornés de franges de fil, qui pendent jusqu'à la moitié de la jambe. Dans leurs habits de cérémonie, les femmes ont par-dessus cette première pelisse, une espèce de corset de même étoffe, ouvert sur la poitrine & qui ne descend que jusqu'aux hanches. Le poil de ce corset est tourné en dehors. En été les deux sexes portent au bras un petit pot dans lequel il y a un morceau de bois pourri embrasé. La fumée qu'il donne sert à les garantir des moucherons qui sont en grande quantité dans leur contrée.

Ces peuples, ainsi que les Ostiakes, n'ont aucune habitation fixe. Ils transportent leurs cabanes aux endroits les plus propres à la chasse ou à la pêche. Les logements des Ostiakes sont, comme chez les Samoyedes, formés de petites huttes quarrées, faites avec des arbrisseaux; des écorces de bouleau cousues ensemble en font la couverture & les parois. Le long de ces parois sont pratiqués des endroits un peu élevés au-dessus de l'aire, & sans en forme de coffres, remplis de racure de bois, qui

leur servent de lits. Le foyer est au milieu de la cabane. Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer , en filets , en arcs , fleches & en ustensiles de ménage , faits d'écorce de bouleau , dans lesquels ils boivent & mangent. Quelquefois ils ont une hache , mais le plus souvent un couteau.

Des peaux d'ours , de rennes ou d'autres animaux servent aux Ostiakes à faire des habillements pour l'hiver. L'été ils en ont d'autres faits de peaux de certains poissons , & sur-tout d'esturgeons. Leurs bas & leurs souliers tiennent ensemble & sont de peaux de poissons. Par-dessus leur habillement , fait comme une robe , ils ajoutent en hiver une camisole fort courte , à laquelle est cousu un bonnet qu'ils ne mettent jamais que quand il pleut. Lorsque le froid est excessif , ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Pour désigner un hiver fort rude , ils disent qu'ils portoient deux camisoles. Ces peaux sont cousues ensemble , sans les passer & sans aucune préparation. Si un Ostiake a besoin d'un bonnet , il va à la chasse , tue un oie sauvage , un cigne ou un autre oiseau , le dépouille

sur le champ & fait un bonnet de sa peau.

Le vêtement des femmes ne differe de celui des hommes, que par les especes d'embellissement qu'elles y ajoutent. Celles qui sont les plus riches portent des habillements de drap rouge ; & c'est la plus grande magnificence. Leur coëffure est composée de morceaux de toile peinte de différentes couleurs , & elles s'enveloppent la tête de maniere que le visage est presqu'entièrement caché. Celles qui portent les draps rouges ont une espece de voile de damas , ou d'autre étoffe de soie de la Chine. Elle sont dans l'usage de se faire des marques noires au visage & aux mains.

Un Ostiake considérable , qui avoit le titre de Prince , vint à bord du vaisseau d'Isbrant-Ides , & le conduisit à son habitation. « Elle étoit , dit ce » Voyageur , comme le autres cabanes , » d'écorces d'arbres assez mal cousues. » J'y trouvai quatre femmes de ce prétendu Prince. La plus jeune avoit une » juppe de drap rouge , & beaucoup de » corail , de verre autour du cou & de » la ceinture , ainsi qu'autour des tresses » de ses cheveux qui lui pendoient sur

» les épaules. Elle avoit auffi de grandes
 » boucles aux oreilles , où pendoient des
 » grains de corail enfilés. La cabane
 » n'avoit pour tout meubles que quel-
 » ques berceaux , & des coffres faits d'é-
 » corce , dans lesquels étoient leurs lits
 » remplis de raclure de bois , auffi mo-
 » lette que des plumes. Les berceaux
 » placés au bout de la cabane , étoient
 » remplis d'enfants nuds. Il n'y avoit
 » pour toute batterie de cuisine qu'une
 » seule marmite de cuivre , & quel-
 » ques autres vaisseaux d'écorce d'ar-
 » bres , dont ils ne peuvent se servir sur
 » le feu quand il y a de la flamme » .

Les Kamtschadales ont des habita-
 tions d'hiver & des habitations d'été.
 Leur logement d'hiver , qu'ils appellent
iourte , se construit de cette maniere.

On creuse en terre & à profondeur
 de quatre pieds & demi. La largeur &
 la longueur font proportionnées au
 nombre de personnes qu'il faut loger.
 Sur une ligne qui partage cet emplace-
 cement en deux quarrés-longs égaux ,
 on enfonce quatre poteaux , séparés
 d'environ sept pieds, l'un de l'autre. Ces
 poteaux soutiennent des poutres , dis-
 posées dans la longueur de la *iourte*.

Les poutres portent des solives, dont un bout va s'appuyer sur la terre. Ces solives sont entrelassées de perches, & toute cette charpente est revêtue de gazon & de terre ; mais de façon qu'en dehors l'édifice présente une forme ronde, quoiqu'en dedans il soit carré. Au milieu du toit, on ménage une ouverture carrée, qui tient lieu de porte, de fenêtres & de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, & l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air, pour chasser la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer, sont des ustensiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes & les chiens. Le long des parois sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour & dormir la nuit. On descend dans les iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles sont brûlantes : on y seroit bientôt étouffé par la fumée ; mais les Kamtschadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils, par des échelons, où ils ne peuvent appuyer que la pointe des pieds. Cependant il y a une autre ouverture, plus commode ; mais elle n'est que pour les

femmes : un homme auroit honte d'y passer , & l'on verroit plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire à travers la fumée , avec ses enfans sur le dos. Quand la fumée est trop épaisse , on a des bâtons faits en tenailles , pour jetter les gros tisons par-dessus la iourte , à travers la cheminée. C'est même une joute de force & d'adresse , entre les Kamtschadales. Ces maisons d'hiver , sont habitées depuis l'automne jusqu'au printems.

Alors les Kamtschadales sortent de leurs huttes , comme une infinité d'animaux de leurs souterrains ; & vont camper sous des balaganes , dont voici la description.

Neuf poteaux de treize pieds , plantés sur trois rangs , à égale distance , comme des quilles , sont unis par des traverses & surmontés de soliveaux qui forment le plancher , couvert de gazon. Au-dessus s'élève un toit en pointe , avec des perches liées ensemble par un bout , attachées par l'autre aux solives qui font l'enceinte du plancher ; deux portes s'ouvrent en face l'une de l'autre. On monte dans les balaganes avec la même échelle portative qui sert pour descendre.

dans les iourtes. Si l'on entre ainsi dans les maisons par le toit, c'est pour être garanti des bêtes & sur-tout des Ours, qui viendroient y manger les provisions de poisson. Un lieu planté de balaganes, est appelé *Ostrog* par les Cosaques; c'est-à-dire, habitation ou peuplade. Un *Ostrog* a l'air d'une ville, dont les balaganes seroient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des rivières, qui deviennent alors le Domaine des habitants; & ils s'attachent à ces rivières comme les autres peuples à leurs terres. Les Kamtschadales disent que leur Dieu vécut deux ans sur les bords de chaque rivière; qu'il les peupla de ses enfants, leur laissant pour héritage, les alentours, les bords & les eaux de la rivière où ils étoient nés. Mais les peuples voisins de la mer bâtissent sur les côtes, ou dans les bois qui n'en sont pas éloignés; la chasse ou la pêche des veaux marins étant quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations.

Les meubles des Kamtschadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots, des traîneaux. Ils ont fait ces meubles avec de ossements.

& des cailloux , parce qu'ils n'ont ni fer ni métaux. Leurs haches étoient des os de rennes ou de baleine , ou même une pierre de jaspe taillée en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche , pointus & taillés comme leurs lancettes , avec des manches de bois ; leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline , assez longues pour être percées plusieurs fois quand elles se rompent à la tête.

Leurs plus beaux ustensiles sont des auges de bois qui coûtoient autrefois un an de travail. Aussi c'étoit assez d'une belle auge pour distinguer un village entier , quand elle pouvoit servir à régaler plusieurs convives.

Pour faire leurs outils & leurs meubles, ces sauvages ont besoin du feu. Pour en avoir , ils tournent entre les mains , avec beaucoup de rapidité , un bâton sec & rond , qu'ils passent dans une planche percée de plusieurs trous , & ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée & broyée , leur sert de meche. Ils préfèrent cette manière d'avoir du feu à celle d'en tirer avec des pierres à fusil , parce qu'elle leur est plus facile par l'habitude.

Avant que ce peuple eût été policé par les Russes & les Cosaques , à coups de fusil & de bâton , il se faisoit un habillement bigaré de peaux de renard , de chien de mer , & de plumes d'oiseaux amphibies , grossièrement cousues ensemble. Aujourd'hui les Kamtschadales sont presque aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux ; ils en ont à queue qui tombent plus bas ; ils ont même un vêtement de dessus ; c'est une espèce de casaque fermée , où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce coler est garni de pattes de chien , dont on se couvre le visage dans le mauvais tems , sans compter un capuchon qui se relève par-dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges & le bas de l'habit , sont garnis tout autour d'une bordure de peau de chien blanc , à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos & les coutures de bandes de peau ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrées de houpes & de fil , ou de courroies de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir , blanc ou tacheté , qu'on tourne en dehors. C'est-là l'habit que les Kamtschadales

Kamtschadales appellent *Kakpitach*, & les Cosaques *Koukliamka*. C'est le même pour les femmes que pour les hommes; les deux sexes ne different dans leurs habits que par les vêtements du dessous.

Les femmes portent, sous la casaque, une camisole & un caleçon, cousus ensemble. Ce vêtement se met par les pieds, se ferme au collet avec un cordon, & s'attache en bas sous le genou; on l'appelle *Chonba*. Les hommes ont aussi, pour couvrir leur nudité, une ceinture, qu'ils appellent *Machwa*: on y attache une espece de bourse pour le devant & un tablier pour le derriere. C'est le deshabillé de la maison; c'étoit tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui, les hommes ont pour l'été des caleçons ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons: ils en ont même pour l'hiver; mais elles sont plus larges, & fourrées, avec le poil en dedans sur le derriere, en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottines courtes: les femmes les portent jusqu'aux genoux. La semelle en est faite de peau de veau marin, fourré en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver,

ou d'une espece de foin. Les belles chaussures des Kamtschadales ont la semelle de peau blanche de veau de mer, l'empaigne de cuir rouge & brodé comme leur habit ; les quartiers sont de peau blanche de chien , & la jambe de la bottine est de cuir sans poil , même teint. Quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé , il a quelque maîtresse.

Autrefois les Kamtschadales avoient des bonnets ronds , sans pointe , faits de plumes d'oiseaux , & de peaux de bêtes , avec des oreilles pendantes. Les femmes portoient des perruques : on ne fait si c'est de poil d'animaux , ou d'une espece de jonc velu. Mais elles étoient si attachées à cette coëffure , dit M. Steller , qu'elles ne vouloient point se faire chrétiennes , parce qu'on leur ôtoit la perruque pour les baptiser , ou qu'on leur coupoit les cheveux qu'elles avoient quelquefois naturellement frisés & bouclés en perruque. Aujourd'hui ces femmes ont le luxe de celles de Russie ; elles portent des chemises , même avec des manchettes.

Elles ont poussé la propreté jusqu'à

mettre des gants pour travailler ; elles ne les quittent même jamais. Elles ne se lavoient pas le visage , & aujourd'hui elles se le teignent avec du blanc & du rouge. Le premier est fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre , & le second d'une plante marine qu'elles font tremper dans de l'huile de veau marin. Dès qu'elles voient un étranger , elles courent se laver , s'enluminer & se parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtschatka , depuis que les Russes y ont porté leur goût & leur politesse , qu'un Kamtschadale , dit-on , ne peut guere s'habiller , lui & sa famille , à moins de cent roubles , ou de cinq cents francs. Mais , sans doute , ce sont les riches qui font cette dépense ; car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode , & sur-tout les vieilles femmes. Un Kamtschadale du premier ordre porte sur son corps , de la renne , du renard , du chien de terre & de mer , de la marmotte , du béliet sauvage , des pattes d'ours & de loup , beaucoup de veau marin , & des plumes d'oiseau. Il faut écorcher au moins vingt bêtes pour habiller un

Kamtſchadale à l'antique.

Les Koriaques ſont très-ſauvages , groſſiers , & vivent preſque comme les bêtes. Les habitants des Kouriles ſont dans l'uſage de ſe noircir les levres & de ſe peindre des figures ſur les bras juſqu'aux coudes ; de ſe faire des habits de peaux de bêtes & d'oifeaux de différentes eſpeces aſſortis de poils & de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel , ils le tiennent des Japonnois , comme la coutume d'avoir les cheveux raz pardevant , juſqu'au ſommet de la tête , & pendants par derriere ; de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent l'habillement ſauvage aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs ; mais peu jaloux de la propreté , un Kourile , habillé d'écarlate , portera ſur ſes épaules un veau marin dégouttant de graiſſe & de ſang. Un Kourile , dit M. Steller , trouvant un corſet de ſoie , mit cet habillement de femme & ſe promena gravement devant les Coſaques , qui ſe mocquoient de lui. Ils ont des *Baidares* pour naviger en été , des raquettes pour marcher en hiver , faite de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne ſont

pas des nattes , ou des habits , elles suivent leurs maris à la chasse des bêtes marines.

ARTICLE VI.

Occupations & Amusements des Peuples de la Sibérie.

Tous les peuples du Nord ont beaucoup de ressemblance entr'eux ; les peuples chasseurs & pêcheurs encore davantage : mais en général ce sont les occupations qui font les mœurs.

A Tobolsk les vivres y sont à si bas prix que la fainéantise y est portée jusqu'à l'excès. Il y a cependant toutes sortes d'ouvriers ; mais on est trop heureux lorsqu'on en tire quelque ouvrage , souvent même il faut employer la force pour les faire travailler. Parmi les Tatars de Tobolsk , il n'y a point d'artisans ; tous s'occupent du commerce.

Dans le tems du carnaval , les habitants les plus considérables se font des visites & se donnent des divertissements. Le peuple y est comme fou ; ce n'est jours & nuits que promenade , cris , tumulte , batteries ; il est difficile d'aller dans

les rues tant on y rencontre d'hommes , de femmes , de bêtes & de traîneaux. On voit des hommes qui s'attroupent pendant la nuit , font un grand tas de neige devant la porte d'un cabaret , s'asseyent sur cette neige , chantent & boivent avec délices , sans s'appercevoir du froid , & ils invitent les passants à prendre part à leurs plaisirs. L'amusement des femmes est la promenade ; on en voit jusqu'à huit sur le même traîneau , dont quelques-unes sont étourdies du vin qu'elles ont bu. Ces plaisirs fournissent la matiere des conversations du lendemain.

Quand le carnaval est passé le tumulte cesse , on prie , on jeune ; on n'entend pendant le carême , ni chant ni divertissement ; ainsi la tristesse regne à Tobolsk. Pâques se célèbre dans cette ville , comme en Russie , par le peuple : on y voit différents spectacles. En voici un dont M. Gmelin nous donne la description. « Le premier acte , dit ce » Voyageur , commença par des chants : » ensuite un petit garçon vient souhaiter » à l'assemblée les bonnes fêtes de Pâques. Celui-ci sortant il en vint un » autre , habillé de noir de la tête aux

»pieds & tel que l'on peint le diable :
 »il faisoit marcher devant lui un vieil-
 »lard à cheveux gris, qui haletant beau-
 »coup, représentoit au petit diabolin
 »la foiblesse de son âge. Celui-ci lui
 »ayant fait toutes sortes d'espiégleries,
 »lui mit autour du cou un serpent em-
 »paillé, qui avoit une pomme à la
 »gueule, & le vieil Adam tomba com-
 »me mort. La mort entra la faux à la
 »main, & voulut enlever le cadavre, mais
 »le Diable s'y opposa, faisant des singe-
 »ries de toute espece. Enfin Jesus-Christ
 »parut : c'étoit un jeune homme assez
 »mal vêtu, qui d'une main tenoit une
 »croix, de l'autre une couronne. A son
 »aspect le Diable effrayé, s'échappa le
 »plutôt qu'il put. La vertu de la croix
 »donna au vieil Adam une vie nouvelle :
 »le Seigneur ordonnant qu'il se levât,
 »lui mit sur la tête la couronne d'or,
 »qu'il lui avoit préparée : le vieillard
 »transporté de joie, ne savoit comment
 »témoigner sa reconnoissance ; cepen-
 »dant il remercia poliment le Saver, ,
 »qui lui dit de le suivre au ciel ; & ils
 »s'en allerent ».

»Le second acte représentoit les dix
 »commandemens, & ne contenoit rien

»qui mérite d'être rapporté».

»Le sujet du troisieme acte étoit le
»baptême. Un jeune homme affublé
»d'une peau déchirée, sur laquelle on
»voyoit un filet, ouvrit la scene : il étoit
»armé d'un fabre & d'un carquois ;
»c'étoit un Seigneur Ostiake. Après qu'il
»eut vanté sa bravoure, deux autres
»hommes demi-nuds, mais sans car-
»quois, flèches ni fabre, s'approcherent
»du Seigneur, se saisirent de lui malgré
»ses efforts, lui ôterent tous ses habits
»excepté la culotte, firent apporter
»une cuve, le mirent dedans &
»l'arroserent de trois ou quatre seaux
»d'eau. Il renonça alors à sa fourrure &
»à tout ce qu'il avoit : tel fut le bap-
»tême».

»Il vint ensuite deux bouffons assez
»insipides, & le spectacle finit comme
»il avoit commencé. Le Diable, le vieil
»Adam, la Mort & Jesus-Christ repa-
»rurent : un petit garçon prononça une
»espece de discours. Toutes ces pièces
»étoient versifiées ; & les jeunes gens
»qui les débitèrent, le firent avec une
»assurance étonnante : c'est, sans doute,
»parce qu'étant sous la discipline du cler-
»gé, ils sont exercés à ces jeux».

Les fêtes de Pâques se passent gaie-
ment dans cette ville : les gens de dis-
tinction reçoivent & font des visites : le
peuple s'amuse à sa manière ; mais avec
moins d'extravagance que pendant le
carnaval. Ce qui l'occupe le plus , c'est
de se réjouir avec les filles publiques ,
qui ne sont pas rares à Tobolsk. M.
Gmelin , dit qu'il n'a vu nulle part tant
de gens sans nez que dans cette ville ;
& il attribue cette difformité à la ma-
ladie que donnent ces filles ; parce qu'il
n'y a point de Chirurgiens pour la guérir
ou en arrêter les progrès.

Les Krasnoiarkains ainsi que presque
tous les autres habitants de la Sibérie ,
sont fainéants & ivrognes ; & tous les
Flouchives vivent si familièrement avec
le Vaivode de cette ville , que lorf-
qu'il les invite à dîner chez lui , ils s'y
enivrent & font autant de bruit qu'au
cabaret. Ils boivent l'eau-de-vie dans de
grands gobelets , & celui qui se trouve à
la fin du repas le plus semblable à une
bête par son ivresse reçoit le lendemain
de magnifiques présents. Dans le carna-
val particulièrement, toutes les personnes
qui sont en âge de boire s'enivrent : les
hommes se promènent à cheval dans

les rues , les femmes à pied ; pendant toute la nuit on n'entend que des especes de hurlements , & plus la fin du carnaval approche plus ces plaisirs sont animés.

Chez les Ostiakes les occupations des hommes sont , en été , de pêcher & de faire sécher le poisson qu'ils prennent pour leur provision d'hiver. Cette saison arrivée , ils vont avec leurs chiens courir les bois & les déserts , pour chasser les martres , les zibelines , les renards , les ours , &c. Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux , ils l'écorchent , lui coupent la tête , & la suspendent avec la peau , à un arbre autour duquel ils tournent comme en procession , en rendant de grands honneurs à ces dépouilles. Ils font ensuite des lamentations , des grimaces autour du corps , comme pour lui demander excuse de lui avoir ôté la vie.

Outre les soins du ménage & de la cuisine , les femmes s'occupent à préparer & filer d'une maniere particuliere , des orties dont elles font de la toile. Elles en font des rideaux , & les mettent autour des endroits où elles couchent , pour se garantir des moucherons qui les incommodent pendant l'été. Quoique

cette toile soit dure, elle leur sert encore à faire des mouchoirs de tête, dont on peint les extrémités de différentes couleurs.

Un plaisir commun aux deux sexes, est de fumer du tabac; & rien ne paroît plus agréable à leur goût. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, & avec cette eau, avalent le plus de fumée qu'ils peuvent: quand ils se sont procurés ce plaisir trois ou quatre fois, ils tombent par terre sans connoissance, y restent quelquefois un quart-d'heure étendus, les yeux ouverts, la bouche béante, remplie d'écume & de sérosités qui leur couvrent le visage. Souvent les Ostiakes sont les victimes de cette maniere de fumer: les uns se trouvent suffoqués par l'abondance de la fumée; d'autres se trouvant sur le bord d'une rivière ou près du feu, se noient ou se brûlent. Si les Ostiakes fumoient le tabac avec modération, l'usage pourroit leur en être utile en faisant évacuer les humeurs qu'engendre le poisson & l'huile de baleine, dont ils se nourrissent: c'est même par cette raison qu'ils accoutument leurs enfants à fumer de très-bonne heure.

A Irkoutsk on célèbre les fêtes de Noël comme dans toutes les autres villes de la Sibérie. Depuis ce tems jusqu'aux Rois, il est difficile de trouver un homme qui ne soit ivre : tout travail est suspendu ; des troupes de masques courent les rues pour amuser le peuple par des folies, & gagner quelque argent pour s'enivrer. L'ivrognerie n'est pas moindre dans les villages des environs. On apporte du fort d'Ilghinsk des provisions d'eau-de-vie ; &, depuis le moment où elle arrive jusqu'à ce qu'elle soit consommée, les cabarets sont toujours remplis. Il en est de même lorsque les cabaretiers brassent de la bière. Lorsque les payfans battent leurs bleds, ils régalernt ceux qui leur aident, & leur en font boire tant qu'ils peuvent.

Depuis la fête de Noël jusqu'à celle des Rois, jour auquel l'Eglise Grecque renouvelle solennellement le baptême dans le Jourdain, à Krasnoïarck, les grandes assemblées, les divertissemens, les chants, les promenades, soit à pied soit en traîneaux, sont continuelles. Mais la veille des Rois au soir & pendant la nuit, les filles & les garçons s'occupent à une espece de jeu qu'on

nomme *écouts*. Les filles vont deux ou trois ensemble dans des lieux obscurs & isolés, & elles prêtent attentivement l'oreille pour entendre quelque chose de leur destinée. Elles pensent ; sans doute, que celle de chaque homme & sur-tout des filles & des garçons, se découvre en cette nuit. Celles qui veulent passer pour pudiques vont seules à l'écoute, & il arrive quelquefois que des garçons qui les ont suivies, les trouvent dans leur cachette, leur font peur ou badinent avec elles : celles qui sont moins scrupuleuses conviennent avec ceux qu'elles connoissent de l'endroit où elles iront.

Les peuples de la Sibérie ont des chansons d'un goût tout particulier : elles doivent être énigmatiques, & par conséquent elles sont difficiles à entendre. Voici une chanson Bratskaine.

Sur la rivière, des branches se meuvent
 ça & là ; je suis un jeune homme ivre
 de bran-de-vin. Parmi cent cinquante
 chevaux, il y a un ambleur couleur de
 renard : mon pere prend celui-là ; le
 fils y monte. Dans le coin de devant,
 derriere le treillis, il y a parmi les draps
 une ceinture rouge ; ma mere prend

celle-là ; le fils monte à cheval. Près de la porte , dans le coffre , il y a soixante fleches de bataille ; mon pere les attire ; le fils monte à cheval.

Voici une chanson Katchinsienne , dans laquelle une veuve déplore la mort de son mari , nommé *Tchenargouch*.

Un canard s'est reposé sur le lac , je te le dis , mon cher *Tchenargouch*. Si je l'eusse vu , je l'aurois tiré & non manqué , je te le dis ; & toi , cher *Tchenargouch* , mon amour est toujours le même ; toi mon cher *Tchenargouch*. Je n'épouse point un autre homme , un homme méprisable. Je volerois au ciel , si je pouvois voler comme un autour ; toi mon cher *Tchenargouch*.

Dans la chanson Sagaïenne qui suit , une jeune fille se rappelle un rendez-vous qu'elle avoit donné sur le bord d'un ruisseau où il croît du kali : elle avoit construit un radeau pour passer à l'autre bord où son amant l'attendoit , pendant que ses deux freres étoient allés chez le Vaivode.

Le cheval blanc a une grosse criniere , *Tsonaï dou* , (crie de joie) un ruisseau coule ici , je veux faire un radeau ; *Tsonaï dou*. Si je ne peux faire ce radeau ,

je me précipiterai dans l'esclavage. L'é-
talon & la jument ont apporté du kali
de ce ruisseau. Le grand & le petit
frere ; Tlouai dou, sont à la porte du
Vaivode ; Tlouai dou.

Dans la chanson Tchaskaim , qui
suit , un amant nommé *Oessoké* , ou
Coracille , entretient de sa passion une
jeune fille dont le nom signifie grue :
le pere de cette fille nommé *Vassel* ,
n'approuve pas leur amour.

Prêtez l'oreille à mon chant Oessel ,
Oessel , Oessel , je veille sur lui atten-
tivement. Corneille r'a donné ses yeux
& ses sourcils : la corneille volera au
loin , pour voir si la grue ne tombe pas
dans le filet. Il y a guerre entre les
Russes & les Bourettes ; ils se percent là-
bas dans la vallée : je badinerois avec
toi , si tu venois sans délai dans la
houtte , & je m'enfuerois ensuite vers la
mienne.

Les airs de ces chansons sont à-peu près
semblables à ceux que nous entendons
chanter dans nos campagnes par les
pâtres. Les mouvements de leur mu-
sique sont marqués comme ceux de la
nôtre , à quatre tems , trois tems & deux
tems.

Presque toutes les occupations des Kamtschadales se rapportent aux premiers besoins de l'homme. Ils vont à la pêche pendant l'été, font sécher le poisson, le transportent de la mer à leurs habitations, préparent les arrêtes & le poisson gaté pour leurs chiens. Les femmes vident les poissons, les étendent; quelquefois même, elles accompagnent & aident leurs maris à la pêche. Elles emploient le reste du tems à cueillir différentes herbes, des racines & des bois ou de petits fruits, tant pour leur nourriture que pour leur servir de médicaments. Elles préparent l'herbe douce, dont ils ne faisoient usage anciennement que pour leur nourriture, & en font de l'eau-de-vie. Les femmes préparent ainsi le kiprci, & l'herbe appelée *Sécala speculis geminalis*; dont elles ourdissent leurs tapis, leurs manteaux, leurs sacs, & d'autres petites bagatelles de ménage. Elles ont soin des provisions de bouche, ainsi que de tout ce qui concerne le ménage.

Dans l'automne les hommes s'occupent à la pêche & à tuer des oies, des cignes, des canards, &c. Ils drescent leurs chiens au charroi, & préparent

du bois pour faire des traîneaux & d'autres ouvrages.

Les femmes s'occupent pendant ce tems à cueillir de l'ortie : elles la font rouir , la brisent , la dépouillent de l'écorce ; & la mettent sous leurs balaganes. Elles vont dans les grandes plaines qui ne sont couvertes que de mousse & retirent des trous de rats , des racines de la plante qu'on appelle dans ce pays Sarana.

Dans l'hiver , les hommes vont à la chasse des zibelines & des renards ; ils font des filets ; ils transportent avec leurs traîneaux , dans leurs iourtes , du bois & les autres provisions qu'ils avoient laissées pendant l'été dans les balaganes , & d'où il n'avoient pas eu le tems de les retirer pendant l'automne.

Pendant l'hiver , les femmes filent pour faire des filets : cet ouvrage est si long , qu'une femme peut à peine fournir assez de fil à son mari pour les filets qui lui sont nécessaires pendant l'été ; mais quand les familles sont nombreuses , elles en font plus qu'il ne leur en faut. Alors on échange le surplus pour d'autres bagatelles , telles que des aiguilles , de la soie , des dez à coudre , & des couteaux.

Au printems , lorsque les rivières deviennent navigables , & que les poissons qui y ont passé l'hiver regagnent la mer , les hommes s'occupent à la pêche : ils vont du côté de la mer pour attraper une espèce de poisson , qu'on appelle *Vachnia* ; on le trouve alors en grande quantité dans les golfes & dans les baies. Il y a même des Kamtschadales qui vont sur la mer Orientale , jusqu'au cap Lapatka pour attraper des castors marins , & d'autres animaux.

Les femmes , de leur côté , vont cueillir dans les champs , une espèce d'ail sauvage & d'autres plantes , non-seulement pour suppléer aux provisions dont on manque dans cette saison ; mais même pour s'en régaler. Elles aiment si fort les herbages que pendant tout le printems , elles en ont toujours dans la bouche ; & quoiqu'elles les apportent chez elles par brassées , à peine en ont-elles pour un jour.

Les hommes sont encore chargés de construire les iourtes & les balaganes , de les chauffer , d'apprêter leurs aliments , de donner à manger à leurs chiens , de régaler les conviés lorsque l'occasion s'en présente , d'écorcher les

chiens & autres animaux , dont les peaux fines servent à faire des habits ; enfin de préparer les ustensiles Domestiques & les armes nécessaires pour la guerre.

Les femmes à leur tour sont obligées de préparer & de coudre les peaux dont elles font les habits , les bas , les souliers. Ce travail est tellement leur partage , qu'un homme qui s'en mêleroit , seroit aussi-tôt méprisé & taxé de s'adonner à une occupation déshonorante ; aussi regardoient-ils dans les commencements , avec mépris les Russes qu'ils voyoient manier l'aiguille & l'alêne. Ce sont aussi les femmes qui teignent les peaux , qui traitent les malades , & qui font les cérémonies de la Religion. Voici la maniere dont elles préparent , teignent & cousent les peaux ensemble.

Elles n'ont qu'une seule façon de préparer les peaux de rennes , de chiens , de veaux & de castors marins , &c , dont elles font des habits. Elles commencent par mouiller l'intérieur de la peau , après quoi elles ratissent avec un couteau fait de pierre , les fibres & les chairs qui y sont restées attachées quand on a

écorché les animaux. Elles le frottent ensuite avec des œufs de poissons , ou fermentés , la tordent frais ou & la foulent aux pieds , jusqu'à ce qu'elle devienne un peu molle. Elles la ratissent une seconde fois , la frottent encore , & continuent ce travail jusqu'à ce que la peau soit bien nette & bien molle. La préparation est la même pour les peaux qu'elles veulent tanner ; elles les exposent ensuite à la fumée pendant une semaine, &, après les avoir trempées dans l'eau chaude pour en faire tomber le poil , elles les frottent avec du caviar , les tordent entre leurs mains , les foulent & les ratissent.

Elles teignent les peaux de rennes & de chiens , dont elles font des habits en les frottant souvent avec de l'écorce d'aune hachée en petits morceaux. Mais elles ont une méthode particulière pour teindre les peaux de veaux marins, dont elles font aussi des habits , des chaussures , & les courroies qui servent à attacher les traîneaux. Après en avoir ôté le poil avec de l'eau chaude , elles les cousent en forme de sac , tournant en dehors le côté de la peau où est le poil, Elles versent dans ce sac une forte dé-

coction d'écorce d'aune & le reverfent par le haut. Quelque tems après, elles le pendent à un arbre, le battent avec des bâtons, & continuent cette opération jufqu'à ce que la couleur ait affez pénétré la peau; elles la laiffent fécher à l'air, & la frottent avec les mains, jufqu'à ce qu'elle foit molle, fouple & propre à être employée. Les peaux ainfi préparées, reffemblent beaucoup au maroquin.

Quant au poil de veaux marins, dont elles fe fervent pour garnir leurs robes & leurs chaufures, elles le teignent avec un petit fruit d'un rouge très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aune, de l'alun, & une huile minérale appelée *Oleum petræ*. Cette couleur eft ordinairement d'un rouge très-vif.

Elles coufent leurs robbes & leurs chaufures, avec des aiguilles d'os, & au lieu de fil, elles fe fervent de nerfs ou de fibres de rennes, qu'elles rendent auffi fins qu'il eft néceffaire pour leur ufage.

Elles font la colle avec des peaux de poiffons féchés, & particulièrement avec des peaux de baleine. Elles enve-

loppent ces peaux dans l'écorce de bouleau, & la laissent quelque tems sur la cendre chaude. Cette colle est aussi bonne que la meilleure de Russie.

Lorsqu'il se fait quelques mariages, de grandes chasses ou pêches, ou qu'une habitation veut en régaler une autre, les Kamtschadales font des festins : ils y mangent avec avidité, chantent & dansent. Le maître de la maison donne à ses hôtes de grandes tasses remplies d'*Openga*, & les convives en mangent une si prodigieuse quantité qu'ils sont souvent obligés de vomir. Les femmes sont sobres ; leurs divertissemens se bornent à causer, danser & chanter.

Deux femmes qui veulent danser ensemble, étendent une natte sur le plancher au milieu de la iourte, & se mettent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre, tenant dans la main un paquet de tonchitché : elles commencent par hausser & baisser les épaules, remuer les mains, chanter fort bas & en mesure ; ensuite elles font insensiblement des mouvemens de corps plus grands, haussent leurs voix à proportion, & ne cessent que lorsqu'elles sont hors d'haleine & que leurs forces sont épuisées..

Cette danse extraordinaire est sauvage & désagréable ; mais les Kamtschadales en font un de leurs plus grands plaisirs.

Voici une autre espece de danse que les Kamtschadales ont prises des Kouriles de Kourilskaia Lopatka , qu'ils regardent comme la danse des matelots. Dix hommes & dix femmes , filles ou garçons , parés de leur plus beaux habits , se rangent en cercle , & marchent avec lenteur en levant en mesure un pied après l'autre. Ils prononcent , tour à tour quelques mots , de façon que quand la moitié des danseurs a prononcé le dernier mot , l'autre moitié prononce les premiers , comme si quelqu'un lisoit des vers par sillabes. Tous les mots qu'ils emploient dans cette danse sont analogues à leur chasse & à leur pêche ; & quoique les Kamtschadales les prononcent en dansant , ils n'en entendent pas la plus grande partie , parce que plusieurs de ces mots sont tirés de la langue des Kouriles : ils ne les chantent point , mais les prononcent du même ton.

Si les danses dont nous venons de parler sont barbares & sauvages , les cris qu'ils poussent alors ne sont pas

moins étranges. Cependant ils paroissent y prendre tant de plaisir, que quand ils ont commencé, ils ne cessent point qu'ils ne soient hors d'haleine, & que leurs forces ne soient épuisées. C'est un grand honneur chez eux, pour celui qui peut danser plus que les autres : quelquefois ils dansent, sans discontinuer, pendant douze ou quinze heures ; & il n'en est pas un dans la iourte qui ne souhaite jouir de ce plaisir ; les vieillards, même les plus caducs, ne refusent point d'y employer ce qu'il leur reste de force.

Les femmes ont encore une danse particuliere. Elles forment deux rangs les unes vis-à-vis des autres, & mettent leurs deux mains sur le ventre ; puis se levant sur le bout des doigts des pieds, se haussent, se baissent & remuent les épaules, en tenant leurs mains immobiles, & sans sortir de leur place.

Dans la quatrieme espece de danse, tous les hommes se cachent en différents coins : un deux ensuite bat des mains, en sautant tout d'un coup comme un insensé : il se frappe la poitrine & les cuisses, leve les mains en l'air & fait des mouvements extraordinaires. Apres celui-ci

celui-ci un second , un troisieme , un quatrieme , font la même chose en tournant toujours en rond.

Dans la cinquieme danse , ils se courbent sur les genoux en s'accroupissant , & dans cette posture , ils dansent en rond en battant des mains & faisant des figures singulieres. Cette danse commence par un seul homme : les autres sortant des coins de la iourte , viennent danser avec lui.

Les Kamtschadales ont encore une ancienne danse qui leur est propre : elle s'exécute de la maniere suivante.

Les filles & les femmes s'assoient en rond : une d'elles se leve ; & , après avoir commencé à chanter une chanson , elle agite les bras , tenant dans ses mains & sur le doigt du milieu du touchitché , & elle remue tous les membres avec une si grande vitesse que ceux qui voyent cette danse pour la premiere fois , en sont frappés d'étonnement. Ces femmes imitent avec tant d'art les cris de différentes bêtes & de divers oiseaux , que dans un instant , & dans la même voix on entend distinctement trois différents cris. Ils ont encore une danse en rond , dont les Voyageurs ne donnent pas la description.

Le chant de ces peuples n'a rien de sauvage & n'est point désagréable. Cependant il n'y a aucune imagination ni invention dans le sujet de leurs chansons. Dans leurs chansons amoureuses, ils expriment la passion qu'ils ont pour leurs maîtresses, leurs chagrins, leurs espérances, & les autres sentiments dont ils sont affectés.

Les femmes & les filles ont communément la voix nette & agréable. Il paroît que cette nation aime beaucoup la musique; mais il est étonnant qu'avec ce goût elle n'ait inventé aucun autre instrument qu'une espece de flûte ou chalumeau, fait d'un tuyau de la plante nommée *Angélique*; encore est-elle si mal faite qu'on ne peut jouer dessus aucun air. Ce sont ordinairement les femmes & les filles qui composent les chansons.

Voici une chanson Kamtschadale sur M. Merlin, Lieutenant Colonel; le Major Paulutski; & Krascheninnikou.

Si j'étois Cuisinier de M. le Major, je retirerois du feu la marmite & la viande qui est dedans.

Si j'étois Cuisinier de M. l'Enseigne, je n'ôteroîs la marmite qu'avec des gants.

Si j'étois M. Paulutski, je porterois toujours une belle cravate blanche.

DES TERRES POLAIRES. 483

Si j'étois Ivan , valet de M. Paulutski , je porterois de beaux bas rouges.

Si j'étois étudiant , je décrirais toutes les belles filles.

Si j'étois étudiant , je décrirais le poisson Bouick.

Je décrirais tous les cormorans ou les hirondelles de mer.

Je ferois la description de tous les nids d'aigles.

Je décrirais toutes les fontaines bouillantes.

Je décrirais toutes les montagnes.

Je décrirais tous les oiseaux.

Je décrirais tous les poissons de la mer.

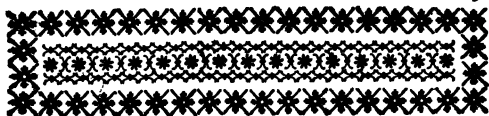
Ils ont encore une autre chanson , à laquelle ils donnent un nom particulier , & dont l'air imite le cri du canard. Voici le sens des paroles.

J'ai perdu ma femme & ma vie. Accablé de tristesse & de douleur , j'irai dans les bois , j'arracherai l'écorce des arbres , & je les mangerai. Je me lèverai de grand matin , je chasserai le canard Aanguitché pour le faire aller à la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés pour voir si je ne trouverai pas quelque part celle qui fait l'objet de ma tendresse & de mon regret.

Les Kamtschadales ont des bouffons , dont la profession est de divertir les autres ; mais leurs bouffonneries sont si sales & si obscènes , qu'il seroit indécent d'en parler ici. Les Kamtschadales pren-

nent beaucoup de plaisir à fumer du tabac , à raconter des histoires , & ils préfèrent la nuit au jour pour leurs amusements. Ils se plaisent à contrefaire les étrangers , dans la façon de parler , dans la démarche , dans la maniere d'agir. Dès que quelqu'un arrive dans leur pays , ils lui donnent d'abord un sobriquet ; ils examinent ensuite toutes les actions , & au milieu de leur divertissements, ils s'étudient à les contrefaire.

Fin du Tome Vingt-huitieme.



TABLE

DES CHAPITRES

ET DES ARTICLES

Contenus dans le Vingt-huitieme Volume

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DES	
NORVÉGIENS.	Page 1
ARTICLE I. Suibdager , premier Roi de	
Norvége.	3
ART. II. Hafmond.	9
ART. III. Uffo.	12
ART. IV. Geware.	18
ART. V. Coller.	21
ART. VI. Froger.	24
ART. VII. Hirvillus.	25
ART. VIII. Gotar.	26
ART. IX. Roller.	27
ART. X. Hafmund I.	29
ART. XI. Holgon.	31
ART. XII. Hather.	33
ART. XIII. Hafmund II.	34

ART. XIV. Regnault.	39
ART. XV. Hasmund III.	41
ART. XVI. Alo.	43
ART. XVII. Omond.	49
<i>Remarques.</i>	53
ART. XVIII. Gothor.	54
ART. XIX. Siward.	<i>ibid.</i>
ART. XX. Regnier.	55
ART. XXI. Biorne.	58
ART. XXII. Haddingue.	59
ART. XXIII. <i>Les Normands ravagent l'Europe.</i>	62
ART. XXIV. Haquin I.	65
ART. XXV. Harald Grofeld.	<i>ibid.</i>
ART. XXVI. Olaus I.	66
ART. XXVII. Olaus II, ou Saint Olaus.	68
ART. XXVIII. Suédon.	70
ART. XXIX. Magnus I.	71
ART. XXX. Harald II.	82
ART. XXXI. Olaus III & Magnus II.	89
ART. XXXII. Magnus III.	90
ART. XXXIII. Ingo.	94
ART. XXXIV. Haquin II.	95
ART. XXXV. Magnus IV.	96
ART. XXXVI. Erling.	101
ART. XXXVII. Haquin III.	102
ART. XXXVIII. Olaus IV.	103

DES CHAPITRES, &c. 487

ART. XXXIX. Eric.	103
ART. XL. Haquin IV.	104
ART. XLI. Magnus V.	105
ART. XLII. Haquin V.	107
ART. XLIII. Olaus IV.	110
ART. XLIV. Marguerite, surnommée la Sémiramis du Nord.	111

LA SIBÉRIE. 114

ARTICLE I. §. I. Situation & division de la Sibérie.	115
§. II. Climat de la Sibérie.	122
§. III. Terroir de la Sibérie.	130
ART. II. Découverte de la Sibérie, du Kamtschatka, des isles Kouriles & autres.	145
§. I. Découverte de la Sibérie.	Ibid.
§. II. Découverte du Kamtschatka.	147
§. III. Etat actuel des établissemens Russes dans le Kamtschatka.	175
§. IV. Route d'Iakoutsk au Kamtschatka.	187
§. V. Découvertes des isles Kouriles,	205
§. VI. Description des isles situées entre le Kamtschatka & l'Amérique	218
ART. III. §. I. Peuples qui habitent la Sibérie.	227

488 T A B L E, &c.

ART. IV. §. I. Religions des Peuples qui habitent la Sibérie.	318
§. II. Prêtres & Sorciers des différentes religions des peuples de la Sibérie.	368
§. III. Mariages des peuples de la Sibérie.	378
§. IV. Funérailles des peuples de la Sibérie.	411
ART. V. Education des Enfants, Nour- riture, Habitations, Habillemens, Meubles, &c, des peuples de la Sibérie.	424
§. I. Education des Enfants.	ibid.
§. II. Nourriture de ces peuples.	430
§. III. Habitations & Meubles des peuples de la Sibérie.	438
ART. VI. Occupations & Amusemens des peuples de la Sibérie.	461

Fin de la Table du Vingt-huitieme
Volume.

